

HESYCHIA

PÉRIODIQUE DE SPIRITUALITÉ ORTHODOXE 05

SOMMAIRE

www.hesychia.eu
contact@hesychia.eu

Les citations de la ***Bible*** sont issues de la traduction de *L. – CL. FILLION, Paris, 1894*
Les illustrations sont adaptées d'après Bayet, C., *L'art byzantin*, A. Quantin, Éditeur, Paris, 1883, A. Lecoy de la Marche, *Saint Martin*, Tours, 1881 et P. Ch. Cahier, *Caractéristiques des saints dans l'art populaire,* Tome Second, Paris, 1867.

Avis au lecteur

Saint Jean Jacob de Neamț – de Chozéba [† 1960]

Vie et œuvres complètes, Editura Doxologia, Iași, 2010, p.21-24| traduction : *hesychia.eu*

Aujourd'hui, il n'y a plus de demande pour le fruit de mon obéissance, car le monde d'aujourd'hui est las des livres et des cahiers. Dans les temps anciens, dans les ermitages, l'occupation principale des moines était d'écrire et de copier des livres, car le monde cherchait les livres comme l'or et l'argent! A cette époque l'imprimerie n'était pas inventée, pour rivaliser avec les écrivains, ni la radio et la télévision pour divertir les lecteurs. Maintenant le monde, le pauvre, est très pressé, il n'a pas le temps de se ruiner les yeux avec les lettres moisies des moines ! Aujourd'hui, on peut dire que les livres sont plus demandés par les commerçants pour emballer le fromage et les olives, que par les lecteurs.

Je me souviens qu'il y a environ 25 ans, un père pieux du monastère de Neamț (à savoir Iov Burlacul, le pharmacien du monastère) m'a dit qu'il avait découvert près de la Sainte Métropole de Iași, un marchand juif avec une cave remplie de livres d'église (pidalions, livres de prières, psautiers, etc.) qu'il avait pris pour trois fois rien à des curés de mode et maintenant il s'en servait comme emballage. Il n'avait pas l'autorisation de vendre les livres à personne. J'ai aussi appris de certains qu'à Jérusalem, vous pouvez trouver chez les marchands païens de nombreux livres d'églises précieux qui remplacent les vieux journaux. C'est l'esprit du monde d'aujourd'hui et on ne peut rien y faire.

S'il y a maintenant un moine qui fait tomber quelques gouttes de mots spirituels sur du papier, en secouant ses vieux livres, cela pourrait provoquer la risée de quelques-uns. Et je suis d'accord avec eux, car au bruit de la radio et de la télévision, on ne peut plus entendre la parole de l'Évangile ou des Saints Pères. Et dans la lumière électrique, dans le luxe éclatant, nous ne pouvons plus comprendre l'obscurité et la misère de l'âme. Et je dis cela pour ceux du monde moderne, mais nous aussi, nous en faisons partie !

Certains diront peut-être qu'on peut écouter l'Évangile, la liturgie et les sermons à la radio ! C'est sûr, c'est sûr ! Vous les entendez très bien, après avoir écouté beugler comme des bœufs les bouffons du monde et regardé leurs pitreries païennes, ils se mettent à transmettre les chants sacrés, tout comme le diable, tentant le Sauveur de toutes les manières dans le désert, à la fin il mentionne également les paroles de l'Écriture. Mais, le fait-il par piété ?

Laissons maintenant la mode tranquille et revenons à notre propos. Je crois qu'une occupation que même les anciens parents avaient, ne nuit pas au monde pressé aujourd'hui, surtout si les matériaux (c'est-à-dire les feuilles) pour ce travail sont tirés des Saintes Écritures et n'ont rien d'étranger à la foi orthodoxe.

Il y en a peut-être beaucoup qui sont rassasiés et n'ont pas besoin d'une pauvre collation que je leur propose en toute humilité ! Et il n'y a pas là raison pour se fâcher. Je ne peux forcer personne à recevoir mon travail. Je partage le fruit de mon travail avec toute personne, sans aucune prétention d'être payé, car maintenant le paiement me ferait plus de mal que de bien.

Un ancien d'Egypte tressait des paniers et les jetait sur l'eau parce qu'il n'avait personne à qui les vendre. Moi aussi, je tresse ce que je peux, et sans moyen de les vendre, je les jette

Écris aussi à l'ange de l'Eglise de Laodicée: Voici ce que dit l'Amen, le témoin fidèle et véritable, le commencement de la création de Dieu: Je connais tes œuvres, Je sais que tu n'est ni froid ni chaud. Ah! que n'es-tu froid ou chaud! Mais parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni chaud, Je vais te vomir de ma bouche. Car tu dis: Je suis riche, et je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien; et tu ne sais pas que tu es malheureux, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu. Je te conseille d'acheter de Moi de l'or éprouvé par le feu, afin que tu deviennes riche, et des vêtements blancs pour t'en couvrir, et que la honte de ta nudité ne paraisse point; oins aussi tes yeux d'un collyre, afin que tu voies. Ceux que J'aime, Je les reprends et les châtie; aie donc du zèle, et fais pénitence. Voici, Je me tiens à la porte, et Je frappe: si quelqu'un entend Ma voix et M'ouvre la porte, J'entrerai chez lui, et Je souperai avec lui, et lui avec Moi. Celui qui vaincra, Je le ferai asseoir avec Moi sur Mon trône, de même que Moi aussi J'ai vaincu, et Me suis assis avec Mon Père sur Son trône. Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Églises.
Apoc 3 :14-22

gracieusement aux passants. Celui qui en a besoin reçoit ces feuilles et cherche à les partager avec les autres. D'autres reçoivent les papiers pour les poser proprement sur la table ou sur le fond d'un coffre, et enfin il y a des plus maladroits (plus pressés dans la vie) qui dans leur grande hâte piétinent mes pauvres feuilles, ou les déchirent joliment, et poursuivent leur chemin.

Puis-je dire quelque chose à de telles personnes ? Pas du tout. Car c'est moi qui les leur ai proposés, sans qu'ils le demandent. Tout comme il est inutile d'exiger le paiement de ceux qui en font un bon usage, je ne peux donc pas me défendre si quelqu'un les diffame ou les détruit. Dans le Saint Évangile, le Seigneur nous montre à travers la parabole du semeur que la graine est jetée dans toutes les directions : à côté du chemin, entre les épines, sur les endroits caillouteux, et dans la bonne terre. Car, de toutes les graines que je lance, quelque chose va finir par germer à la fin (bien que la graine soit assez faible).

De ce que Dieu m'a donné et de ce que j'ai recueilli dans les livres des Saints Pères, je m'efforce de faire de petits livres ou feuilles que j'ai sous la main pour mon bénéfice et pour ceux qui peuvent être dépourvus de livres, ou, s'ils en ont, ils n'auraient peut-être pas le temps de les lire en intégralité. C'est pourquoi les écrits sont brefs, pour plus de facilité. Ces feuilles et cahiers sont comme des pépins spirituels pour ceux qui ont une âme nécessiteuse comme moi.

Ceux qui sont rassasiés des fruits charnus ne regardent pas les pépins, bien sûr. Mais je leur demande, pour l'amour de Dieu, de ne pas piétiner ni d'égarer ces graines qui sont cueillies par la sueur et les larmes. Car les jours viendront où les bons livres seront ramassés par les ennemis, et alors les nécessiteux chercheront les vieux pépins et ne pourront pas les trouver.

Le temps viendra où il y aura une grande famine de la parole de Dieu et où l'Église se réfugiera dans le désert, dans les fissures de la terre. C'est pourquoi je vous demande de garder les livres saints comme les yeux de la tête, et de ne pas diffamer les feuilles que nous en avons extraites, à moins qu'ils n'aient quelque chose d'étranger à la sainte foi.



Les chrétiens avant et après la Révolution d'octobre

Ici, je voudrais encore ajouter quelque chose. Si l'athéisme est la foi qui vient par l'escalier de service, l'athée, lui, est le tâcheron de la foi. Si notre pays n'avait pas été envahi par l'athéisme qui y règne aujourd'hui, il est probable que nous en serions encore à hésiter devant la foi. Que n'a-t-on pas écrit contre Dieu chez nous, avant la révolution ! Si l'athéisme avait progressé comme il le faisait avant la révolution, il est bien possible que nous eussions complètement perdu la foi. Mais maintenant que nous avons vu l'athéisme dans toute son ampleur, nous nous sommes tournés vers Dieu..., et comment ! Un croyant aujourd'hui vaut à lui seul une dizaine de croyants d'avant la révolution. Il doit vraiment prendre sa croix et suivre le Christ. Voilà la vraie foi. Quant au confort, c'est le « *ni chaud ni froid* » de l'**Apocalypse**, c'est ce qu'il y a de plus dangereux. De sorte que l'athéisme nous aide même à venir à la foi.

Dimitri Doudko, ***L'espérance qui est en nous***, Éditions du Seuil, Paris, 1976

L'Orthodoxie et la religion du futur [I/XI]

Hiéromoine Seraphim Rose

Hieromonk Seraphim Rose, *Orthodoxy and the Religion of the Future*, Saint Herman of Alaska Brotherhood, Platina, California, 1979, p. 1-24 | traduction : *hesychia.eu*

Préface

Chaque hérésie a sa propre «*spiritualité*», sa façon propre d'approcher les dimensions pratiques de la vie religieuse.

Ainsi, le catholicisme romain, jusqu'à récemment, avait une piété bien distincte, liée au «*Sacré-Cœur*», à la papauté, au purgatoire et aux indulgences, aux révélations de divers «*mystiques*», etc. et un observateur orthodoxe attentif pouvait détecter dans de tels aspects de la spiritualité latine moderne les résultats pratiques des erreurs théologiques de Rome. Le protestantisme fondamentaliste a lui aussi sa propre approche de la prière, ses hymnes typiques, son approche du «*réveil*» spirituel; et dans tous ceux-ci on peut détecter l'application à la vie religieuse des erreurs fondamentales de la doctrine chrétienne. Le présent livre traite de la «*spiritualité*» de l'œcuménisme, la principale hérésie du XXe siècle.

Jusqu'à récemment, il est apparu que l'œcuménisme était quelque chose de si artificiel, de si syncrétique, qu'il n'avait pas de spiritualité propre; l'agenda «*liturgique*» des rassemblements œcuméniques, grands et petits, semblait n'être rien de plus qu'un service dominical protestant élaboré.

Mais la nature même de l'hérésie œcuméniste — la croyance qu'il n'y a pas une seule Église visible du Christ, qu'elle ne se forme que maintenant — est telle qu'elle dispose l'âme sous son influence à certaines attitudes spirituelles qui, avec le temps, devraient produire une «*piété*» et une «*spiritualité*» œcuménistes typiques. De nos jours, cela semble enfin se produire, alors que l'attitude œcuménique d'«*attente*» et de «*recherche*» religieuses commence à être récompensée par l'activité d'un certain «*esprit*» qui offre une satisfaction religieuse aux âmes stériles de la friche œcuméniste et aboutit à une «*piété*» caractéristique qui n'est plus d'une simple tonalité protestante.

Ce livre a débuté en 1971 par un examen de la dernière mode «*œcuménique*» — l'ouverture d'un «*dialogue avec les religions non-chrétiennes*». Quatre chapitres sur ce sujet ont été publiés dans *The Orthodox Word* en 1971 et 1972, traitant principalement des événements de la fin des années 1960 au début de 1972. Le dernier de ces chapitres était une discussion détaillée du «*renouveau charismatique*» qui venait d'être adopté par plusieurs prêtres orthodoxes d'Amérique, et ce mouvement y était décrit comme une forme de «*spiritualité œcuménique*» comprenant des expériences religieuses distinctement non-chrétiennes.

Ce dernier chapitre en particulier a suscité beaucoup d'intérêt parmi les orthodoxes, et il a

contribué à en persuader certains de ne pas participer au mouvement «*charismatique*». D'autres, qui avaient déjà participé à des rencontres «*charismatiques*», ont quitté le mouvement et confirmé nombre des conclusions de cet article à ce sujet. Depuis, le «*renouveau charismatique*» dans les paroisses «*orthodoxes*» d'Amérique, à en juger par le périodique du père Eusebius Stephanou, *The Logos*, a entièrement adopté le langage et les techniques du revivalisme protestant, et son caractère non-orthodoxe est devenu clair pour tout observateur sérieux. Malgré la mentalité protestante de ses promoteurs, le «*renouveau charismatique*» en tant que mouvement «*spirituel*» est définitivement quelque chose de plus que le protestantisme. La caractérisation de celui-ci dans l'article cité comme une sorte de médiuminisme «*chrétien*», corroborée par nombre de ses observateurs, le relie à la nouvelle «*spiritualité œcuménique*» dont est née une nouvelle religion non-chrétienne.

À l'été 1974, l'un des monastères américains de l'Église Russe-Hors-de-Russie a été visité par un jeune homme qui avait été dirigé vers l'un de ses moines par «*l'esprit*» qui le fréquentait constamment. Au cours de sa brève visite s'est déroulée l'histoire de ce jeune homme. Il était d'origine protestante conservatrice, ce qu'il trouvait spirituellement stérile, et il avait été initié aux expériences «*spirituelles*» par sa grand-mère pentecôtiste : au moment où il touchait une Bible qu'elle lui avait donnée, il recevait des «*dons spirituels*» — notamment, il était assisté par un «*esprit*» invisible qui lui donnait des instructions précises sur les endroits où marcher et conduire; et il était capable d'hypnotiser les autres et de les faire léviter selon sa volonté (un talent qu'il utilisait pour terroriser les connaissances athées). Parfois, il doutait que ses «*dons*» venaient de Dieu, mais ces doutes étaient surmontés lorsqu'il réfléchissait sur le fait que sa «*stérilité*» spirituelle avait disparu, que sa «*renaissance spirituelle*» était le fruit du contact avec la Bible, et qu'il semblait mener une vie «*spirituelle*» et de prière très riche. En se familiarisant avec l'orthodoxie dans ce monastère, et surtout après avoir lu l'article sur le «*renouveau charismatique*», il a admis qu'il avait trouvé ici la première explication complète et claire de ses expériences «*spirituelles*»; très probablement, avoua-t-il, son «*esprit*» était mauvais. Cette prise de conscience, cependant, ne semblait pas toucher son cœur, et il est parti sans se convertir à l'orthodoxie. Lors de sa visite ultérieure, deux ans plus tard, il a révélé qu'il avait abandonné les activités «*charismatiques*» car trop effrayantes et qu'il était maintenant spirituellement content de pratiquer la méditation Zen.

Cette relation étroite entre les expériences spirituelles «*chrétiennes*» et «*orientales*» est typique de la spiritualité «*œcuménique*» de nos jours. Pour cette deuxième édition, beaucoup a été ajouté concernant les cultes religieux orientaux et leur influence aujourd'hui, et sur un phénomène «*séculier*» majeur qui contribue à former une «*nouvelle conscience religieuse*» même parmi les non-religieux. Aucun de ces mouvements, en soi, n'a une signification cruciale dans la constitution spirituelle de l'homme contemporain; mais chacun à sa manière caractérise l'effort de nos contemporains pour trouver un nouveau chemin spirituel, distinct du christianisme d'hier, et leur ensemble révèle un objectif unique effrayant, dont le but ultime semble à présent se profiler au-dessus de la horizon.

Peu de temps après la publication de l'article sur le «*renouveau charismatique*», *The Orthodox Word* a reçu une lettre d'un écrivain ecclésiastique orthodoxe russe respecté qui connaît bien la littérature théologique et spirituelle orthodoxe, précisant : «*Ce que vous avez décrit ici est la religion de l'avenir, la religion de l'Antichrist*». De plus en plus, alors que cette forme et des formes similaires de spiritualité contrefaite s'emparent même des chrétiens orthodoxes nominaux, on frémit de voir la tromperie dans laquelle les chrétiens spirituellement non préparés peuvent tomber. Ce livre est un avertissement pour eux et pour tous essayant de vivre une vie chrétienne orthodoxe consciente dans un monde possédé par des esprits impurs. Ce n'est pas un traitement exhaustif de cette religion, qui n'a pas encore atteint sa forme définitive, mais plutôt une exploration préliminaire de ces tendances spirituelles qui, semble-t-il en effet, préparent la voie à une vraie religion de l'anti-christianisme, une religion d'apparence «*chrétienne*», mais centré sur une expérience païenne «*d'initiation*».

Que cette description de l'activité de plus en plus évidente et effrontée de satan, le prince des ténèbres, parmi les «chrétiens», inspire aux vrais chrétiens orthodoxes la peur de perdre la grâce de Dieu et les ramène aux sources pures de la vie chrétienne : les Saintes Écritures et la doctrine spirituelle des Saints Pères de l'Orthodoxie!

Introduction

1. Le « dialogue avec les religions non chrétiennes »

Nous vivons une ère déséquilibrée spirituellement, où de nombreux chrétiens orthodoxes *se retrouvent ballottés et emportés à tout vent de doctrine, par la malice des hommes et par les artifices séduisants de l'erreur*, qui attendent afin de les tromper (**Éph. 4:14**). Le temps, en effet, semble être venu *où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine; mais ils amasseront autour d'eux des docteurs selon leurs désirs; et éprouvant aux oreilles une vive démangeaison, ils détourneront l'ouïe de la vérité, et ils la tourneront vers des fables.* (**II Tim. 4 : 3-4**). On lit avec étonnement les derniers actes et déclarations du mouvement œcuménique. Au niveau le plus avancé, des théologiens orthodoxes représentant la *American Standing Conference of Orthdox Bishops* et d'autres organismes orthodoxes officiels mènent des «*dialogues*» savants avec les catholiques romains et les protestants et publient des «*déclarations communes*» sur des sujets tels que l'Eucharistie, la spiritualité, etc. - sans même informer les hétérodoxes que l'Église orthodoxe est l'Église du Christ à laquelle tous sont appelés, que seuls ses mystères donnent la grâce, que la spiritualité orthodoxe ne peut être comprise que par ceux qui la connaissent d'expérience au sein de l'Église orthodoxe, que tous ces «*dialogues*» et «*déclarations communes*» sont une caricature académique du vrai discours chrétien - un discours qui a pour but le salut des âmes. En effet, de nombreux participants orthodoxes à ces «*dialogues*» savent ou soupçonnent que ce n'est pas un lieu pour le témoignage orthodoxe, que l'atmosphère même du «*libéralisme*» œcuménique annule toute vérité qui pourrait être professée; mais ils se taisent, car «*l'esprit du temps*» est aujourd'hui souvent plus fort que la voix de la conscience orthodoxe. (voir *Diakonia*, 1970, n° 1, p. 72; *St. Vladimir's Theological Quarterly*, 1969, n° 4, p. 225; etc.) Sur un plan plus populaire, des «*conférences*» et des «*discussions*» œcuméniques sont organisées, souvent avec un «*orateur orthodoxe*», ou même la célébration d'une «*liturgie orthodoxe*». L'approche de ces «*conférences*» est souvent si improvisée, et l'attitude générale à leur égard manque tellement de sérieux, qu'au lieu de promouvoir «*l'unité*» que désirent leurs organisateurs, elles servent en fait à prouver l'existence d'un abîme infranchissable entre la véritable orthodoxie et la perspective «*œcuménique*». (Voir *Sobornost*, hiver, 1978, p. 494–8, etc.) Sur le plan de l'action, les militants œcuméniques profitent du fait que les intellectuels et les théologiens sont indécis et manquent des véritables racines dans la tradition orthodoxe, et utilisent leurs propres mots concernant «*l'accord fondamental*» sur des points sacramentels et dogmatiques comme excuse pour des actes œcuméniques flamboyants, jusqu'au don de la Sainte Communion aux hérétiques. Et cet état de confusion donne à son tour l'occasion aux idéologues œcuméniques populaires d'émettre des déclarations creuses qui réduisent les questions théologiques de base au niveau de la comédie bon marché, comme lorsque le patriarche Athénagoras se permet de dire : «*Votre femme, vous a-t-elle déjà demandé combien de sel mettre dans la nourriture? Certainement pas. Elle a l'infaillibilité. Que le Pape l'ait aussi, s'il le souhaite*» (*Hellenic Chronicle*, 9 avril, 1970).

Le chrétien orthodoxe informé et conscient peut bien se demander : où tout cela finira-t-il? N'y a-t-il pas de limite à la trahison, à la dénaturation, à l'autoliquidation de l'orthodoxie? On n'a pas encore regardé attentivement où tout cela mène, mais logiquement le chemin est clair. L'idéologie derrière l'œcuménisme, qui a inspiré des actes et des déclarations œcuménistes comme les précédentes, est une hérésie déjà bien définie : l'Église du Christ n'existe pas, personne ne détient la Vérité, l'Église est construite seulement maintenant. Mais, avec un peu de réflexion, on peut comprendre que l'autoliquidation de l'orthodoxie, de l'Église du Christ, est simultanément l'autoliquidation du christianisme lui-même; que si aucune église n'est l'Église du Christ, alors la somme de toutes les sectes ne sera pas non plus l'Église, pas dans le sens où le Christ l'a fondée. Et si toutes les organisations «*chrétiennes*» sont relatives les unes par rapport aux autres, alors toutes ensemble sont relatives par rapport autres organisations «*religieuses*», et l'œcuménisme «*chrétien*» ne peut aboutir qu'à une religion mondiale syncrétique.

C'est en effet le but non déguisé de l'idéologie maçonnique qui a inspiré le mouvement œcuménique, et cette idéologie a maintenant pris une telle possession de ceux qui participent au mouvement œcuménique que le «*dialogue*»

Et c'est Lui qui a donné les uns comme Apôtres, d'autres comme prophètes, d'autres comme évangélistes, d'autres comme pasteurs et docteurs, pour le perfectionnement des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps du Christ, jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ; afin que nous ne soyons plus des enfants ballottés et que nous ne soyons plus emportés à tout vent de doctrine, par la malice des hommes, par les artifices séduisants de l'erreur, mais que, pratiquant la vérité dans la charité, nous croissions à tout égard en Celui qui est le chef, le Christ.
Eph. 4 : 11-14

Je t'adjure, devant Dieu et Jésus-Christ, qui doit juger les vivants et les morts, par Son avènement et par Son règne, prêche la parole, insiste à temps et à contretemps, reprends, supplie, menace, en toute patience et toujours en instruisant. Car il viendra un temps où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine; mais ils amasseront autour d'eux des docteurs selon leurs désirs; et éprouvant aux oreilles une vive démangeaison, ils détourneront l'ouïe de la vérité, et ils la tourneront vers des fables. Mais toi, sois vigilant, travaille constamment, fais l'œuvre d'un évangéliste, acquitte-toi pleinement de ton ministère; sois sobre.
II Tim 4 :1-5.

et l'union éventuelle avec les religions non chrétiennes sont devenus la prochaine étape logique pour le christianisme dénaturé d'aujourd'hui. Voici quelques-uns des nombreux exemples récents qui indiquent la voie vers un avenir «*œcuménique*» en dehors du christianisme.

1. Le 27 juin 1965, une «*Convocation de la religion pour la paix mondiale*» [*Convocation of Religion for World Peace*] a eu lieu à San Francisco à l'occasion du 20e anniversaire de la fondation de l'Organisation des Nations Unies dans cette ville. Devant 10 000 spectateurs, des discours sur le fondement «*religieux*» de la paix mondiale ont été prononcés par des représentants hindous, bouddhistes, musulmans, juifs, protestants, catholiques et orthodoxes, et des hymnes de toutes les confessions ont été chantés par un chœur «*interconfessionnel*» de 2000 voix.

2. L'archidiocèse grec d'Amérique du Nord et du Sud, dans la déclaration officielle de son 19e Clergy-Laity Congress (Athènes, juillet 1968), a déclaré : «*Nous pensons que le mouvement œcuménique, même s'il est d'origine chrétienne, doit devenir un mouvement de rapprochement de toutes les religions*»

3. Le «*Temple of Understanding, Inc.*», une fondation américaine établie en 1960 comme une sorte d'«*Association des Religions Unies*» dans le but de «*construire le Temple symbolique dans diverses parties du monde*» (en accord précisément avec la doctrine de la franc-maçonnerie), a tenu plusieurs «*conférences au sommet*». À la première, à Calcutta en 1968, le trappiste latin Thomas Merton (qui a été électrocuté accidentellement à Bangkok au retour de cette conférence) déclarait : «*Nous sommes déjà une nouvelle unité. Ce que nous devons retrouver, c'est notre unité originelle.*» À la deuxième, à Genève en 1970, quatre-vingts représentants de dix religions du monde se sont réunis pour discuter de sujets tels que «*Le projet de création d'une communauté mondiale de religions*»; le Secrétaire général du Conseil œcuménique des Églises, Dr. Eugene Carson Blake, a prononcé un discours appelant les chefs de toutes les religions à l'unité; et le 2 avril un office de prière supra-confessionnel «*sans précédent*» a eu lieu dans la cathédrale Saint-Pierre, décrit par le pasteur protestant Babel comme «*une très grande date dans l'histoire des religions*», à laquelle «*chacun a prié dans sa propre langue et selon les coutumes de la religion qu'il représentait*» et à laquelle «*les fidèles de toutes les religions étaient invités à coexister dans le culte du même Dieu*», le service se terminant par le «*Notre Père*» (*La Suisse*, 3 avril 1970). Le matériel promotionnel envoyé par le «*Temple de la compréhension*» révèle que les délégués orthodoxes étaient présents à la deuxième «*conférence au sommet*» aux États-Unis à l'automne 1971, et que le métropolite Emilianos du patriarcat de Constantinople est membre du «*Comité international.*» du Temple. Les «*conférences au sommet*» offrent aux délégués orthodoxes l'occasion d'entamer des discussions visant à «*créer une communauté mondiale de religions*», à «*hâter la réalisation du rêve de paix et de compréhension de l'humanité*» selon la philosophie de «*Vivekananda, Ramakrishna, Gandhi, Schweitzer*», et des fondateurs de diverses religions; et les délégués participent également à des offices de prière supra-confessionnels «*sans précédent*» où «*chacun prie selon les coutumes de la religion qu'il représente*». On ne peut que se demander ce qui se passe dans l'âme d'un chrétien orthodoxe qui participe à de telles conférences et prie avec les musulmans, les juifs et les païens.

4. Au début de 1970, le Conseil œcuménique des églises a parrainé une conférence à Ajaltoun, au Liban, entre hindous, bouddhistes, chrétiens et musulmans, et une conférence de suivi de 23 «*théologiens*» du C.O.E. à Zurich en juin a déclaré la nécessité d'un «*dialogue*» avec les religions non chrétiennes. Lors de la réunion du Comité central du C.O.E. à Addis-Abeba en janvier de cette année, le métropolite Georges Khodre de Beyrouth (Église orthodoxe d'Antioche) a choqué même de nombreux délégués protestants lorsqu'il a non seulement appelé au «*dialogue*» avec ces religions, mais a laissé l'Église du Christ loin derrière et piétiné dix-neuf siècles de tradition chrétienne lorsqu'il a appelé les chrétiens à «*scruter la vie authentiquement spirituelle des non-baptisés*» et à enrichir leur propre expérience des «*richesses d'une communauté religieuse universelle*» (Religious News Service), car «*c'est le Christ même qui est reçu comme lumière lorsque la grâce rend visite à un brahmane, un bouddhiste ou un musulman lisant ses propres écritures*» (*Christian Century*, 10 février 1971).

5. Lors de sa réunion à Addis-Abeba en 1971, le Comité central du Conseil œcuménique des Églises a approuvé et encouragé la tenue de réunions aussi régulières que possible entre les représentants d'autres religions, précisant qu' «*au stade actuel, la priorité peut être donnée à des dialogues bilatéraux de nature spécifique.*» Conformément à cette directive, un «*dialogue*» majeur entre chrétiens et musulmans a été établi pour la mi-1972, impliquant une quarantaine de représentants des deux côtés, dont un certain

nombre de délégués orthodoxes (*Al Montada*, janvier-février 1972, p. 18).

6. Au mois de février 1972, un autre événement œcuménique «*sans précédent*» s'est produit à New York lorsque, selon l'archevêque Iakovos de New York, pour la première fois dans l'histoire, l'Église grecque orthodoxe (Archidiocèse grec d'Amérique du Nord et du Sud) a tenu un «*dialogue*» théologique avec les juifs. En deux jours de discussions, des résultats définitifs ont été obtenus, qui peuvent être considérés comme indicatrices des résultats futurs du «*dialogue avec les religions non chrétiennes*» : les «*théologiens*» grecs ont accepté «*de revoir leurs textes liturgiques en vue d'améliorer les références aux juifs et au judaïsme là où ils sont jugés être négatifs ou hostiles*» (*Religious News Service*). L'intention du «*dialogue*» ne devient-elle pas de plus en plus évidente? – «*Réformer*» le christianisme orthodoxe afin de le rendre conforme aux religions de ce monde.

Ces événements ont marqué le début du «*dialogue avec les religions non chrétiennes*» à la fin de la décennie des années soixante et au début des années soixante-dix. Dans les années qui ont suivi, de tels événements se sont multipliés, et les discussions «*chrétiennes*» (et même «*orthodoxes*») avec des représentants de religions non chrétiennes ont fini par être acceptées comme faisant partie de la vie contemporaine. Le «*dialogue avec les religions non chrétiennes*» fait désormais partie de la mode intellectuelle de notre temps; il représente le stade actuel de l'œcuménisme dans sa progression vers un syncrétisme religieux universel. Regardons maintenant la «*théologie*» et le but de ce «*dialogue*» accéléré et voyons en quoi il diffère de l'œcuménisme «*chrétien*» qui a prévalu jusqu'à présent.

Si notre Évangile est encore voilé, c'est pour ceux qui périssent qu'il est voilé, pour les infidèles dont le Dieu de ce siècle a aveuglé les esprits, afin que ne brille pas pour eux la lumière du glorieux Évangile du Christ, qui est l'image de Dieu. Car nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ notre Seigneur, et nous, nous sommes vos serviteurs en Jésus; parce que le Dieu qui a dit à la lumière de resplendir du sein des ténèbres, a fait luire aussi Sa clarté dans nos cœurs, pour que nous fassions briller la connaissance de la gloire de Dieu en la personne du Christ Jésus.
II Cor 4 :3-6

2. Œcuménisme «chrétien» et non chrétien

L'œcuménisme «*chrétien*» à son meilleur peut être considéré comme une erreur sincère et compréhensible de la part des protestants et des catholiques romains — l'erreur de ne pas reconnaître que l'Église visible du Christ existe déjà et qu'ils se trouvent en dehors d'elle. Le «*dialogue avec les religions non chrétiennes*», cependant, est quelque chose de tout à fait différent, représentant plutôt une séparation avec cette partie de la foi et de la conscience chrétiennes authentiques que certains catholiques et protestants conservent. C'est le produit, non pas de simples «*bonnes intentions*» humaines, mais plutôt d'une «*suggestion*» diabolique qui ne peut influencer que ceux qui se sont déjà éloignés du christianisme pour devenir des païens virtuels : adorateurs du dieu de ce monde, satan (**II Cor. 4 : 4**), et adeptes de toute mode intellectuelle que ce dieu puissant est capable d'inspirer.

L'œcuménisme «*chrétien*» s'appuie pour son soutien sur un sentiment vague, néanmoins réel de «*christianisme commun*» partagé par beaucoup de ceux qui ne pensent pas ou ne ressentent pas trop profondément l'Église, et il vise en quelque sorte à «*construire*» une église comprenant tous ces «*chrétiens*» indifférents. Mais sur quel soutien commun le «*dialogue avec les non-chrétiens*» peut-il s'appuyer? Sur quelle base possible peut-il y avoir une sorte d'unité, même lâche, entre les chrétiens et ceux qui non seulement ne connaissent pas le Christ, mais — comme c'est le cas avec tous les représentants actuels des religions non chrétiennes qui sont en contact avec Christianisme — Le rejettent de manière définitive? Ceux qui, comme le métropolite Georges Khodre du Liban, dirigent l'avant-garde des apostats orthodoxes (un nom qui est pleinement justifié lorsqu'il est appliqué à ceux qui «*se détournent*» radicalement de toute la tradition chrétienne orthodoxe) parlent de «*richesses spirituelles*» et «*de vie spirituelle authentique*» des religions non chrétiennes; mais ce n'est qu'en faisant une grande violence au sens des mots et en lisant ses propres fantasmes dans l'expérience d'autrui qu'il peut se résoudre à dire que c'est «*le Christ*» et «*la grâce*» que les païens trouvent dans leurs écritures, ou que «*tout martyr pour la vérité, tout homme persécuté pour ce qu'il croit être juste, meurt en communion avec le Christ*». (*Sobornost*, Été 1971, p. 171) De manière évidente, ces personnes elles-mêmes (que ce soit un bouddhiste qui s'immole, un communiste qui meurt pour la «*cause*» à laquelle il croit sincèrement, ou quiconque) ne diront jamais que c'est le «*Christ*» qu'elles ont reçu ou qu'Il soit la cause de leur sacrifice, et l'idée d'une confession ou d'un accueil inconscient du Christ est contraire à la nature même du christianisme. Si un non-chrétien égaré prétend avoir l'expérience du «*Christ*», ce ne peut être que de la manière que Swami Vivekananda la décrit : «*Nous, les hindous, ne faisons pas que tolérer, nous nous unissons à chaque religion, priant dans la mosquée du musulman, adorant devant le feu du Zoroastrien, et nous agenouillant devant la croix du chrétien*» — il s'agit d'une expérience spirituelle parmi de nombreuses

Et vous, enfants de Sion, soyez dans l'allégresse, et réjouissez-vous dans le Seigneur votre Dieu, parce qu'Il vous a donné un docteur de justice, et qu'Il fera descendre sur vous la pluie d'automne et la pluie du printemps, comme au commencement. Les aires seront pleines de blé, et les pressoirs regorgeront de vin et d'huile. Je vous rendrai les années qu'ont dévorées la sauterelle, le ver, la nielle et la chenille, cette armée puissante que J'ai envoyée contre vous. Vous mangerez, et vous serez rassasiés, et vous louerez le nom du Seigneur votre Dieu, qui a fait pour vous des merveilles, et Mon peuple ne tombera plus jamais dans la confusion. Vous saurez alors que Je suis au milieu d'Israël, que Je suis le Seigneur votre Dieu, et qu'il n'y en a pas d'autre que Moi; et Mon peuple ne tombera plus jamais dans la confusion. Après cela, Je répandrai Mon Esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des songes, et vos jeunes gens auront des visions. Même sur Mes serviteurs et sur Mes servantes Je répandrai en ces jours-là Mon Esprit. Je ferai paraître des prodiges dans le ciel et sur la terre, du sang, du feu et des tourbillons de fumée. Le soleil se changera en ténèbres, et la lune en sang, avant que vienne le grand et terrible jour du Seigneur. Et alors quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé; car le salut sera sur la montagne de Sion et dans Jérusalem, comme le Seigneur l'a dit, et parmi les restes que le Seigneur aura appelés.
Jl 2,23-32

autres expériences spirituelles également valables. Non : le «*Christ*», aussi redéfini ou réinterprété soit-il, ne peut pas être le dénominateur commun du «*dialogue avec les religions non chrétiennes*», mais au mieux, Il pourrait être ajouté après coup à une unité découverte ailleurs. Le seul dénominateur commun possible entre toutes les religions est le concept totalement vague du «*spirituel*», qui offre en effet aux religieux «*libéraux*» une opportunité presque illimitée de théologisation nébuleuse.

Le discours du métropolite Georges Khodre à la réunion du Comité central du C.O.E. à Addis-Abeba en janvier 1971 doit être considéré comme une première tentative expérimentale pour présenter une telle théologie «*spirituelle*» du «*dialogue avec les religions non chrétiennes*». (*Sobornost*, Été 1971, p. 166-174) En soulevant la question de savoir «*si le christianisme est si intrinsèquement exclusif des autres religions comme on l'a généralement proclamé jusqu'à présent*», le métropolite, en dehors de ses quelques «*projections*» plutôt absurdes du Christ dans les religions non chrétiennes, arrive à un point important : c'est le «*Saint-Esprit*», conçu comme totalement indépendant du Christ et de son Église, qui est vraiment le dénominateur commun de toutes les religions du monde. Se référant à la prophétie *Je répandrai Mon Esprit sur toute chair* (**Jl II.28**), le Métropolite déclare : «*Cela doit être pris comme signifiant une Pentecôte qui est universelle dès le début... L'avènement de l'Esprit dans le monde n'est pas subordonné au Fils... L'Esprit opère et applique ses énergies conformément à sa propre économie et nous pourrions considérer sous cet angle les religions non chrétiennes comme des lieux où son inspiration est à l'œuvre*» (p. 172). Nous devons, croit-il, «*développer une ecclésiologie et une missiologie dans lesquelles l'Esprit Saint occupe une place suprême*» (p. 166).

Tout cela, bien sûr, constitue une hérésie qui nie la nature même de la Sainte Trinité et n'a d'autre but que de saper et de détruire toute l'idée et la réalité de l'Église du Christ. Pourquoi, en effet, le Christ aurait-il établi une Église si le Saint-Esprit agit en toute indépendance, non seulement de l'Église, mais du Christ lui-même? Néanmoins, cette hérésie est ici encore présentée de manière plutôt provisoire et prudente, sans doute dans le but de tester la réponse d'autres «*théologiens*» orthodoxes avant de procéder plus catégoriquement.

En réalité, cependant, «*l'ecclésiologie du Saint-Esprit*» a déjà été écrite — et par un penseur «*orthodoxe*» en plus, l'un des «*prophètes*» reconnus du mouvement «*spirituel*» contemporain. Examinons donc ses idées pour voir l'image qu'il donne de la nature et du but du mouvement «*spirituel*» plus large dans lequel le «*dialogue avec les religions non chrétiennes*» a sa place.

3. « Le nouvel âge du Saint-Esprit »

Nicolas Berdiaev (1874–1949) n'aurait jamais été considéré comme un chrétien orthodoxe en temps normal. Il pourrait être mieux décrit comme un philosophe gnostique-humaniste qui s'est inspiré plutôt des sectaires et des «*mystiques*» occidentaux que de toute source orthodoxe. Qu'il soit appelé dans certains cercles orthodoxes, même à ce jour, «*philosophe orthodoxe*» ou même «*théologien*», est un triste reflet de l'ignorance religieuse de notre époque. Nous citerons ici ses écrits (Tels que présentés dans l'article de J. Gregerson, *Nicholas Berdyaev, Prophet of a New Age, Orthodox Life*, Jordanville, N. Y., 1962, no. 6).

Regardant avec dédain les Pères orthodoxes, «*l'esprit ascétique monastique de l'orthodoxie historique*», en fait tout ce «*christianisme conservateur qui... ne dirige les forces spirituelles de l'homme que vers la contrition et le salut*», Berdiaev rechercha plutôt «*l'Église intérieure*», «*L'Église du Saint-Esprit*», «*la vision spirituelle de la vie qui, au XVIIIe siècle, trouva refuge dans les loges maçonniques*». «*L'Église*», croyait-il, «*est encore dans un état purement potentiel*», est «*incomplète*»; et il attendait l'avènement d'une «*foi œcuménique*», d'une «*plénitude de foi*» qui unirait, non pas simplement des organisations chrétiennes différentes (car «*le christianisme devrait être capable d'exister sous diverses formes dans l'Église universelle*»), mais aussi «*les vérités partielles de toutes les hérésies*» et «*toute l'activité créatrice humaniste de l'homme moderne... comme expérience religieuse consacrée dans l'Esprit*». Un «*nouveau christianisme*» approche, un «*nouveau mysticisme, qui sera plus profond que les religions et devrait les unir*». Car «*il y a une grande fraternité spirituelle... à laquelle appartiennent non seulement les Églises d'Orient et d'Occident, mais aussi tous ceux dont la volonté est dirigée vers Dieu et le Divin, tous en fait qui aspirent à une forme d'élévation spirituelle*» — c'est-à-dire des gens de toutes religions, sectes et idéologies religieuses. Il a prédit l'avènement d'une «*nouvelle et dernière révélation*».

«*Le Nouvel Âge du Saint-Esprit*», ressuscitant la prédiction de Joachim de Floris, le moine latin du XIIe siècle qui a vu les deux âges du Père (Ancien Testament) et du Fils (Nouveau Testament) céder la place à un dernier «*Troisième Âge du Saint-Esprit*». Berdiaev écrit : «*Le monde s'oriente vers une nouvelle spiritualité et un nouveau mysticisme; il n'y aura plus de vision ascétique du monde.*» «*Le succès du mouvement vers l'unité chrétienne présuppose une nouvelle ère dans le christianisme lui-même, une spiritualité nouvelle et profonde, ce qui signifie une nouvelle effusion du Saint-Esprit.*»

Il n'y a manifestement rien de commun entre ces fantasmes super-œcuménistes et le christianisme orthodoxe, que Berdiaev méprisait en fait. Pourtant, toute personne consciente du climat religieux de notre temps verra que ces fantasmes correspondent en fait à l'un des courants dominants de la pensée religieuse contemporaine. Berdiaev semble en effet être un «*prophète*», ou plutôt avoir été sensible à un courant de pensée et à un sentiment religieux qui n'était pas si évident à son époque, mais qui est devenu presque dominant aujourd'hui. On mentionne partout un nouveau «*mouvement de l'Esprit*», et maintenant un prêtre grec orthodoxe, le père Eusebius Stephanou, invite les chrétiens orthodoxes à se joindre à ce mouvement lorsqu'il écrit sur «*la puissante effusion du Saint-Esprit de nos jours*» (*The Logos*, janvier 1972). Ailleurs dans la même publication (mars 1972, p. 8), l'éditeur associé Ashanin invoque non seulement le nom, mais aussi le programme même de Berdiaev : «*Nous recommandons les écrits de Nicolas Berdiaev, le grand prophète spirituel de notre époque. Ce génie spirituel... [est] le plus grand théologien de la créativité spirituelle... Maintenant, le cocon de l'orthodoxie a été brisé... Le Logos Divin de Dieu conduit Son peuple à une nouvelle compréhension de son histoire et de sa mission en Lui. The Logos [est le] héraut de ce nouvel âge, de la nouvelle attitude de l'Orthodoxie.*»

4. Le présent livre

Tout cela constitue l'arrière-plan du présent livre, qui est une étude de l'esprit religieux «*nouveau*» de notre temps, qui sous-tend et inspire le «*dialogue avec les religions non chrétiennes*». Les trois premiers chapitres offrent une approche générale des religions non chrétiennes et de leur différence radicale avec le christianisme, tant dans la théologie que dans la vie spirituelle. Le premier chapitre est une étude théologique du «*Dieu*» des religions du Proche-Orient avec lequel les œcuménistes chrétiens espèrent s'unir sur la base du «*monothéisme*». Le second concerne la plus puissante des religions orientales, l'hindouisme, fondé sur une longue expérience personnelle qui s'est terminée par la conversion de l'auteur de l'hindouisme au christianisme orthodoxe; il donne également une appréciation intéressante de la signification pour l'hindouisme du «*dialogue*» avec le christianisme. Le troisième chapitre est un récit personnel de la rencontre d'un moine orthodoxe avec un «*faiseur de miracles*» oriental — une confrontation directe de la «*spiritualité*» chrétienne et non chrétienne.

Les quatre chapitres suivants sont des études spécifiques de certains des mouvements spirituels importants des années 1970. Les chapitres quatre et cinq examinent la «*nouvelle conscience religieuse*» avec une référence particulière aux mouvements de «*méditation*» qui revendiquent désormais de nombreux adeptes «*chrétiens*» (et de plus en plus «*d'ex-chrétiens*»). Le chapitre six examine les implications spirituelles d'un phénomène apparemment non religieux de notre temps qui aide à former la «*nouvelle conscience religieuse*» même parmi les gens qui pensent qu'ils sont loin de tout intérêt religieux. Le septième chapitre examine longuement le mouvement religieux le plus controversé parmi les «*chrétiens*» aujourd'hui — le «*renouveau charismatique*» — et tente de définir sa nature à la lumière de la doctrine spirituelle orthodoxe.

Dans la Conclusion, la signification et le but de la «*nouvelle conscience religieuse*» sont discutés à la lumière de la prophétie chrétienne concernant les derniers temps. La «*religion du futur*» à laquelle ils se réfèrent est exposée et opposée à la seule religion qui est irrémédiablement en conflit avec elle : le vrai christianisme orthodoxe.

Les «*signes des temps*», à l'approche de la terrible décennie des années 80, ne sont que trop clairs; que les chrétiens orthodoxes et tous ceux qui souhaitent sauver leur âme dans l'éternité, prennent garde et agissent!

Jésus-Christ dans l'Histoire et Dieu

Jugez-en vous-mêmes : le christianisme n'est-il pas le témoignage de l'existence du Christ ? Ou alors faut-il penser que le christianisme existe, mais que le Christ n'a pas existé ? Seuls les ignorants peuvent affirmer de nos jours que le Christ n'a pas existé. Après les récentes découvertes scientifiques, pour rejeter le Christ il ne faut plus se référer à la science, mais à sa propre ignorance. [...]

Cependant, tout en reconnaissant le caractère historique du Christ, ces défenseurs du christianisme ne reconnaissent pas Dieu dams le Christ. Eh bien, mais c'est très compréhensible, c'est une forme de superstition : la superstition scientifique. La première marque de cette superstition est une foi aveugle en la science qui, dit-on, expliquerait tout. Or la science a sa sphère de compétence.

Et que le Christ soit Dieu, seul peut l'affirmer celui qui croit, celui qui a une expérience religieuse. Ainsi nombreux parmi nous sont ceux qui, élevés dans des familles athées et devenus maintenant croyants, témoignent de la meilleure façon que le Christ est Dieu. Nous ne pouvons trouver cette connaissance qu'en nous-mêmes et, en tout cas, pas dans la science. La science peut attester le caractère historique du Christ, mais seul quelqu'un qui y croit peut dire que le Christ est Dieu, seulement sur la base de son expérience religieuse. Bien entendu, cela ne veut pas dire que les hommes de science ne peuvent pas croire. Et d'ailleurs les scientifiques croyants sont fort nombreux, même à notre époque. Et de nombreux savants écrivent sur le Christ. Il y en a sûrement parmi vous qui ont lu de tels manuscrits, malheureusement non édités [allusion de l'auteur aux œuvres du Samizdat, c'est-à-dire tapées à la machine mais non éditées, qui circulent en U.R.S.S. de façon clandestine]. Le Christ est Dieu. Cela nous pouvons tous le dire, que nous soyons savants ou non, nous qui avons cru et qui l'avons trouvé. Pour employer le langage scientifique, on peut dire que croire au Christ, c'est devenu actuellement un phénomène de progrès. Quant aux athées, on peut dire, en ménageant nos termes, qu'ils se satisfont de « données scientifiques » vieilles de deux siècles.

Dimitri Doudko, ***L'espérance qui est en nous***, Éditions du Seuil, Paris, 1976

Les Saints Pères de la Spiritualité Orthodoxe [II/III]

Comment lire les Saint Pères

Hiéromoine Seraphim Rose

The Orthodox Word, Vol. 11, No.1 (Jan.-Feb., 1975), p. 35-40 | traduction : *hesychia.eu*

Cette *Patrologie* présentera les Pères de la spiritualité orthodoxe ; par conséquent, sa portée et ses objectifs sont assez différents du cours habituel du Séminaire en patrologie.

Notre objectif dans ces pages sera double :

1. Présenter le fondement théologique orthodoxe de la vie spirituelle – la nature et l'objectif de la lutte spirituelle, la vision patristique de la nature humaine, le caractère de l'activité de la grâce divine et de l'effort humain, etc...

2. Proposer un enseignement pratique sur la façon de vivre cette vie spirituelle orthodoxe, avec une caractérisation des états spirituels, bons et mauvais, que l'on peut rencontrer ou traverser dans le combat spirituel. Ainsi, les questions strictement dogmatiques concernant la nature de Dieu, la Sainte Trinité, l'Incarnation du Fils de Dieu, la Procession du Saint-Esprit, etc., ne seront abordées que dans la mesure où elles concernent la vie spirituelle ; et beaucoup de Saints Pères dont les écrits traitent principalement de ces questions dogmatiques et qui ne touchent aux questions de la vie spirituelle que secondairement, pour ainsi dire, ne seront pas du tout discutés. En un mot, ce sera avant tout une étude des Pères de la Philocalie, ce recueil d'écrits spirituels orthodoxes qui a été réalisé à l'aube de l'ère contemporaine, juste avant le déclenchement de la sanglante Révolution française, dont nous assistons aux derniers effets visibles dans le règne contemporain de l'athéisme et de l'anarchie.

Au cours du siècle actuel, il y a eu une augmentation notable de l'intérêt pour la Philocalie et ses Saints Pères. En particulier, les Pères les plus récents tels que Saint Siméon le Nouveau Théologien, Saint Grégoire le Sinaïte et Saint Grégoire Palamas ont commencé à être étudiés et quelques-uns de leurs écrits ont été traduits et imprimés en anglais et dans d'autres langues occidentales. On pourrait même dire que dans certains séminaires et cercles académiques, ils sont «*à la mode*», contrairement au XIXe siècle, alors qu'ils n'étaient pas du tout «*à la mode*», même dans la plupart des académies de théologie orthodoxe (par opposition aux meilleurs monastères, qui ont toujours conservé leurs traditions comme sacrées et ont dirigé leurs vies selon leur conseils).

Mais ce fait même présente un grand danger qui mérite d'être souligné ici. Le fait que les écrits spirituels les plus profonds sont devenus à la mode n'est pas nécessairement une bonne chose. En vérité, il est préférable que les noms de ces Pères restent totalement inconnus, plutôt que devenir le centre d'attention d'un cercle d'érudits rationalistes et de «*convertis fous*» qui n'en tirent aucun bénéfice spirituel mais, au contraire,

à cause de leur orgueil insensé pensent les connaître mieux que tous les autres, ou — pire encore — commencent à suivre les instructions spirituelles contenues dans ces écrits sans préparation suffisante et sans guide spirituel. Tout cela ne signifie pas, certes, que l'amoureux de la vérité doit abandonner la lecture des Saints Pères ; Dieu nous garde ! Mais cela signifie que nous tous — savants, moines ou simples laïcs — devons approcher ces Pères avec la crainte de Dieu, avec humilité et avec une grande méfiance à l'égard de notre propre sagesse et jugement. Nous les approchons à la recherche de leur enseignement, et nous devons commencer par admettre que pour cela nous avons besoin d'un guide. Et les guident existent : à notre époque où les Anciens porteurs de Dieu ont disparu, nos enseignants doivent être les Pères qui, en particulier dans les temps proches de nous, nous ont dit spécifiquement comment lire — et comment ne pas lire — les écrits orthodoxes sur la vie spirituelle. Si le bienheureux Païssy Velitchkovsky lui-même, le rédacteur de la première *Philocalie* slave, a été «*saisi de peur*» en apprenant que de tels livres seraient imprimés et ne circuleraient plus sous forme de manuscrits dans quelques monastères, alors combien devons-nous nous en approcher avec crainte, de peur que la catastrophe spirituelle qu'il prévoyait ne vienne sur nous.

Le bienheureux Païssy, dans sa *lettre à l'archimandrite Théodose de l'Ermitage de Saint Sophrone*, a écrit :

«*Concernant l'impression des livres patristiques, aussi bien dans les langues grecque que slave, je suis saisi à la fois de joie et de peur. De joie, car ils ne seront pas victimes de l'oubli, et les croyants zélés pourraient les acquérir plus facilement; De peur, car je suis épris de crainte et je tremble de peur à la pensée qu'ils soient vendus comme toute autre livre, non seulement aux moines, mais aussi à tous les chrétiens orthodoxes, et que ces derniers, ayant étudié l'œuvre de la prière mentale d'une manière personnelle, sans instruction de la part de ceux qui en sont expérimentés, ne tombent dans l'erreur, et suite à cette erreur le croyant pourrait blasphémer contre cette œuvre sainte et irréprochable, dont ont témoigné de très nombreux Pères saints... et finalement, qu'à cause de ces blasphèmes on arrive à douter de l'enseignement de nos divins Pères. La pratique de la prière mentale de Jésus»,* continue le bienheureux Païssy, *«n'est possible que dans les conditions de l'obéissance monastique*».

C'est vrai que rares sont ceux qui s'efforcent d'atteindre les hauteurs de la prière mentale (ou qui savent ce que cela pourrait être), de nos jours de faible combat ascétique ; mais les avertissements du bienheureux Païssy et d'autres saints Pères sont également valables pour les autres combats de nombreux chrétiens orthodoxes aujourd'hui. Quiconque lit la Philocalie et d'autres écrits des Saints Pères, et même de nombreuses Vies de Saints, rencontrera des passages sur la prière mentale, sur la vision divine, sur la déification et sur d'autres états spirituels élevés, et il est essentiel pour le chrétien orthodoxe de savoir ce qu'il devrait penser et sentir à ce sujet.

Voyons donc l'attitude des Saints Pères à ce sujet, et concernant la tradition patristique.

Le Bienheureux Ancien Macaire d'Optina [†1860] a jugé nécessaire d'écrire un «*avertissement spécial à ceux qui lisent des ouvrages patristiques et désirent pratiquer la prière mentale de Jésus*». Ici, ce grand Père, presque de notre siècle, nous dit clairement qu'elle devrait être notre attitude à l'égard de ces états spirituels :

«*Les saints pères théophores ont écrit sur les grands dons spirituels non pour que chacun puisse s'efforcer de les recevoir sans discernement, mais afin que ceux qui en sont dépourvus, en apprenant l'existence de ces dons et d'autres révélations élevées, reçus par ceux qui en étaient dignes, puissent reconnaître leur profonde infirmité et leur grande insuffisance, afin de gagner l'humilité, qui est plus nécessaire pour ceux qui recherchent le salut que toutes les autres œuvres et vertus.*»

Encore une fois, **Saint Jean Climaque** (VIe siècle) écrit : «*Comme les pauvres, en voyant les grands trésors du roi, connaissent et sentent plus vivement leur misère; de même une âme qui contemple les admirables vertus des saints, devient plus humble et se confond davantage à la vue de son indigence spirituelle*» (*Vingt-sixième degré, brève récapitulation de tout ce qui précède, 25*).

Ainsi, notre première approche des écrits des Saints Pères doit être une approche d'humilité. Encore une fois, **Saint Jean Climaque** écrit : «*Il est beau d'admirer leurs travaux et leur pénitence, mais il est salutaire de les imiter; et ce serait folie et ne pas connaître la faiblesse humaine, que de vouloir incontinent marcher sur leurs traces*» (*Quatrième degré, 46*).

Saint Isaac le Syrien (VIe siècle) enseigne dans sa *deuxième Homélie* (résumée par l'Ancien Macaire d'Optina) : «*Ceux qui attendent dans la prière de douces sensations spirituelles, et en*

particulier ceux qui s'efforcent prématurément vers la vision et la contemplation spirituelles, tombent dans l'illusion de l'ennemi et dans le royaume des ténèbres habité par les esprits obscurs, et sont abandonnés par l'aide de Dieu et livrés aux moqueries des démons à cause de leur quête orgueilleuse sans commune mesure avec leur valeur propre. »

Ainsi, nous devons venir aux Saints Pères avec l'humble intention de commencer la vie spirituelle au niveau le plus bas, et sans même rêver qu'on puisse atteindre ces états spirituels élevés, qui sont au-delà de nos forces.

Saint Nil de Sora (†1508), grand spirituel russe des temps plus récents, écrit dans sa *Règle monastique* (ch. 2) : « *Que dire de ceux qui, dans leur corps mortel, ont goûté à la nourriture immortelle, qui ont été jugés dignes de recevoir dans cette vie transitoire une partie des joies qui nous attendent dans notre patrie céleste ?... Nous qui sommes accablés de nombreux péchés et en proie à des passions, nous ne sommes même pas dignes d'entendre de telles paroles. Cependant, en nous confiant à la grâce de Dieu, nous sommes encouragés à garder les paroles des écrits divins dans notre esprit, afin que nous puissions au moins grandir dans la conscience de la dégradation dans laquelle nous nous complaisons.* »

Pour aider notre humble intention à lire les Saints Pères, nous devons commencer par les livres patristiques élémentaires, ceux qui enseignent l'« *abécédaire* ». Un novice de Gaza du VIe siècle a écrit au grand ancien clairvoyant, **Saint Barsanuphe**, dans l'esprit de l'étudiant orthodoxe inexpérimenté d'aujourd'hui :

« *J'ai des livres dogmatiques et lorsque je les lis, je sens mon esprit entraîné loin des pensées passionnées à la contemplation des vérités qu'ils exposent. Mais il arrive que ma pensée me réprimande en disant : Tu ne dois pas lire de telles choses, malheureux et impur que tu es !* »

Réponse de **Barsanuphe** :

« *Je ne me complais pas en ces livres qui élèvent l'esprit, mais dans les Paroles des Vieillards parce qu'elles humilient l'esprit. Je dis cela non par mépris mais à titre de conseil, car il y a ce qui nourrit et ce qui flatte.* »

(*Lettre* n° 547)

Et aussi :

« *Procure-toi l'humilité, l'obéissance, les pleurs, l'ascèse, la pauvreté, le détachement de soi et autres dispositions semblables ; tout cela, tu le trouveras dans les Paroles des Pères et dans leurs Vies.* »

(*Lettre* n° 600)

Un objectif important de cette patrologie sera précisément d'indiquer quels livres patristiques conviennent le mieux aux débutants et lesquels doivent être laissés à plus tard.

Encore une fois, différents livres patristiques sur la vie spirituelle conviennent aux chrétiens orthodoxes dans différentes conditions de vie : ce qui convient particulièrement aux solitaires n'est pas directement applicable aux moines vivant la vie commune ; ce qui s'applique aux moines en général ne sera pas nécessairement pertinent pour les laïcs ; et dans chaque situation, la nourriture spirituelle qui convient à ceux qui ont une certaine expérience peut être entièrement indigeste pour les débutants. Une fois que l'on a atteint un certain équilibre dans la vie spirituelle au moyen de la pratique active des commandements de Dieu, en suivant la discipline de l'Église orthodoxe, par une lecture fructueuse des écrits plus élémentaires des Saints Pères, et par la direction spirituelle de pères vivants — alors on peut recevoir davantage de bénéfices spirituels de tous les écrits des Saints Pères, en les appliquant à sa propre condition de vie. **L'évêque Ignace Briantchaninov** a écrit à ce sujet :

« *On a remarqué que les novices ne peuvent jamais adapter les livres à leur état, mais sont invariablement influencés par la tendance du livre. Si un livre donne des conseils sur le silence et montre l'abondance des fruits spirituels qui sont obtenus dans un profond silence, le débutant a invariablement le plus fort désir de partir dans la solitude, dans un désert inhabité. Si un livre parle d'obéissance inconditionnelle sous la direction d'un Père théophore, le débutant développera inévitablement un désir de la vie la plus stricte dans la soumission complète à un ancien. Dieu n'a donné à notre époque aucun de ces deux modes de vie. Mais les livres des Saints Pères décrivant ces états peuvent influencer si fortement un débutant que, par inexpérience et ignorance, il peut facilement décider de quitter le lieu où il vit et où il a toutes les conditions pour travailler à son salut et faire des progrès spirituels en mettant en pratique les commandements évangéliques, pour aller vivre le rêve impossible d'une vie parfaite, qui n'est qu'une représentation séduisante de son imagination.* » Par conséquent,

Quant aux viandes sacrifiées aux idoles, nous savons que nous avons tous la science. La science enfle, mais la charité édifie. Si quelqu'un pense savoir quelque chose, il ne sait pas encore comme il doit savoir. Mais si quelqu'un aime Dieu, Il est connu de Lui.
I Cor 8 :1-3

Mais toi, qui portes le nom de Juif, qui te reposes sur la loi, qui te glorifies en Dieu, qui connais Sa volonté, et qui, instruit par la loi, sais discerner ce qui est plus utile, tu te flattes d'être le guide des aveugles, la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres, le docteur des ignorants, le maître des enfants, d'avoir dans la loi la règle de la science et de la vérité. Toi donc, qui intruis les autres, tu ne t'instruis pas toi-même; tu prêches qu'on ne doit pas voler, et tu voles; tu dis de ne pas commettre d'adultères, et tu commets l'adultère; tu as en abomination les idoles, et tu fais des sacrilèges; tu te glorifies dans la loi, et tu déshonores Dieu par la trangression de la loi. Car le nom de Dieu est blasphémé à cause de vous parmi les nations, ainsi qu'il est écrit.
Rom 2 :17-24

il conclut : «*Ne vous fiez pas à vos pensées, opinions, rêves, impulsions ou inclinations, même si elles vous offrent ou vous présentent sous une forme attrayante la vie monastique la plus sainte*» (*L'Arène*, ch. 10).

Ce que Mgr Ignace dit ici à propos des moines s'applique également aux laïcs, en tenant compte de la situation différente de la vie laïque. Des commentaires particuliers seront faits à la fin de cette introduction concernant la lecture spirituelle pour les laïcs.

Saint Barsanuphe indique dans une autre *Réponse* (n° 62) autre chose de très important pour nous qui abordons les Saints Pères beaucoup trop académiquement :

«*Celui qui s'occupe de son salut ne devrait pas demander [aux Anciens, c'est-à-dire chercher dans les livres patristiques] pour l'acquisition seulement de la science, car la science enfle (***I Cor. 8:1***), comme le dit l'apôtre; mais il est plus approprié de s'interroger sur les passions et sur la manière de vivre sa vie, c'est-à-dire être sauvé, car cela est nécessaire et conduit au salut.*»

Ainsi, il ne faut pas lire les Saints Pères par simple curiosité ou comme exercice académique, sans l'intention active de pratiquer ce qu'ils enseignent, selon son niveau spirituel. Les «*théologiens*» universitaires modernes ont démontré de manière claire qu'il est possible d'avoir beaucoup d'informations abstraites sur les Saints Pères, en absence de toute connaissance spirituelle. De ceux-là, **saint Macaire le Grand** dit (*Homélie* 17 : 9) :

«*Tout comme un homme vêtu d'habits de mendiant pourrait se voir comme un homme riche dans son sommeil, mais en se réveillant il s'aperçoit à nouveau comme pauvre et nu, de même ceux qui semblent parler logiquement sur la vie spirituelle, dans la mesure où ce dont ils parlent ne s'appuie sur l'expérience, le pouvoir et la confirmation, ils demeurent dans une sorte d'illusion.*»

Un test pour savoir si notre lecture des Saints Pères est académique ou réelle est indiqué par **saint Barsanuphe** dans sa réponse à un novice qui a trouvé qu'il est devenu hautain et fier en parlant des Saints Pères (*Lettre* n° 689) :

« *Quand tu parles de la Vie des Pères et de leurs Apophtegmes, tu dois te condamner toi-même en disant : Malheur à moi! Comment! je parle des vertus des Pères et je n'en ai rien acquis! Je n'ai pas fait le moindre progrès, et je monte en chaire pour dire aux autres d'en tirer profit! Puissé-je ne pas voir se réaliser pour moi la parole de l'Apôtre : ‹Toi qui enseignes un autre, tu ne t'enseignes pas toi-même!› (***Rom. 2:21***)* »

Ainsi, nous devons garder constamment une attitude d'auto-reproche concernant l'enseignement des Saints Pères.

Enfin, nous devons nous rappeler que le but de la lecture des Saints Pères n'est pas de nous donner une sorte de «plaisir spirituel» ou de nous confirmer dans notre propre vertu, ou nos connaissances élevées, ou notre état «contemplatif», mais uniquement de nous aider dans la pratique active de la voie de la vertu. Beaucoup de Saints Pères discutent de la distinction entre la vie «*active*» et la vie «*contemplative*» (ou, plus exactement, «*noétique*»), et il convient de souligner ici que cela ne renvoie pas, comme certains pourraient le penser, à une distinction entre ceux qui mènent la vie «*ordinaire*» de «*l'orthodoxie extérieure*», ou celle de simples «*bonnes actions*», d'un côté, et une vie «*intérieure*» cultivée uniquement par des moines ou par une élite intellectuelle, de l'autre côté. Ce n'est pas le cas. Il n'y a qu'une seule vie spirituelle orthodoxe, et elle est vécue par chaque combattant orthodoxe, qu'il soit moine ou fidèle, qu'il soit débutant ou avancé; l'«*action*» et la «*pratique*» (*praxis* en grec) sont le chemin, et la «*vision*» (*theoria*) ou la «*déification*», est la fin. Presque tous les écrits patristiques se réfèrent à la vie active, pas à la vie théorique; quand cette dernière est mentionnée, c'est pour nous rappeler le but de nos labeurs et de nos combats, but qui n'est goûté profondément dans cette vie que par quelques-uns des grands saints, mais n'est connu dans sa plénitude que dans le siècle à venir. Même les écrits les plus élevés de la *Philocalie*, comme l'**évêque Théophane le Reclus** l'écrivit dans la préface du dernier volume de la *Philocalie* en langue russe, «*n'avaient pas en vue la vie noétique, mais presque exclusivement la vie active*». Même avec cette introduction, il est certain que le chrétien orthodoxe vivant dans notre siècle de science enflée n'échappera pas à certains des pièges qui guettent celui qui souhaite lire les Saints Pères dans leur sens et leur contexte orthodoxes pléniers. Par conséquent, arrêtons-nous ici, avant de commencer la patrologie elle-même, et examinons brièvement quelques-unes des erreurs qui ont été commises par les lecteurs contemporains des Saints Pères, avec l'intention de décrire une notion encore plus importante, c'est-à-dire, comment ne pas lire les Pères de l'Église.

PROLOGUE AUX SAINTS ORTHODOXES DE L'OCCIDENT [III/IV]

3. Les livres des miracles de saint Grégoire de Tours

Hiéromoine Seraphim Rose

Vita Patrum – the life of the Fathers by st. Gregory of Tour, St. Herman of Alaska Brotherhood, Platina, 1988 | traduction : *hesychia.eu*

Dans l'Occident orthodoxe de langue latine il n'y a pas eu de personnalité plus dévouée aux saints de l'Église du Christ, ni plus prolifique dans leurs louanges, que **saint Grégoire, évêque de Tours** (539-594). Bien qu'il soit principalement connu aujourd'hui pour son *Histoire des Francs,* les chrétiens orthodoxes apprécient surtout ses huit Livres de Miracles, appelés généralement ses «*œuvres mineures*». Dans cet écrivain gaulois du VI[e] siècle, respire l'esprit même de l'Orient orthodoxe et du *Prologue*. Influencé fortement par **saint Martin**, son propre prédécesseur au Siège de Tours, dont il reçut des guérisons miraculeuses, il consacra quatre des huit livres de cet ouvrage aux *Miracles* (ou plutôt aux *Vertus*) du bienheureux Évêque Martin. Mais il s'est intéressé également aux autres saints, écrivant un livre sur *La Gloire des Bienheureux Martyrs*, un autre sur *La Passion et les Miracles de saint Julien le Martyr*, un autre sur *La Vie des Pères* et un dernier sur *La Gloire des confesseurs*. Pris ensemble, ces livres — qui traitent principalement des saints de Gaule — constituent le plus grand matériel hagiographique sur les saints orthodoxes de tous les pays de l'Antiquité. L'objectif qu'il a poursuivi en les écrivant est moral et didactique, et il tourne consciemment le dos aux savoirs païens. Il écrit lui-même :



«*Nous devons [...] ne faire, ne dire et n'écrire que ce qui peut contribuer à édifier l'Église de Dieu et conduire les esprits simples à l'intelligence de la foi parfaite, en les fécondant par ne sainte instruction. Ainsi, nous ne devons pas raviver le souvenir de fables trompeuses et imiter la sagesse des philosophes, sagesse ennemie de Dieu, de peur que le jugement du Seigneur ne nous fasse tomber sous le coup de la mort éternelle.* [...]

La fuite de Saturne, la colère de Junon, les débauches de Jupiter, les offenses de Neptune [...], je ne les rappellerai pas ici. [...]

Comme, à mes yeux, ce sont autant de monuments élevés sur le sable et promis à une ruine prochaine, je me tournerai plutôt vers les choses divines et vers ces miracles de l'Évangile qui ont servi de base à Jean l'Évangéliste, lorsqu'il a dit : ‹ Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était

Dieu. Il était au commencement en Dieu. Tout a été fait par lui et rien n'a été fait sans lui.› »

(*De la Gloire des Martyrs, Préface*).

«*Miracles*», en effet, sont le sujet ainsi que le titre de ces livres. Si les savants rationalistes sont offensés par les nombreux miracles de l'*Histoire des Francs*, ils sont absolument scandalisés par les *Livres des Miracles*, qui en abondent. Mais la raison pour laquelle il écrit à ce sujet encore une fois, c'est parce qu'ils sont vrais, et il prend soin de souligner qu'il n'écrit que ce qu'il sait par expérience personnelle (ayant connu beaucoup de saints lui-même et ayant été témoin de nombreux miracles) ou ce qu'il a appris du témoignage de personnes fiables. Ainsi, ces livres sont également des sources originales inestimables de la pratique chrétienne. Bien que saint Grégoire soit connu en Orient et mentionné dans les patrologies orthodoxes, ses écrits n'ont pas été traduits ni en grec ni en slave. Il se souciait trop de l'Occident, et l'Orient avait déjà de nombreux recueils sur les saints d'Orient exactement dans le même esprit. (L'un d'eux, l'*Histoire ecclésiastique* par **Théodoret**, évêque de Cyr [Ve siècle] — un recueil de vies des pères syriens — est un parallèle exact à la vie des pères de saint Grégoire).

Plus surprenant, cependant, c'est que les *Livres des Miracles* n'ont jamais été traduits en anglais (à l'exception de quelques extraits). Cela ne peut être qu'un témoignage de la superstition rationaliste qui a prévalu en Occident dans les temps modernes, et aussi de la disparition de l'intérêt pour les saints orthodoxes d'Occident, qui dure depuis plusieurs siècles. Une autre raison pour laquelle il a été dédaigné en Occident est que sa langue ne répond pas aux normes du latin classique. Il le reconnaît lui-même et déclare qu'il n'a entrepris à écrire ses *Livres de Miracles* que sur l'ordre du Seigneur reçu en vision. Dans un rêve, en protestant à sa mère de son manque de compétence en écriture, il a reçu d'elle cette réponse : «*Ignores-tu que celui qui nous parle un langage adapté à l'intelligence du peuple, comme tu peux le faire, en est par cela même mieux compris ? Ainsi, n'hésite plus, et fais-le sans retard, car ton silence à cet égard serait coupable.*» (*Des Miracles de Saint Martin, évêque*, Préface du Premier Livre). Même le bienheureux Augustin, comme on le sait, s'est vu reprocher ses insuffisances en latin classique, et il a donné une réponse suffisante, qui fera aussi pour une réponse aux détracteurs du latin de saint Grégoire : «*Il vaut mieux que les grammairiens nous reprochent plutôt qu'être incompris par les gens*»

L'**archevêque Jean Maximovitch** a laissé comme héritage aux chrétiens orthodoxes d'Occident son amour pour les saints des terres occidentales. En accomplissement de ce testament, nous proposons maintenant, dans un livre séparé, la première traduction anglaise de l'ensemble du septième *Livre des Miracles* de Saint Grégoire — *La Vie des Pères*. Aucune excuse n'est nécessaire pour présenter ces vingt chapitres sur les saints moines de la Gaule des Ve et VIe siècles. Pour le chrétien orthodoxe, ce sont des lectures fascinantes ; l'homélie édifiante qui précède chaque vie est de plus instructive pour notre lutte spirituelle aujourd'hui ; l'esprit du livre est entièrement orthodoxe, et les pratiques orthodoxes qui y sont décrites font partie de l'héritage des chrétiens orthodoxes (mais pas des catholiques romains) à ce jour, y compris la vénération des «*icônes des saints*» (dans le texte latin, le saint a employé iconicas au lieu de la forme plus prévisible, imagines) au chapitre 12 ; et certains des incidents, tout comme les histoires des Pères du désert, sont d'une pertinence précise pour nos problèmes d'aujourd'hui — par exemple, l'histoire du diacre «*charismatique*» qui «*guérit au nom de Jésus*» jusqu'à ce que saint Friard l'expose comme victime d'une tromperie satanique (ch. 10). Nous souhaitons sincèrement que ce livre prenne sa place, avec les *Dialogues* de **Saint Grégoire le Grand**, l'*Histoire Lausiaque* de **Palladius** et d'autres livres fondamentaux de la spiritualité orthodoxe, dans le cadre de la lecture quotidienne de ceux qui mènent le combat pour le salut sur l'étroit chemin orthodoxe. Qu'il soit lu en silence, ou à haute-voix, puisse-t-il devenir, comme les autres grands livres de l'antiquité chrétienne, une source de piété pour l'esprit orthodoxe véritable, dominé aujourd'hui à travers le monde par l'esprit du siècle. Puisse-t-il nous aider dans notre lutte existentielle pour devenir et rester des chrétiens orthodoxes conscients, familiers du chemin du salut, connaissant la saveur du vrai christianisme et notre égarement par rapport à lui. Qu'il soit pour nous un début, un prologue, du vrai christianisme en pratique !

La vénération orthodoxe de la Mère de Dieu [IV/V]

VI Le zèle mal éclairé [RM X.2]

Saint Jean Maximovitch

The Orthodox Word, 1977, vol. 13, no. 2 (73), p. 68-73 / vol. 13, no.4 (75), p.169-174 | traduction : *hesychia.eu*

La corruption par les Latins, dans le dogme nouvellement inventé de « *l'Immaculée Conception* », de la vénération véritable de la Très Sainte Mère de Dieu, la Vierge Marie

Quand ceux qui ont censuré la vie immaculée de la **Théotokos** ont été réprimandés, ainsi que ceux qui ont nié son éternelle virginité, ceux qui ont refusé sa dignité de Mère de Dieu, et ceux qui ont dédaigné ses icônes, alors, quand la gloire de la Mère de Dieu avait illuminé tout l'univers, il est apparu un enseignement qui a exalté apparemment la Vierge Marie, mais qui, en réalité, a nié toutes ses vertus.

Cet enseignement est celui de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, et il a été accepté par les adeptes du trône papal de Rome. L'enseignement est celui-ci : «*la Bienheureuse Vierge Marie, dans le premier instant de sa Conception, a été, par une grâce et un privilège spécial du Dieu Tout-Puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ, Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute tache du péché originel*» (*Constitution apostolique «Ineffabilis Deus»* du Bienheureux Pape Pie IX pour la définition et la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1854 – *La définition dogmatique*). En d'autres termes, la Mère de Dieu à sa conception même a été préservée du péché originel et, par la grâce de Dieu, a été placée dans un état où il lui était impossible d'avoir des péchés personnels.

Les chrétiens n'en avaient pas entendu parler avant le IX[e] siècle, lorsque, pour la première fois, l'abbé de Corvey, Paschase Radbert, exprima l'opinion que la Sainte Vierge était conçue sans péché originel. À partir du XIIe siècle, cette idée commence à se répandre parmi le clergé et les ouailles de l'Église d'Occident, qui s'était déjà éloignée de l'Église universelle et perdait ainsi la grâce de l'Esprit Saint.

Cependant, les membres de l'église romaine n'étaient aucunement tous d'accord avec le nouvel enseignement. Il y avait des opinions différentes parmi les théologiens les plus renommés de l'Occident, les piliers, pour ainsi dire, de l'église latine. Thomas d'Aquin et Bernard de Clairvaux le censurent de manière décisive, tandis que Duns Scot le défendit. Des maîtres, cette division a été transmise à leurs disciples : les moines dominicains latins, à la suite de leur maître Thomas d'Aquin, ont prêché contre

Mes frères, le désir de mon coeur et la supplication que j'adresse à Dieu ont pour objet leur salut. Car je leur rends le témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais non selon la science; car, ne connaissant pas la justice de Dieu, et cherchant à établir la leur, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu. En effet, la fin de la loi, c'est le Christ, pour la justification de tous ceux qui croient.
Rom 10 :1-4

Ordonne aux riches de ce siècle de ne pas être orgueilleux, et de ne pas mettre leur espérance dans les richesses incertaines, mais dans le Dieu vivant, qui nous fournit abondamment toutes choses pour en jouir; de faire du bien, de devenir riches en bonnes oeuvres, de donner de bon coeur, de faire part de leurs biens, de se faire un trésor placé sur un fondement solide pour l'avenir, afin de saisir la véritable vie. O Timothée, garde le dépôt, en évitant les profanes nouveautés de paroles, et les contradictions d'une science qui porte faussement ce nom; quelques-uns, pour en avoir fait profession, se sont égarés de la foi. Que la grâce soit avec toi! Amen.
I Tim 6 :17-21

Je demande donc avant toutes choses que l'on fasse des supplications, des prières, des intercessions et des actions de grâces pour tous les hommes, pour les rois, et pour tous ceux qui sont élevés en dignité, afin que nous menions une vie paisible et tranquille, en toute piété et honnêteté. Car cela est bon et agréable devant Dieu notre Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils parviennent à la connaissance de la vérité. Car il y a

l'enseignement de l'*Immaculée Conception*, tandis que les adeptes de Duns Scot, les franciscains, s'efforçaient de l'implanter partout. La bataille entre ces deux courants s'est poursuivie pendant plusieurs siècles. D'un côté comme de l'autre se trouvaient les plus grandes autorités du monde catholique.

Le fait que plusieurs personnes ont déclaré avoir eu une révélation d'en haut à ce sujet n'a pas aidé pour trancher la question. La religieuse Brigitte [de Suède], renommée au XIVème siècle parmi les catholiques, a fait part dans ses écrits des apparitions, dont elle a été témoin, de la Mère de Dieu, qui lui a communiqué elle-même avoir été conçue de manière immaculée, sans péché originel. Mais sa contemporaine, l'ascète Catherine de Sienne, encore plus renommée, suite à une révélation du Christ lui-même, a affirmé que dans sa conception la Sainte Vierge a participé au péché originel (voir le livre de l'archiprêtre A. Lebedev, «*Differences in the Teaching on the Most Holy Mother of God in the Churches of East and West*»)

Ainsi, les écrits théologiques et les manifestations miraculeuses qui se contredisaient n'ont pas réussi à montrer où se trouve la vérité. Les papes romains jusqu'à Sixte IV (fin du XVe siècle) sont restés en dehors de ces disputes, et seul ce pape approuva en 1475 un office dans lequel l'enseignement de l'Immaculée Conception était clairement exprimé; et plusieurs années plus tard, il interdisit de condamner ceux qui croyaient en l'*Immaculée Conception*. Cependant, même Sixte IV ne s'est pas décidé à affirmer que tel était l'enseignement inébranlable de l'Église; et par conséquent, ayant interdit la condamnation de ceux qui croyaient en l'*Immaculée Conception*, il n'a pas non plus condamné ceux qui ne le croyaient pas.

Pendant ce temps, l'enseignement de l'Immaculée Conception a obtenu de plus en plus de partisans parmi les membres de l'église romane. La raison en était qu'il semblait plus pieux et plus agréable à la Mère de Dieu de lui donner le plus de gloire possible. L'effort du peuple pour glorifier la Médiatrice Céleste, d'une part, et d'autre part, la déviation des théologiens occidentaux vers des spéculations abstraites qui n'ont conduit qu'à une vérité apparente (scolastique), et enfin, le patronage des papes romains à la suite de Sixte IV - tout cela a conduit au fait que l'opinion concernant l'Immaculée Conception, exprimée par Paschase Radbert au IXème siècle, était déjà la croyance générale de l'église latine au XIXème siècle. Il ne restait plus qu'à la proclamer définitivement comme l'enseignement de l'église, ce qui a été fait par le pape romain Pie IX lors d'un service solennel le 8 décembre 1854, lorsqu'il a déclaré que l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge était un dogme de l'église romaine.

Ainsi, l'Église romaine a ajouté un égarement de plus par rapport à l'enseignement qu'elle avait confessé lorsqu'elle était membre de l'Église catholique apostolique, dont la foi a été maintenue jusqu'à présent inchangée et intacte par l'Église orthodoxe. La proclamation du nouveau dogme a satisfait les larges masses de personnes qui appartenaient à l'Église romaine, qui dans la simplicité de cœur pensaient que la proclamation du nouvel enseignement dans l'Église rendait service à la gloire de la Mère de Dieu, à qui on venait de faire un cadeau, pour ainsi dire. Cela a nourri également l'orgueil des théologiens occidentaux qui l'ont défendue et élaborée. Mais surtout, la proclamation du nouveau dogme était profitable pour le trône romain lui-même, puisque, ayant proclamé le nouveau dogme par sa propre autorité, bien qu'il ait écouté les opinions des évêques de l'Église catholique, le pape romain par ce fait même s'appropriait ouvertement le droit de changer l'enseignement de l'Église romaine et plaçait sa propre voix au-dessus du témoignage de la Sainte Écriture et de la Tradition. Une suite logique de cela était le fait que les papes romains étaient infaillibles en matière de foi, ce que ce même pape Pie IX proclamait également comme un dogme de l'Église catholique en 1870.

C'est ainsi que l'enseignement de l'Église d'Occident a été changé après qu'elle s'est éloignée de la communion avec la Vraie Église. Elle a ajouté des enseignements de plus en plus nouveaux, pensant par là glorifier encore plus la Vérité, mais la déformant en réalité. Alors que l'Église orthodoxe confesse humblement ce qu'elle a reçu du Christ et des apôtres, l'Église romaine ose y ajouter, tantôt par «*zèle non selon la science*» (cf. **Rom 10:2**), tantôt en déviant vers les superstitions et les contradictions d'une science qui porte faussement ce nom (**I Tim 6:20**). Il ne pouvait en être autrement. Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle (Matthieu XVI. 18) n'est promis qu'à la Vraie Église Universelle; mais, en ce qui concerne ceux qui se sont égarés, s'accomplissent les paroles : «Comme le sarment ne peut de lui-même porter du fruit, s'il ne demeure attaché au cep, ainsi vous ne le pouvez pas non plus, si vous ne demeurez en Moi.» (Jean XV. 4)

Il est vrai que dans la définition même du nouveau dogme il est précisé qu'il ne s'agit pas

d'établir un nouvel enseignement, mais qu'elle proclame ce qui a toujours été reconnu tel par l'Église et qui a été soutenu par de nombreux Pères saints, dont les écrits sont cités. Cependant, toutes les références citées ne parlent que de la sainteté de la Vierge Marie et de sa pureté, et lui donnent divers noms qui définissent sa pureté et sa puissance spirituelle; mais on ne mentionne nulle part son *imaculée conception*. En même temps, ces mêmes Pères précisent ailleurs que seul Jésus-Christ est complètement exempt de tout péché, tandis que tous les hommes, nés d'Adam, ont porté une chair soumise à la loi du péché.

Aucun des Pères de l'Église ne dit que Dieu a purifié miraculeusement la Vierge Marie avant qu'Elle soit née; et beaucoup indiquent directement que la Vierge Marie, tout comme le reste de l'humanité, a enduré un combat contre le péché, mais a été victorieuse des tentations et a été sauvée par son divin Fils.

Les commentateurs de la confession latine affirment également que la Vierge Marie a été sauvée par le Christ. Mais leur compréhension est que Marie a été préservée de la souillure du péché originel en vue des mérites futurs du Christ (*Bulle sur le dogme de l'Immaculée Conception*). La Vierge Marie, selon leur enseignement, a reçu d'avance, pour ainsi dire, le don que le Christ a apporté aux hommes par Ses souffrances et Sa mort sur la croix. De plus, en parlant des tourments que la Mère de Dieu a endurés au pied de la Croix de son Fils bien-aimé, et en général des peines dont la vie de la Mère de Dieu a été remplie, ils les considèrent comme un ajout aux souffrances de Christ et considèrent Marie comme notre *Co-Rédemptrice*. Selon le commentaire des théologiens latins, «*Marie est associée à notre Rédempteur en tant que Co-Rédemptrice*» (voir Lebedev, op. cit. p. 273). «*Dans l'acte de Rédemption, elle, d'une certaine manière, a aidé le Christ*» (*Catéchisme du Dr Weimar*). «*La Mère de Dieu*», écrit le Dr Lentz, «*a porté le fardeau de son martyre non seulement avec courage, mais aussi avec joie, malgré son cœur brisé*» (*Mariologie du Dr Lentz*). Pour cette raison, Elle est «*un complément de la Sainte Trinité*», et «*tout comme son Fils est le seul intermédiaire choisi par Dieu entre Sa Majesté offensée et les hommes pécheurs, de même, précisément, la Médiatrice en chef placée par Lui entre Son Fils et nous est la Sainte Vierge.*» «*À trois égards — en tant que Fille, en tant que Mère et en tant qu'épouse de Dieu — la Sainte Vierge est élevée à une certaine égalité avec le Père, à une certaine supériorité sur le Fils, à une certaine proximité avec l'Esprit Saint*» («*L'Immaculée Conception*», Malou, évêque de Brouges).

Ainsi, selon l'enseignement des représentants de la théologie latine, la Vierge Marie dans l'œuvre de la Rédemption est placée côte à côte avec le Christ Lui-même et est exaltée à *l'égalité avec Dieu*. On ne peut pas aller plus loin que cela. Si tout cela n'a pas encore été définitivement formulé comme un dogme par l'Église romaine, le pape romain Pie IX, ayant fait le premier pas dans cette direction, a montré la direction pour le développement ultérieur de l'enseignement généralement reconnu de son église, et a indirectement confirmé l'enseignement cité ci-dessus sur la Vierge Marie.

Ainsi l'Église romaine, dans ses efforts pour glorifier la Très Sainte Vierge, s'engage sur le chemin de sa *déification* complète. Et si ses autorités appellent déjà Marie un complément de la Sainte Trinité, on peut s'attendre bientôt à ce que la Vierge soit vénérée comme Dieu.

La même voie a été empruntée par un groupe de penseurs qui appartiennent encore à l'Église orthodoxe, mais qui construisent un nouveau système théologique ayant pour fondement l'enseignement philosophique de Sophia, la Sagesse, comme puissance exceptionnelle liant la Divinité et la création. En développant en parallèle l'enseignement de la dignité de la Mère de Dieu, ils souhaitent voir en Elle une Essence qui est une sorte de point médian entre Dieu et l'homme. Dans certains sujets, ils sont plus modérés que les théologiens latins, mais dans d'autres, de manière surprenante, ils les ont déjà laissés derrière. Tout en niant l'enseignement de l'*Immaculée Conception* et la liberté du péché originel, ils enseignent l'absence complète de tout péché personnel, voyant en Elle un intermédiaire entre les hommes et Dieu, comme le Christ : en la personne du Christ est apparu sur terre la Deuxième Personne de la Sainte Trinité, le Verbe prééternel, le Fils de Dieu; tandis que le Saint-Esprit se manifeste à travers la Vierge Marie.

Pour reprendre les mots d'un des représentants de cette tendance, lorsque le Saint-Esprit fit sa demeure dans la Vierge Marie, elle acquit «*une vie dyadique, humaine et divine; c'est-à-dire qu'elle était complètement déifiée, car en son être hypostatique se manifestait la révélation vivante et créatrice du Saint-Esprit*» (Archiprêtre Sergei Boulgakov, *The Unburnt Bush*, 1927, p. 154). «*Elle est une manifestation parfaite de la Troisième Hypostase*» (Ibid., P. 175), «*une créature, mais non plus une créature*» (P. 191). Cet effort vers

un seul Dieu, et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Jésus-Christ, qui S'est donné Lui-même pour le rédemption de tous: c'est là un témoignage rendu en son temps, et pour lequel j'ai été prédicateur et Apôtre (je dis la vérité, je ne mens pas), docteur des Gentils dans la foi et la vérité.
I Tim 2 :1-7

Bien-aimés, nous sommes dès maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Nous savons que, lorsque ce sera manifesté, nous serons semblables à Lui, parce que nous Le verrons tel qu'Il est. Et quiconque a cette espérance en Lui, se sanctifie, comme Il est saint Lui-même. Quiconque commet le péché, commet aussi une violation de la loi; le péché est la violation de la loi. Vous savez que Jésus a paru pour enlever nos péchés, et qu'il n'y a point de péché en Lui. Quiconque demeure en Lui ne pèche pas; et quiconque pèche ne L'a pas vu et ne L'a pas connu.
I Jean 3 :2-6

Car c'est à cela que vous avez été appelés, parce que le Christ aussi a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez Ses traces: Lui qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel ne s'est pas trouvée de fraude; Lui qui, injurié, ne rendait point d'injures, et, maltraité, ne faisait point de menaces, mais Se livrait à celui qui Le jugeait injustement; Lui qui a porté Lui-même nos péchés dans Son corps sur le bois, afin qu'étant morts au péché, nous vivions à la justice; Lui par les meurtrissures duquel vous avez été guéris.
I Pet 2 :21-24

Ayant donc un grand pontife qui a pénétré dans les Cieux, Jésus, Fils de Dieu, demeurons fermes dans la profession de notre foi. Car nous n'avons pas un pontife qui ne puisse compatir à nos faiblesses; au contraire, Il a été tenté comme nous en toutes choses, sans commettre le péché. Approchons-nous donc avec assurance du trône de la grâce, afin d'obtenir miséricorde, et de trouver grâce dans un secours opportun.
Hébr 4 :14-16

Si donc quelqu'un est dans le Christ, il est une nouvelle créature; les vieilles choses sont passées: voici que tout est devenu nouveau. Et tout cela vient de Dieu, qui nous a réconciliés avec Lui par le Christ, et qui nous a confié le ministère de la réconciliation. Car Dieu a réconcilié le monde avec Lui dans le Christ, ne leur imputant point leurs péchés; et Il a mis en nous la parole de réconciliation. Nous faisons donc les fonctions d'ambassadeurs pour le Christ, comme si Dieu exhortait par nous. Nous vous en conjurons au nom du Christ, réconciliez-vous avec Dieu. Celui qui ne connaissait point le péché, Il L'a fait péché pour nous, afin qu'en Lui nous devinssions justice de Dieu.
II Cor 5 :17-21

L'homme né de la femme vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères. Comme une fleur, il germe et il est foulé aux pieds; il fuit comme l'ombre, et il ne demeure jamais dans le même état. Et Vous jugez digne de Vous d'ouvrir les yeux sur lui, et de le faire entrer en jugement avec Vous? Qui peut rendre pur celui qui a été conçu dans

la déification de la Mère de Dieu est observé principalement en Occident, où en même temps, à l'opposé, diverses sectes à caractère protestant connaissent un grand succès, ainsi que les principales branches du protestantisme, le luthéranisme et le calvinisme, qui en général nient la vénération de la Mère de Dieu et son recours dans la prière.

Mais nous pouvons dire avec les paroles de **saint Épiphane**, évêque de Salamine, à Chypre [† 12 mai 403] : «*Ces deux hérésies font un égal dommage : les uns en dépréciant la Sainte Vierge; les autres en l'honorant au-delà de la mesure à garder*» (*Panarion*, 79, 1, 5 «*Contre les Collyridiens*»). Ce Saint-Père accuse ceux qui lui rendent un culte presque divin : «*Que Marie soit honorée, mais que l'adoration soit rendue au Seigneur» (même source). «Bien que Marie soit un récipient choisi, elle était néanmoins une femme par nature et ne se distinguait pas des autres. Bien que l'histoire de Marie et la Tradition racontent qu'il a été dit à son père Joachim dans le désert : ‹Ta femme a conçu›, cela s'est fait non sans union conjugale et non sans semence de l'homme*» (même source). *«On ne doit pas vénérer les saints au-dessus de ce qui est convenable, mais on doit vénérer leur Maître. Marie n'est pas Dieu, et n'a pas reçu un corps du ciel, mais de l'union d'un homme et d'une femme; et selon la promesse, comme Isaac, elle était prête à participer à l'Économie Divine. Mais, d'un autre côté, que personne n'ose offenser bêtement la Sainte Vierge*» (Saint Épiphane, «*Contre les Antidikomarionites*»).

L'Église orthodoxe, exaltant superbement la Mère de Dieu dans ses hymnes de louange, n'ose pas lui attribuer ce qui ne lui a pas été communiqué par la Sainte Écriture ou la Tradition. «*La vérité est étrangère à toutes les exagérations ainsi qu'à tous les euphémismes. Elle donne à tout sa mesure et sa place appropriées*» (**Mgr Ignatius Brianchaninov**). Glorifiant la pureté de la Vierge Marie et son courage viril dans les peines de sa vie terrestre, les Pères de l'Église, rejettent cependant l'idée qu'Elle eût été Médiatrice entre Dieu et les hommes, et que Dieu et elle auraient de concert accompli la rédemption de la race humaine. Au sujet de sa disposition à mourir avec son Fils et à souffrir avec Lui pour le salut de tous, le célèbre Père de l'Église d'Occident, **saint Ambroise**, évêque de Milan [† 4 avril 397 | 7 décembre], ajoute : «*Mais la Passion du Christ n'avait pas besoin d'auxiliaire; le Seigneur lui-même l'avait prédit longtemps à l'avance : ‹Et je regardais, et pas d'auxiliaire; j'attendais et personne pour me soutenir; je les délivrerai par mon seul bras›*» (Saint Ambroise, «*Éloge de Notre Dame et de la virginité*», 49).

Ce même Saint-Père enseigne sur l'universalité du péché originel, dont le Christ seul est une exception. «*Le seul, en effet, des enfants de la femme qui soit parfaitement saint, c'est le Seigneur Jésus, à qui toute atteinte de la corruption terrestre a été épargnée par la nouveauté de son enfantement sans tache*» (saint Ambroise, *Commentaire sur saint Luc*, ch.2 – Saint Ambroise de Milan, *Traité sur l'Évangile de saint Luc*, livre II. Paris, Cerf, 1971, p. 98). «*Personne n'est sans péché, si ce n'est Dieu. Il reste donc établi que quiconque naît de l'homme et de la femme, c'est-à-dire du mélange des corps, ne saurait être sans péché. Quiconque est sans péché, est resté étranger à ce mode de conception*» (saint Ambroise dans Augustin, *Du mariage et de la conception*, ch. XXXV). «*Un homme seulement, le Médiateur entre Dieu et l'homme, est libre des liens de la naissance pécheresse, parce qu'il est né d'une Vierge, et parce qu'à sa naissance, il n'a pas connu l'attaque du péché*» (**Saint Augustin**, *Contre Julien*, Livre 2).

Cet autre célèbre docteur de l'Église, vénéré particulièrement en Occident, le **bienheureux Augustin** [† 28 août 427], écrit : «*Sauf donc celui-là qui est la pierre angulaire, je ne vois pas com. ment les hommes peuvent devenir le temple de Dieu sans avoir été régénérés, et pour cela d'abord il faut naître. C'est pourquoi, quelque opinion que nous ayons sur l'état de l'homme encore enfermé dans te sein maternel, que nous le croyons capable ou incapable de quelque degré de sanctification, soit à cause, de saint Jean qui, avant de voir le jour, tressaillit de joie (ce qui n'a pu se faire assurément sans l'opération du Saint-Esprit); soit à cause de Jérémie ‹sanctifié avant de sortir du sein de sa mère,› selon les paroles que le Seigneur lui adresse (Jérémie I.5), toujours est-il que cette sanctification par laquelle chacun de nous est le temple de Dieu, et par laquelle nous formons tous ensemble le temple de Dieu, ne saurait être que le partage des régénérés. Car la naissance précède nécessairement la régénération. [...] Ainsi ce sont les hommes qui sont nés qui peuvent s'unir au corps du Christ comme pour entrer dans la construction vivante du temple de Dieu qui est son Église*» (Bienheureux Augustin, *Lettre CLXXXVII*, 31-33).

Les paroles que nous venons de citer, provenant des anciens docteurs de l'Église, témoignent qu'en Occident même l'enseignement actuel fut rejeté auparavant. Même après la chute de

l'Église d'Occident, **Bernard**, reconnu comme une grande autorité dans le monde latin, a écrit :

«Aussi ne puis-je assez m'étonner qu'il se soit rencontré parmi vous, de nos jours, des chanoines qui veuillent flétrir l'antique éclat de votre Église, en introduisant une fête nouvelle dont l'Église n'a pas encore entendu parler, que d'ailleurs la raison désapprouve, et qui ne s'appuie sur aucune tradition dans l'antiquité. Avons-nous la prétention d'être plus pieux et plus savants que les Pères de l'Église?
La mère de Dieu, me direz-vous, mérite de grands honneurs. J'en conviens avec vous; mais il faut que ces honneurs soient fondés sur la raison; la Vierge-Reine a tant de titres irrécusables à nos respects, elle est élevée si haut en dignité, qu'elle n'a pas besoin qu'on lui prête de faux titres à notre vénération. Honorez la pureté de son corps, la sainteté de sa vie, sa virginité féconde, et le fruit divin de ses entrailles, à la bonne heure! Publiez par quel prodige elle mit au monde sans douleur le fils qu'elle a conçu sans concupiscence.
Mais ce n'est point assez comme cela : il faut maintenant surenchérir sur ces privilèges, et l'on prétend qu'il y a lieu de rendre à la conception de Marie les mêmes honneurs qu'à sa naissance, attendu que ra l'une ne va pas sans l'autre, et qu'elle ne serait pas digne de nos respects dans sa naissance si d'abord elle n'avait été conçue. Avec un pareil raisonnement, pourquoi s'arrêter à Marie et ne pas instituer un jour de fête en l'honneur de son père et de sa mère, puis de ses aïeuls, et ainsi de suite pour tous ses ascendants à l'infini?
Or on ne saurait dire qu'il n'y a pas eu péché dans un acte auquel la concupiscence a présidé (a). Dira-t-on par hasard qu'elle a été, elle aussi, conçue du Saint-Esprit, sans le concours de l'homme? Mais jamais on ne l'a prétendu. Je lis bien dans l'Écriture que le Saint-Esprit est venu en elle, je n'y vois nulle part qu'il soit venu avec elle. Voici continent s'exprimait l'ange Gabriel : ‹Le Saint-Esprit surviendra en vous.... (Luc., I, 35).›
Concluons : si Marie n'a pu être sanctifiée avant d'être conçue, puisqu'elle n'existait pas encore, il n'est pas moins certain qu'elle ne l'a pas été non plus au moment même de sa conception, puisque la conception est inséparable du péché; d'où il suit qu'elle n'a pu être sanctifiée dans le ventre de sa mère, qu'après avoir été conçue, en sorte que si elle est née, elle n'a point été conçue sans péché.
S'il en est peu qui aient été sanctifiés avant leur naissance, il n'y a personne qui l'ait été dans sa conception. Ce privilège n'a été le propre que d'un seul parmi nous, de Celui qui devait nous sanctifier tous et expier nos péchés; il n'y a que Lui qui soit venu sans pêché; Jésus-Christ seul a été conçu du Saint-Esprit, parce qu'il n'y a que Lui qui fût saint avant d'être conçu. A cette exception près, tous les enfants d'Adam sont dans le même cas que celui qui disait de lui-même avec autant de vérité que d'humilité : ‹J'ai été conçu dans l'iniquité, et c'est dans le péché que ma mère m'a donné l'être› (Psalm. L, 6).
Comment présenter [sa conception] comme sainte, quand, au lieu d'être l'œuvre du Saint-Esprit, elle n'a peut-être été que le fruit du péché? [...] Croyez que notre glorieuse Vierge se passera bien d'un honneur qui ne peut échapper à cette alternative de s'adresser, en elle, au péché, ou de lui supposer une sainteté qu'elle n'a point connue. Ajoutons qu'elle ne salirait à quelque titre que ce fût goûter un culte qui n'est introduit dans l'Eglise que par un esprit de présomption et de nouveauté, fécond en entreprises téméraires, aussi voisin de la superstition que de la légèreté.»

(Bernard, *Épître CLXXIV. Aux chanoines de Lyon, sur la conception de la Sainte Vierge*, 1-2, 6-9).

Les paroles citées ci-dessus révèlent clairement à la fois la nouveauté et l'absurdité du nouveau dogme de l'Église romaine.

L'enseignement de l'impeccabilité (incapacité totale de pécher) de la Mère de Dieu

1. Est contraire à la Sainte Écriture, où il est à plusieurs reprises mentionné l'absence de péché du *seul médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Jésus-Christ* (**I Tim. 2:5**); *et qu'il n'y a point de péché en Lui* (**I Jean 3:5**); *Lui qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel ne s'est pas trouvée de fraude* (**I Pet 2:22**); *Il a été tenté comme nous en toutes choses, sans commettre le péché.* (**Hébr IV.15**); *Celui qui ne connaissait point le péché, Il L'a fait péché pour nous* (**II Cor. 5:21**). *Mais, concernant le reste des hommes, il est dit : Qui est sans souillure? Pas même celui dont la vie sur terre n'a duré qu'un seul jour* (**Job 14:4-5**). *Mais Dieu fait éclater Son amour pour nous en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, au temps marqué le Christ est mort pour nous [...]. En effet, si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de Son Fils, à plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par Sa vie.* (**Rom. 5:8-10**).

2. Cet enseignement contredit également la Sainte Tradition car de nombreux écrits patristiques mentionnent la sainteté de la Vierge

l'impureté? N'est-ce pas Vous seul qui le pouvez? Les jours de l'homme sont courts; Vous connaissez le nombre de ses mois; Vous avez marqué les bornes qu'il ne pourra franchir.
Job 14 :1-5

Car pourquoi, lorsque nous étions encore faibles, le Christ est-Il mort, au temps marqué, pour les impies? Car à peine quelqu'un mourrait-il pour un juste; peut-être, néanmoins, quelqu'un se résoudrait-il à mourir pour un homme de bien. Mais Dieu fait éclater Son amour pour nous en ce que, lorsque nous étions encore des pécheurs, au temps marqué le Christ est mort pour nous. A plus forte raison donc, maintenant que nous avons été justifiés dans Son sang, serons-nous sauvés par Lui de la colère. En effet, si, lorsque nous étions ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de Son Fils, à plus forte raison, étant réconciliés, serons-nous sauvés par Sa vie. Et non seulement cela, mais encore nous nous glorifions en Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui maintenant nous avons obtenu la réconciliation.
Rom 5 :6-11

Ainsi donc, comme vous avez reçu le Seigneur Jésus-Christ, marchez en Lui, étant enracinés en Lui, et édifiés sur Lui, et affermis dans la foi telle qu'elle vous a été enseignée, et croissant en Lui avec action de grâces. Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie et une vaine tromperie, selon la tradition des hommes, selon les éléments du monde, et non selon le Christ; car toute la plénitude de la divinité habite corporellement en Lui, et vous avez tout pleinement

en Lui, qui est le chef de toute principauté et de toute puissance. **Col 2 :6-10**

Pourquoi ne connaissez-vous pas Mon langage? Parce que vous ne pouvez entendre Ma parole. Vous avez le diable pour père, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été homicide dès le commencement, et il n'est pas demeuré dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur, et père du mensonge. Mais Moi, quand Je dis la vérité, vous ne Me croyez pas. **Jn 8 :43-45**

En effet, vous tous qui avez été baptisé dans le Christ, vous avez été revêtus du Christ. Il n'y a plus ni Juif ni Gentil; il n'y a plus ni esclave ni libre; il n'y a plus ni homme ni femme; car tous vous êtes un en Jésus-Christ. Que si vous êtes au Christ, vous êtes donc la postérité d'Abraham, héritier en vertu de la promesse. **Gal 3 :27-29**

Thomas Lui dit: Seigneur, nous ne savons pas où Vous allez; comment pourrions-nous en savoir le chemin? Jésus lui dit: Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père, si ce n'est par Moi. Si vous M'aviez connu, vous auriez aussi connu Mon Père; et bientôt vous Le connaîtrez, et vous L'vavez déjà vu. **Jn 14 :5-7**

Marie depuis sa naissance même, ainsi que sa purification par le Saint-Esprit lors de sa conception du Christ, mais pas à sa propre conception par Anna. «*Nul n'est sans souillure devant Toi, quand même sa vie ne serait que d'un jour; Toi seul es apparu sans péché sur la terre, Toi notre Seigneur Jésus Christ, par qui nous espérons obtenir pitié et pardon de nos péchés*» (**Saint Basile le Grand**, *troisième prière des vêpres de Pentecôte*). «*Mais lorsque le Christ est né d'une mère pure, vierge, inépousée, craignant Dieu et sans souillure, sans époux et sans père, comme il convenait à sa naissance, Il purifia la nature féminine, effaça l'amertume d'Eve et renversa les lois de la chair*» (**Saint Grégoire le Théologien**, *Éloge de la virginité*). Cependant, même dans ces conditions, comme Sts. Basile le Grand et Jean Chrysostome l'expliquent, elle n'a pas été placée dans l'état de ne pas pouvoir pécher, et elle a continué à œuvrer à son salut et a surmonté toutes les tentations (**Saint Jean Chrysostome**, *Commentaire sur l'Évangile de Jean*, Homélie 85 – **St. Basile le Grand**, *épître 160*).

3. L'enseignement que la Mère de Dieu a été purifiée avant sa naissance, afin que d'elle puisse naître le Christ sans-tâche, n'a pas de sens; car si le Christ sans-tâche ne pouvait naître que si la Vierge était née pure en premier lieu, il faudrait que ses parents également soient exempts du péché originel, et ainsi pour le reste de son ascendance, pour finalement arriver à la conclusion que Christ ne pourrait s'être incarné à moins que tous ses ancêtres dans la chair, jusqu'à Adam inclus, aient été préalablement exempts du péché originel. Mais alors il n'y aurait eu aucun besoin de l'Incarnation même du Christ, puisque Christ est descendu sur terre pour anéantir le péché.

4. L'enseignement que la Mère de Dieu a été préservée du péché originel, de même que l'enseignement qu'elle a été préservée par la grâce de Dieu des péchés personnels, rendent *Dieu impitoyable et injuste*; parce que si Dieu pouvait préserver Marie du péché et la purifier avant sa naissance, alors pourquoi ne purifie-t-il pas les autres hommes avant leur naissance, mais les abandonne-t-il plutôt dans le péché? Il s'ensuit que Dieu sauve les hommes indépendamment de leur volonté, en prédéterminant certains d'entre eux avant leur naissance pour le salut.

5. Cet enseignement, qui apparemment tend à exalter la Mère de Dieu, *nie en réalité toutes ses vertus*. Après tout, si Marie, même dans le sein de sa mère, alors qu'elle ne pouvait même pas désirer quoi que ce soit de bien ou de mal, était préservée par la grâce de Dieu de toute impureté, et qui, par la suite, par cette même grâce fut préservée du péché même après sa naissance, alors en quoi consiste son mérite? Si elle avait pu être placée dans l'état où elle était incapable de pécher et n'a pas péché, alors pourquoi Dieu l'a-t-il glorifiée? Si Elle, sans aucun effort, et sans aucune tendance vers le péché, restait pure, alors pourquoi est-elle couronnée plus que tout le monde? Il n'y a pas de victoire sans adversaire.

La vertu et la sainteté de la Vierge Marie se sont manifestées dans le fait qu'Elle, tout en *partageant notre nature et nos passions*, a tant aimé Dieu qu'elle lui a fait entièrement don d'elle-même, et par sa pureté elle a été élevée au-dessus du reste de la race humaine. Pour cela, Elle fut choisie d'avance et Elle fut purifiée par le Saint-Esprit descendu sur elle, et conçut de lui le Sauveur même du monde. L'enseignement de l'absence du péché due à la grâce divine nie sa victoire sur les tentations; d'un vainqueur digne de recevoir les couronnes de la gloire, elle devient un instrument aveugle de la Providence de Dieu.

Le «*don*» offert par le pape Pie IX et tous les autres qui pensent pouvoir glorifier la Mère de Dieu en cherchant de nouvelles vérités n'est pas une exaltation et une gloire encore plus grande, mais tout au contraire, un abaissement. La Très Sainte Marie a été tellement glorifiée par Dieu lui-même, sa vie sur terre et sa gloire au ciel sont si exaltées, que les inventions humaines ne peuvent rien ajouter à son honneur et à sa gloire. Ce que les gens inventent eux-mêmes ne fait qu'obscurcir Son visage à leurs yeux. *Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie et une vaine tromperie, selon la tradition des hommes, selon les éléments du monde, et non selon le Christ* (**Col. 2:8**), nous a averti l'apôtre Paul inspiré par le Saint Esprit.

Une telle «*vaine tromperie*» est l'enseignement de l'Immaculée Conception par Anna de la Vierge Marie, qui à première vue l'exalte, mais en fait l'abaisse. Comme tout mensonge, c'est une semence du «*père du mensonge*» (**Jean 8:44**), le diable, qui a réussi ainsi à tromper beaucoup de gens qui ne comprennent pas qu'ils blasphèment la Vierge Marie. De la même façon, nous devons aussi rejeter tous les autres enseignements qui en sont issus ou qui lui sont apparentés. L'effort pour exalter la Très Sainte Vierge au même niveau que le Christ, attribuant à ses souffrances maternelles au pied de la Croix une signification égale aux souffrances du Christ, de sorte que le Rédempteur et la «Co-Rédemptrice» souffrent à égalité, selon l'enseignement des papistes, ou que

«*la nature humaine de la Mère de Dieu dans les cieux, ainsi que le Dieu-Homme Jésus révèlent conjointement la pleine image de l'homme*» (Archiprêtre S. Boulgakov, *Le Buisson ardent*, p. 141) — est également une vaine tromperie et une séduction de la philosophie. En Christ Jésus, *il n'y a ni homme ni femme* (**Gal. 3:28**), et Christ a racheté toute la race humaine ; c'est pourquoi, lors de sa résurrection, «*Adam a dansé de joie, et tout autant qu'Eve, il s'est réjoui*» (*Kondak des dimanches des 1*er *et 3*ème *tons*), et par son ascension le Seigneur a élevé toute la nature humaine.

Ainsi donc, que la Mère de Dieu soit un «*complément de la Sainte Trinité*» ou une «*quatrième hypostase*» ; que «*le Fils et la Mère soient une révélation du Père à travers les Deuxième et Troisième Hypostases*» ; que la Vierge Marie soit «*une créature, mais qui en même temps, n'en est plus une*» — tout cela est le fruit d'une sagesse vaine et fausse qui ne se contente pas de ce que l'Église nous a transmis depuis le temps des Apôtres, mais s'efforce de glorifier la Saint Vierge plus que Dieu ne l'a glorifiée.

Ainsi s'accomplissent les paroles de saint Épiphane de Chypre : «*Certains insensés, qui professent de fausses opinions sur la Toute Sainte, veulent à tout prix la mettre à la place de Dieu*» (**saint Épiphane**, *Contre les Antidikomarionites*). Mais ce qui est offert à la Vierge de manière absurde, au lieu de la louer, s'avère être un blasphème ; et la Toute-Sainte rejette le mensonge, car *Elle est Mère de la Vérité* (**Jean 14:6**).



Les chrétiens et la Croix du Christ

Chacun voudrait que la meilleure façon de croire soit là où il vit. Je suis russe et je voudrais avoir la meilleure opinion de la Russie. Je sais qu'en Occident le nombre des croyants est très supérieur. Mais en me remémorant les paroles du Christ à propos du « petit troupeau » sur lequel Il s'appuie, je dirai qu'en Russie, il faut venir à la foi en acceptant d'être mis avec Lui lorsqu'on le cloue sur la Croix. À notre époque, on ne peut pas croire autrement dans notre pays. C'est pour cela que je pense qu'en Russie la foi est meilleure, qu'ici on croit avec la foi des premiers martyrs du christianisme, et qu'un tel croyant est capable d'attirer à lui de nombreux hommes. Et, bien qu'il n'y ait pas chez nous beaucoup de croyants, ils sont assez nombreux pour être capables de charger sur leurs épaules la Russie incroyante et de l'apporter aux pieds de la Croix du Christ.

Dimitri Doudko, ***L'espérance qui est en nous***, Éditions du Seuil, Paris, 1976

LA VIE ET L'ŒUVRE D'ARSENIE BOCA [IV/V]

Părintele Ioan Gânscă, *Părintele Arsenie Boca, mare îndrumator de suflete din sec. XX – O sinteză a gândirii Părintelui Arsenie în 800 de capete*, ed. Teognost, 2002 | traduction : *hesychia.eu*

La dernière grande fête célébrée par le père Arsenie à Sâmbăta

C'était pour la Mère de Dieu, Source vivifiante (le 7 mai) en 1948 et selon un témoin, elle fut la plus exaltée de toutes les fêtes auxquelles il avait assisté. Le mouvement religieux d'ici avait déjà une portée nationale. Cette année encore, je suis allé en pèlerinage au monastère Sâmbăta de Sus, dans le comté de Făgăraş. Bien que je sois un accoutumé du monastère, la célébration m'a complètement bouleversée.

Le temps était changeant, il avait plu et on aurait dit que la pluie serait de retour. Vendredi, le jour de la fête, la pluie a commencé à l'aube au monastère, une pluie fine, mais persistante. Bien que la pluie ait été la bienvenue pour la terre assoiffée, comme une bénédiction de Dieu, elle nous perçait le cœur, car elle empêcherait les fidèles pèlerins des villages voisins de se rendre à la fête. Et la pluie a duré jusqu'à huit heures environ. À ce moment-là, comme par enchantement, les nuages se sont dispersés et les rayons dorés du soleil ont illuminé la silhouette délicate du monastère.

Des centaines de fidèles étaient arrivés la veille et maintenant des milliers de personnes ont commencé à affluer de toutes les directions. Ils venaient en charrettes sur la grande route pavée, alignées les unes derrière les autres. Derrière marchaient des groupes d'hommes, des femmes, des jeunes et des moins jeunes, des filles et des enfants. Les jeunes de Drăguş, Vişti, Arpaşe, Sâmbete, Lisa et d'autres villages, vêtus de leurs habits de fête, habilement cousus et ornés des couleurs les plus variées et les plus agréables. Les fidèles les plus éloignés étaient ceux des régions de Brasov, Bran, Târnava, à l'exception des quelques invités de marque et des étudiants de Bucarest.

La liturgie archidiocésaine

À 9 h 30, les cloches du monastère ont commencé à sonner dans un chant prolongé d'une harmonie céleste. Deux douzaines et quatre prêtres habillés de vêtements sacerdotaux pour la grande fête sont allés à la rencontre de Sa Sainteté Nicolae, métropolite de Transylvanie, qui venait comme chaque année célébrer la Liturgie au grand autel situé au milieu de la forêt de hêtres. Des milliers de fidèles ont manifesté leur joie et leur gratitude spirituelles et se sont mis à genoux devant leur pasteur pour recevoir sa bénédiction.

Tout au long de la Sainte Liturgie, de nombreux fidèles continuaient d'arriver. Ainsi, à l'heure du sermon, nous pourrions dire qu'il y avait environ dix mille âmes autour de l'autel. Tout

ce peuple gardait le silence le plus profond et observait avec une dévotion fervente la Sainte Liturgie. La chorale de Făgăraş, sous la direction habile du professeur Roşeală, a donné les réponses liturgiques encore cette année, et le tropaire de la résurrection, Christ est ressuscité, a retenti comme un cri de victoire des poitrines des milliers de fidèles.



Prédication de l'Évangile

Le monastère de Sâmbăta est devenu aujourd'hui un ambon de prédication d'une grande importance. D'habitude, les pèlerins viennent au monastère pour communier aux saints sacrements et écouter les paroles d'enseignement et d'édification spirituelle. Ils reçoivent ces dons à tout temps. Le monastère de Sâmbăta satisfait pleinement aux exigences de notre époque : c'est une école d'illumination du peuple, de réveil du sommeil des péchés, d'orientation vers une vie honnête, utile aux fidèles et agréable à Dieu. Non seulement lors des grandes fêtes, mais aussi dimanche après dimanche et fête après fête, les serviteurs du monastère, des hiéromoines pieux tels qu'Arsenie, Mihail, Serafim, l'hiérodiacre Nicolae, tous diplômés et docteurs en théologie, tiennent haut la prédication de la parole de l'Évangile, prêchant avec puissance l'enseignement divin. Certains des pères du monastère ont tenu des cycles entiers de sermons, pour tous les fidèles en général et pour les étudiants et les jeunes en particulier. (Il est fait référence ici au père Arsenie, qui, on le sait, organisait avec un grand intérêt les « vacances spirituelles » auxquelles assistaient des jeunes et des étudiants de Bucarest et d'autres centres universitaires.) De cette manière, la prédication de l'Évangile au monastère est entrée dans les habitudes et elle est attendue impatiemment par les fidèles assoiffés.

Le jour de la fête, le sermon fut commencé par Sa Sainteté, le métropolite Nicolae. La foule s'est serrée autour de l'autel. Devant nous se trouvait une mer de fidèles, des milliers de paires d'yeux étaient suspendues à la silhouette sereine, mais imposante, labourée par ses soixante-six ans, illuminée par son amour parental, de notre très saint métropolite, Nicolae. Le sermon de Sa Sainteté coulait naturellement, comme l'eau claire de sa source. Il s'est abreuvé des paroles du Sauveur : « *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à Moi, et qu'il boive* » [**Jean 7:37**], plaçant devant les auditeurs l'icône vivante, pleine de lumière et de force divine de notre Sauveur, le Christ. La foule écoutait immobile et buvait insatiable les mots de la vie.

Sont arrivés par la suite huit autres prédicateurs, archiprêtres, prêtres et diacres : le père Prof. Dr Dumitru Stăniloae, a parlé profondément du Christ, fontaine de la vie et de l'immortalité. Le père conseiller Nanu de Sibiu, avec des éclairs de lumière, a témoigné de la réalité de la résurrection du Christ et de notre devoir de ressusciter avec lui. L'archiprêtre de Făgăraş, Traian Ciocănelea, a peint l'icône attendrissante d'un groupe de femmes, dont une femme de 70 ans qui a insisté à marcher, malgré l'invitation de monter dans un camion pour rejoindre le monastère. Les pères hiéromoines : Arsenie, Serafim et Mihail ont parlé des grands dons du monastère et de la nécessité du renouveau spirituel des fidèles.

Le père Mladin a évoqué avec des paroles de feu le martyre pour le Christ des fidèles, en soulignant que les fondateurs du monastère font partie de la compagnie des martyrs du Christ. En conclusion, le conseiller Secaş de Sibiu a loué le zèle des fidèles, en particulier des femmes, dont le zèle est exceptionnel. Il a ensuite exhorté les auditeurs à garder leur foi et à remplir fidèlement leurs traditions ancestrales. Enfin, il a remercié tous les participants pour le dur labeur accompli lors de leur pèlerinage.

Les neuf sermons, par leur beauté et leur puissance, ont revigoré les auditeurs, travaillant au plus profond de l'âme de chacun.

Jésus leur dit donc: Je suis encore avec vous pour un peu de temps, puis Je M'en vais à Celui qui M'a envoyé. Vous Me chercherez, et vous ne Me trouverez pas; et là où Je serai, vous ne pouvez venir. Les Juifs dirent donc entre eux: Où ira-t-Il, que nous ne Le trouverons pas? Ira-t-Il vers ceux qui sont dispersés parmi les Gentils, et instruira-t-Il les Gentils? Que signifie cette parole qu'Il a dite: Vous Me chercherez, et vous ne me trouverez pas, et là où je serai, vous ne pouvez venir? Le dernier jour, qui est le plus grand de la fête, Jésus Se tenait debout, et criait, en disant: Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à Moi, et qu'il boive. Celui qui croit en Moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme dit l'Ecriture. Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croyaient en Lui; car l'Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié.
Jn 7 :33-39

La belle fontaine

Comme les autres années, on a procédé à la bénédiction de l'eau à la fontaine située près de l'autel de l'église, et à l'Onction des malades. La particularité de cette année a été la bénédiction de la fontaine, baptisée « la belle » par le métropolite. Cette fontaine, érigée au milieu du verger, est une nouvelle réalisation d'après les dessins et les plans du père Arsenie. C'est une grande œuvre d'art. Le nom qu'elle a reçu est très approprié ». Évidemment, le régime communiste ne pouvait tolérer cette situation et on s'attendait à ce qu'il finisse par réagir. L'avalanche de fidèles et de jeunes vers le monastère de Brâncoveanu les a effrayés. On soupçonnait que lorsqu'il y avait un si grand rassemblement de personnes, il devait nécessairement y avoir des instigateurs. Et qui d'autre aurait pu être espionné et arrêté que « l'instigateur principal » qui leur causait des troubles et qui, dans leur mentalité, pouvait devenir dangereux à tout moment, compte tenu de la popularité dont il jouissait.

Otilia Rădulescu Aroneasa témoigne avoir rencontré le père Arsenie à l'été 1948 à la Securitate de Brasov, où elle avait également été emmenée pour des enquêtes.

« *Selon le gardien Raicu, un homme âgé, qui (selon ses possibilités) m'a beaucoup aidé, en me protégeant, le père Arsenie était enfermé dans le sous-sol du bâtiment. Mais en raison de l'enthousiasme des paroissiens de Schei qui apportaient tous les jours, par groupes compacts, de la nourriture au portail, ou pour d'autres raisons, probablement, pendant la dernière semaine de juillet le père était sorti au soleil une heure chaque jour, sur une terrasse du bâtiment. Nous avoins également accès à cette terrasse. Mon amie Ita Tâmpănaru, et moi-même étions « logées » dans un bureau vide et à midi, quand il faisait un peu plus calme, nous pouvions sortir. Le père Arsenie était vêtu de blanc et semblait détaché de tout ce qui l'entourait. Mais de temps en temps il nous regardait avec un regard vif. Les quelques mots qu'il nous adressa étaient pleins de sagesse et d'encouragement. [...] En effet, on savait que le père Arsenie, arrêté comme légionnaire, n'était pas perçu avec de bons yeux par le gouvernement et peut-être même pas de la haute hiérarchie de l'Église.*

Cependant, sa grâce exigeait le respect et la crainte. » Tel était l'état des choses lorsque le père Arsenie est parti à Prislop.

Appelé à devenir prélat

Dans un discours prononcé (librement) le 5 juin 1998 dans la salle du Palais patriarcal, à l'occasion de la cinquantième anniversaire de l'intronisation du patriarche Justinian, Sa Sainteté Bartolomeu Anania, archevêque de Vadul Feleacului et Cluj, se rappela que le patriarche Justinian envisageait d'appeler le père Arsenie au rang de prélat.

« *Dans cet ordre d'idées, l'intérêt de Justinian, ancien prêtre de paroisse, pour la vie monastique et également pour les grands courants spirituels, était surprenant. Le premier de ces courents, de par sa magnitude, était celui créé par le père Arsenie Boca, à l'époque au monastère de Sâmbăta de Sus, dont la puissante influence spirituelle avait embrassé pratiquement le pays entier. Je sais avec certitude que le patriarche pensait l'appeler au rang de prélat, mais, comme on le sait, Arsenie a été arrêté, emmené dans des camps de travaux forcés puis pratiquement contraint de rester inactif.* »

Higoumène confesseur à Prislop

« *Le 25 novembre 1948, le Dr Nicolae Bălan (1929-1955), alors métropolite de Transylvanie, accompagna personnellement à Prislop l'hiéromoine Arsenie Boca, diplômé en théologie de Sibiu et licencié de l'Académie des beaux-arts de Bucarest, higoumène jusque là du monastère de Sâmbăta de Sus, monastère qui avait subi le même sort que celui de Prislop, deux siècles auparavant, détruit par les canons du général Bukow. Étaient présents à son arrivée le nouveau vicaire de l'archidiocèse de Sibiu, le père Traian Belașcu, qui avait dirigé le retour des prêtres et des croyants unis au sein de l'Église ancestrale, l'archidiacre Ioan Circov de la cathédrale*

métropolitaine de Sibiu, et le père Faur de Silvașu de Sus. Le monastère était dans un triste état, tel qu'abandonné par les trois dernières fidèles unis – avec tous les murs rongés par l'humidité et menacés de démolition, avec une grande partie du terrain à proximité des bâtiments emportée par le torrent de Silvuț, avec les toitures attaquées par la rouille et des constructions annexes misérables.» *«C'était peut-être une solution à ce moment-là, car le Père était persécuté et poursuivi par la Sécurité. Mais il y a eu aussi un événement appelé ‹le retour des gréco-catholiques dans l'Église orthodoxe›. Et il est possible que le père Arsenie ait dû quitter le monastère de Sâmbăta, pour échapper à l'attention de la foule ni de la Sécurité intérieure. À la suite de cet ‹retour›, le monastère de Prislop, qui fut orthodoxe à l'origine, mais devint gréco-catholique, a été abandonné par les moines gréco-catholiques. Il y en avait quelques-uns et ils sont partis et le monastère est resté vide. Et le métropolite Nicolae Bălan a dû s'occuper de la réactivation du monastère, d'autant plus que les actifs de l'ancienne Église gréco-catholique ont été transférés à l'Église orthodoxe. Et le Métropolite a ramené le père Arsenie afin d'organiser le monastère de Prislop. C'est la raison connue du déménagement.*

Le père Arsenie, après son installation, avait aussi ses raisons de ne pas revenir à Sâmbăta. En 1954, il y a eu une rébellion chez nous, au monastère. Quelque chose d'inimaginable : des moines rebelles ! Ils se sont soulevés contre le métropolite Nicolae Bălan, celui qui avait restauré le monastère, qui les a fait moines, qui les a ordonnés. Il y avait un prêtre et quatre moines. Et le père qui était le chef de cette rébellion a été sanctionné par le métropolitain, tout comme les quatre autres. Le prêtre a été interdit de célébrer et exclu du monachisme, et les autres étaient exclus également du monachisme. Et puis, avant de se retirer, ce père a déclaré : ‹Le père Arsenie n'était pas bon, il l'a viré. Le père Mihail n'était pas bon (un père qui est parti dans un autre monastère). Je ne suis pas bon. Alors, qui est bon ?!›. Et puis, un père de Sibiu, le père Ieronim Grovu, qui dirigeait les travaux de restauration au monastère Sâmbăta, alors conseiller économique au siège Métropolitain, avait quelques lettres. Il a retiré des archives métropolitaines des lettres du père Arsenie adressées au métropolite, écrites de Prislop, et des lettres adressées au père Ieronim Grovu – qu'il avait à la maison (elles n'étaient pas dans les archives métropolitaines) – et il les a amenées au monastère pour que le père Seraphim les lise en public, afin de savoir pourquoi le père Arsenie n'était pas revenu au monastère, respectivement pour savoir que le métropolite a bien rappelé le père Arsenie à Sâmbăta. [...]

Le père Arsenie avait demandé au Métropolite de le laisser vivre à Prislop pour renforcer la relation entre les orthodoxes et les anciens gréco-catholiques. [...] Il a également écrit au père Grovu en précisant que ‹les hommes restent des hommes›. C'est-à-dire, pour tout ce qu'il a essayé de faire pour eux (pour ceux de Sâmbăta), les hommes sont restés des hommes et rien n'a changé. C'était la tristesse du père.» (Temoignage de l'archimandrite Teofil Părăian)

Mais même ici, comme nous le verrons, le Père a été recherché par la Sécurité. Le déménagement, comme on pouvait le soupçonner, n'était pas et ne pouvait pas être une solution à ce problème.

Ainsi, le père Arsenie, dirigé par le métropolite Nicolae Bălan, se rendit au monastère de Prislop où il fut nommé alors higoumène, puis père spirituel, un endroit où il apposerait à nouveau sa marque de bâtisseur d'âmes et bâtisseur de murs. Il est bien connu que le père Arsenie a travaillé constamment à Prislop, en s'impliquant personnellement dans la restauration du monastère et dans tous les autres ouvrages : la préparation du plâtre pour la fresque, la construction de l'échafaudage pour la peinture de l'église qu'il souhaitait réaliser lui-même, la peinture des icônes, la sculpture de l'iconostase et des stalles - généralement la réalisation de tous les meubles liturgiques, la restauration de l'église et des bâtiments annexes, auxquels il a ajouté des nouveaux, l'agencement et la décoration de toute la cour, véritable parc naturel (qui rappelle celui de Sâmbăta), gardé par un clocher posé sur le rocher, conçu et construit également par le père Arsenie.

La première fête patronale a eu lieu le 8 mai 1949 à Prislop, lors de la commémoration de Saint Jean l'Évangéliste et c'était «*la première grande joie orthodoxe du monastère, après deux siècles de persécution*»

Le 14 septembre 1949, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, monseigneur Andrei a célébré dans la cour du monastère la première liturgie orthodoxe archiépiscopale. À cette occasion, le P. Arsenie a été ordonné protosyncelle. Pendant la même célébration, deux moines ont été tonsurés : Stelian Manolache, sous le nom de Dometie, et Leonida Plămădeală, qui reçut le nom d'Antonie. [...] L'activité du père Arsenie en tant qu'higoumène prit fin en 1950, car entre temps Prislop était devenu un monastère de moniales. En avril 1950,

Alors quelques-uns des scribes et des pharisiens prirent la parole et Lui dirent: Maître, nous voulons voir un signe de Vous. Il leur répondit: Cette génération méchante et adultère demande un signe, et il ne lui sera donné d'autre signe que le signe du prophète Jonas. Car de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre d'un grand poisson, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. Les hommes de Ninive se lèveront au jour du jugement contre cette génération, et la condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas; et voici qu'il y a ici plus que Jonas. La reine du Midi se lèvera au jour du jugement contre cette génération, et la condamnera; car elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon; et voici qu'il y a ici plus que Salomon. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il erre dans des lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve point. Alors il dit: Je retournerai dans ma maison, d'où je suis sorti. Et, y revenant, il la trouve vide, balayée et ornée. Alors il va, et prend avec lui sept autres esprits plus méchants que lui, et entrant dans la maison, ils y habitent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. C'est ce qui arrivera à cette génération très mauvaise.
Mt 12 :38-45

à la suite d'une décision de Mgr Andrei, les six premières sœurs sont arrivées, et elles furent installées officiellement en mai 1950, ce qui marqua le début de leur vie commune. Parmi elles, Sœur Julieta Constantinescu, diplômée en théologie et philosophie, a reçu la tonsure le 6 août, à l'occasion de la fête de la Transfiguration, recevant le nom de Zamfira, en mémoire de deuxième fondatrice de monastère. En 1951, mère Zamfira fut nommé supérieure du monastère. Le père Protosyncelle Arsenie Boca resta à Prislop en tant que père spirituel, aidé pendant quelque temps par l'hiéromoine Dometie Manolache. Ainsi, dorénavant le monastère était habité par des moniales et leur supérieure était désormais la mère Zamfira Constantinescu.

Tel que mentionné un peu plus haut, le père Arsenie était toujours surveillé par la Sécurité. Les représentants de l'autorité de l'État enlevèrent le père Arsenie pour une enquête dans la nuit du 15 au 16 janvier 1951. Dans une lettre datée du 26 janvier 1951, le père Dometie écrivait à l'évêché orthodoxe d'Arad : «*... à 5 heures du matin, le père Arsenie Boca, higoumène de ce monastère, a été enlevé par un groupe de dix personnes de la part des autorités. Aucun ordre ne nous a été présenté. La procédure fut brutale. Ils entrèrent dans les cellules des sœurs en parlant méchamment. Tout cela sans aucune justification.*» Dans une autre lettre, également écrite le 26 janvier 1951, le père Dometie, avec les moniales de Prislop, demandent le soutien du hiérarque d'Arad pour leur père spirituel. Comme nous l'avons déjà mentionné, le père Arsenie est revenu à Prislop un an après, c'est-à-dire en 1952, pour la fête de l'Annonciation. Une fois chez lui, il écrit à l'évêque Andrei d'Arad ce qui suit :

«*Pour l'Annonciaton, avec l'aide de Dieu, je suis rentré chez moi à Prislop : en bonne santé, largement usé, mais serein.*

La joie n'a pas beaucoup de mots, c'est pourquoi, avec le reste de la communauté, nous la partageons telle qu'elle est : avec gratitude et humilité, car vous en faites partie, à tous égards, de ses raisons.

Nous avons appris qu'après Pâques vous viendrez chez nous. Nous vous attendons, tout comme les anciens chrétiens attendaient leurs Pères. Mais, outre l'ancien motif, il existe aussi un motif local, plus récent pour notre attente : la réalisation des dernières formes dans la gestion de la communauté d'ici, ce qui me permettra de m'occuper des autres talents que j'ai, qui n'ont pas encore porté des fruits pour Jésus. Le fils spirituel de votre sainteté, Arsenie. Prislop, 3.04.1952.»

On sait que durant cette période, le père Arsenie fut conduit dans un camp de travail forcé, où il resta neuf mois. [...]

Le père Arsenie demeura le père spirituel du monastère de Prislop jusqu'en 1959, date à laquelle, par l'acte de l'évêché d'Arad no. 2407/1959, signé par Mgr Andrei Mageru, il fut expulsé du monastère. On a procédé de la même façon avec la mère Zamfira Constantinescu. En conséquence, les moniales ont été bannies et le monastère a été fermé. Dans les bâtiments on a installé un asile pour les personnes âgées. Après l'année de la réouverture du monastère de Prislop, c'est-à-dire 1976, et pendant plus de deux décennies, tous les travaux exécutés ont suivi les plans du père Arsenie, et la vie du monastère est restée elle-même tributaire des règles établies en 1949, que les religieuses ont respectées scrupuleusement après le mois d'avril 1950.



Les preuves de l'existence de Dieu

Les athées exigent de Dieu qu'il se montre, qu'il s'annonce par un miracle ! Ce monde adultère et mauvais, a dit le Christ, recherche des signes mais il ne les verra pas. Si nous aspirons sérieusement à connaître Dieu, Il se révélera à nous, mais ceux qui cherchent Dieu pour s'amuser ne font pas preuve de sentiments religieux.

Dimitri Doudko, ***L'espérance qui est en nous***, Éditions du Seuil, Paris, 1976

Une nouvelle parole aux jeunes

Père Gheorghe Calciu-Dumitreasa

Ce nouveau sermon a été écrit par le Père Gheorghe Calciu (1925-2006) à la demande de nombreux jeunes de Roumanie, et en particulier des étudiants de l'A.S.C.O.R. (l'Association des étudiants chrétiens orthodoxes roumains) – 20 ans après avoir prononcé à Radu-Vodă les «*Sept paroles aux jeunes*» (et la «*Parole supplémentaire aux jeunes théologiens*»), qui ont conduit à son arrestation et à sa condamnation à 10 ans de prison (dont il a purgé 5 ans : 1979-1984) Le père Calciu a totalisé sous les communistes 20 ans de prison et un an de résidence obligatoire (1948-1964; 1979-1984), puis à son expulsion par la Securitate (à partir de 1985). Le texte – avec quelques petites corrections tacites – est reproduit ici à partir de la revue «*Puncte cardinale*» (an VIII, n° 4/88, avril 1998, pp. 1-2), où il est apparu pour la première fois dans le pays, avec le titre «*Le Christ est ressuscité dans ton cœur!*». (Răzvan Codrescu)

Traduction: *hesychia.eu*

Le premier jour de la semaine, Marie Madeleine vint au sépulcre dès le matin, comme les ténèbres régnaient encore; et elle vit que la pierre avait été ôtée du sépulcre. Elle courut donc, et vint auprès de Simon-Pierre, et de l'autre disciple que Jésus aimait. Et elle leur dit : Ils ont enlevé le Seigneur du sépulcre, et nous ne savons où ils L'ont mis. Pierre sortit donc avec cet autre disciple, et ils allèrent au sépulcre. Ils couraient tous deux ensemble; mais cet autre disciple courut plus vite que Pierre, et arriva le premier au sépulcre. Et s'étant baissé, il vit les linceuls posés à terre; cependant, il n'entra pas. Simon-Pierre, qui le suivait, vint aussi, et entra dans le sépulcre; et il vit les linceuls posés à terre, et le suaire, qu'on avait mis sur Sa tête, non pas posé avec les linceuls, mais roulé à part, dans un autre endroit. Alors l'autre disciple, qui était arrivé le premier au sépulcre, entra aussi; et il vit, et il crut. Car ils ne savaient pas encore, d'après l'Écriture, qu'il fallait qu'Il ressuscitât d'entre les morts. Les disciples s'en retournèrent donc chez eux.

Cependant Marie se tenait dehors, près du sépulcre, pleurant. Et tout en pleurant elle se baissa, et regarda dans le sépulcre. Et elle vit deux Anges vêtus de blanc, assis l'un à la tête, et l'autre aux pieds, à l'endroit où avait été déposé le corps de Jésus. Ils lui dirent : *Femme, pourquoi pleures-tu?* Elle leur dit : *Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et que je ne sais où ils L'ont mis.* Ayant dit cela, elle se retourna, et vit Jésus debout; mais elle ne savait pas que ce fût Jésus. Jésus lui dit : *Femme, pourquoi pleures-tu? qui cherches-tu?* Pensant que c'était le jardinier, elle lui dit : *Seigneur, si c'est toi qui L'as enlevé, dis-moi où tu L'as mis, et je L'emporterai.* Jésus lui dit : *Marie!* Elle se retourna, et Lui dit : *Rabboni* (c'est-à-dire, Maître)! Jésus lui dit : *Ne Me touche pas, car Je ne suis pas encore monté vers Mon Père. Mais va vers Mes frères, et dis-leur : Je monte vers Mon Père et votre Père, vers Mon Dieu et votre Dieu.* Marie Madeleine vint annoncer aux disciples : *J'ai vu le Seigneur, et voici ce qu'Il m'a dit.*

Quelle parole nouvelle peut-on dire à mes jeunes amis? De longues années ont passé depuis. Une nouvelle génération s'est levée, tempérée par une expérience unique et peut-être touchée par un nouveau scepticisme, né du contact avec le

Ayant dit ces choses, Jésus leva les yeux au Ciel, et dit: Père, l'heure est venue; glorifiez Votre Fils, afin que Votre Fils Vous glorifie, en donnant, selon la puissance que Vous Lui avez accordée sur toute chair, la vie éternelle à tous ceux que Vous Lui avez donnés. Or la vie éternelle, c'est qu'ils Vous connaissent, Vous le seul vrai Dieu, et Celui que Vous avez envoyé, Jésus-Christ. Je vous ai glorifié sur la terre; J'ai accompli l'œuvre que Vous M'aviez donnée à faire. Et maintenant, glorifiez-Moi, Vous, Père, auprès de Vous-même, de la gloire que J'ai eue auprès de Vous, avant que le monde fût. J'ai manifesté Votre nom aux hommes que vous M'avez donnés du milieu du monde. Ils étaient à Vous, et Vous Me les avez donnés; et ils ont gardé Votre parole. Maintenant, ils savent que tout ce que Vous M'avez donné vient de Vous; car Je leur ai donné les paroles que Vous M'avez données, et ils les ont reçues, et ils ont vraiment connu que Je suis sorti de Vous, et ils ont cru que Vous M'avez envoyé. C'est pour eux que je prie; ce n'est pas pour le monde que je prie, mais pour ceux que Vous M'avez donnés, parce qu'ils sont à Vous. Tout ce que est à Moi est à Vous, et ce que est à Vous est à Moi: et J'ai été glorifié en eux. Et déjà Je ne suis plus dans le monde; mais eux, ils sont dans le monde, et Moi je viens à Vous. Père saint, gardez en Votre nom ceux que Vous M'avez donnés, afin qu'ils soient un comme Nous. Lorsque J'étais avec eux, Je les gardais en Votre nom. Ceux que Vous M'avez donnés, Je les ai gardés, et aucun d'eux ne s'est perdu, si ce n'est le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie.

Mais maintenant Je viens à Vous, et Je dis ces choses dans le monde, afin qu'ils aient Ma joie complète en eux-mêmes. Je leur ai donné Votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme Moi non plus, Je ne suis pas du monde. Je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal. Ils ne sont pas du monde, comme Moi non plus, Je ne suis pas du monde. Sanctifiez-les dans la vérité. Votre parole est vérité. Comme Vous M'avez envoyé dans le monde, Moi aussi Je les ai envoyés dans le monde. Et Je Me sanctifie Moi-même pour eux, afin qu'ils soient, eux aussi, sanctifiés dans la vérité. Ce n'est pas seulement pour eux que Je prie, mais aussi pour ceux qui doivent croire en Moi par leur parole, afin que tous soient un, comme Vous, Père, êtes en Moi, et Moi en Vous, afin qu'ils soient, eux aussi, un en Nous, pour que le monde croie que Vous M'avez envoyé. Et la gloire que Vous M'avez donné, Je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme Nous sommes un, Nous aussi. Moi en eux, et Vous en Moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, et que le monde connaisse que Vous M'avez envoyé, et que Vous les avez aimés, comme Vous M'avez aimé. Père, Je veux que, là où Je suis, ceux que Vous M'avez donnés y soient aussi avec Moi, afin qu'ils voient Ma gloire que Vous M'avez donnée, parce que Vous M'avez aimé avant la création du monde. Père juste, le monde ne Vous a pas connu; mais Moi, Je Vous ai connu, et ceux-ci ont connu que Vous M'avez envoyé. Je leur ai fait connaître Votre nom, et Je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont

monde de l'Occident égaré de la vraie foi. Peut-être encore plus aujourd'hui qu'à l'époque où j'ai prononcé les «*Sept paroles...*» [1978], les âmes des jeunes - que je considère comme mes amis, tout comme auparavant (car je m'exprime toujours au nom de Jésus-Christ) - sont affligées de maladies mentales apportées du vaste monde par une propagande perfide, souvent déguisée en démocratie factice et prenant l'apparence du christianisme, tout comme Satan se pare de la lumière des anges pour tromper le plus grand nombre.

Par le passé, tu as été opprimé par la force, ce qui a créé en toi une résistance naturelle à un système de pensée matérialiste, avec une dimension mystique. Tu ne croyais pas, jeune homme, à tout ce qu'on te disait à l'époque, car, comme tu le sais, sous la forme de vérités relatives, que les maîtres de l'époque proclamaient comme des vérités absolues, se cachait un mensonge à la fois total et totalitaire. Alors la voix du prêtre t'atteignait à travers le sermon prononcé au prix de sa liberté et même de sa vie, et la vérité du Christ a réconforté votre âme blessée par la violence du langage politique et la terreur physique. Puis on vous a parlé de l'Internationale communiste et d'une existence exclusivement matérielle, qui cherche à tuer l'amour universel du Sauveur. Puis on t'a dit que tu n'étais qu'une simple pièce, sans liberté, dans la mécanique du système social et politique, que seule l'intégration dans la nécessité apporte la liberté. Mais le Christ t'appelait à une plus grande liberté, d'un ordre totalement différent, lorsqu'il a dit : «*Sanctifiez-les dans la vérité. Votre parole est vérité*» [**Jean 17, 17**] ou «*si vous demeurez dans Ma parole, vous serez vraiment Mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres.*» [**Jean 8, 32**].

N'est-ce pas, mon ami, qu'alors la Vérité chrétienne t'es parue claire et facile à comprendre? Peux-tu maintenant, dans le filet de mensonges qui t'entoure de toutes parts, distinguer aussi facilement la vérité du mensonge? Sous l'assaut de l'«évangélisation» protestante et américaine, dans laquelle des vérités chrétiennes tronquées vous sont prêchées sur fond de musique rock satanique et sous forme de théâtres de quartier, avec des rugissements et de fausses larmes, avec des miracles et des guérisons qui pleuvent sur votre tête étourdie, comment peux-tu encore trouver le vrai Christ dans ton cœur? Hier, sous la terreur de l'athéisme communiste, tu pouvais orner ton âme du corps oint du Seigneur, comme il fût déposé dans le tombeau par Joseph et Nicodème. Aujourd'hui, séduit par le rythme infernal des tambours et le rugissement sauvage des «prédications» sectaires, tu ne trouves plus Dieu et tu te retrouves, comme Marie-Madeleine, à pleurer devant le tombeau vide de ton âme.

Qui t'a volé Dieu? Quel jardinier te l'a caché, de sorte que tu es maintenant seul et que tu pleures?

Reviens à la simple vérité de la foi et au récit de la résurrection du Christ. Cours comme Pierre et Jean au tombeau du Seigneur, prosterne-toi, entre, et tu verras et croiras, à la suite de l'Écriture, que Jésus devait ressusciter des morts!

Peut-être qu'hier, lorsque le communisme cherchait à arracher toute foi de ton cœur et à faire de toi un simple boulon dans l'engrenage de la machine sociale, tu avais, par esprit de rébellion juvénile, plus le Christ dans ton âme que tu ne l'as aujourd'hui. Aujourd'hui, tu es attaqué de toutes parts, au rythme des tambours, par toutes les organisations anti-chrétiennes, qui veulent faire des anciens peuples chrétiens une sorte de masse informe, facile à mener où bon leur semble, comme cela se passe dans le monde politique, où quelques individus sont secrètement oints, depuis des positions de force internationales, et mis à la tête de tous les peuples : ils décident quelle nation a le droit d'avoir une descendance et laquelle sera condamné à mourir par manque d'enfants; ils se substituent à Dieu et déterminent le destin des nations selon leur propres plaisir ou intérêt. Celui qui n'obéit pas périt!

Ce totalitarisme s'exprime aussi de plus en plus dans la vie de l'Église, à travers des organisations œcuméniques internationales de type maçonnique, qui imposent, en fait, une nouvelle religion, une nouvelle liturgie, sans aucune sacralité, sans mystères et sans rituel, comme dans une pièce de théâtre moderne. Les soi-disant théâtres religieux que vous voyez mis en scène sur les places publiques par certains jeunes occidentaux représentent la désacralisation du christianisme et de la liturgie, désacralisation à laquelle se prêtent malheureusement aussi certains représentants du clergé orthodoxe, comme dans le cas de la brochure «Réconciliation - don de Dieu et début d'une nouvelle vie», publiée à Iasi en 1995, dont l'un des rédacteurs est un prêtre orthodoxe (certainement avec l'approbation de son hiérarque). Cet ouvrage, dans sa partie liturgique, est une attaque contre le caractère sacré de la liturgie orthodoxe et un déni de sa valeur en tant que mystère.

Comment ne pas se tenir, comme Marie, devant un tombeau vide? Toutes ces attaques sont faites contre toi, jeune homme, avec hostilité contre toi, parce que tu es plus vulnérable et plus sensible à

l'injustice; et elles veulent toutes te dire que tu es un tombeau vide si tu ne les écoutes pas. Mais il est écrit : «*Bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits, pour voir s'ils sont de Dieu; car beaucoup de faux prophètes sont venus dans le monde.*» [**I Jean 4, 1**].

Qui éprouve aujourd'hui les esprits s'ils viennent de Dieu, alors que les prêtres orthodoxes et catholiques eux-mêmes finissent par prêcher un messianisme anti-chrétien, à l'instar des sectes créées par les Églises rebelles? Qui te protège de l'errance, mon jeune frère? Et qui est celui qui rafraîchit ton cœur par la présence du vrai Christ, et non par les Christs mensongers de ce siècle?

«*Mais, à tous ceux qui L'ont reçu, Il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu; à ceux qui croient en Son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. Et le Verbe a été fait chair, et Il a habité parmi nous; et nous avons vu Sa gloire, gloire comme du Fils unique venu du Père, plein de grâce et de vérité. Jean rend témoignage de Lui, et crie, en disant : C'est celui dont j'ai dit : Celui qui doit venir après moi a été placé au-dessus de moi, parce qu'Il était avant moi. Et nous avons tous reçu de Sa plénitude, et grâce pour grâce.*» [**Jean 1, 12-14 et 16**]

Tu es né de nouveau, jeune homme, ni par la volonté de la chair, ni par la volonté de l'homme, mais de Dieu, qui s'est fait chair pour toi, et de la plénitude duquel tu as participé, et de la grâce duquel tu as reçu grâce pour grâce. Cette grâce est ton bouclier contre les fornications auxquelles t'exhortent tes maîtres d'aujourd'hui, en te parlant de la liberté comme de la suppression de toutes les contraintes qui pèsent sur toi. Le bon sens est un fétiche, l'honnêteté — une notion périmée, la sexualité — un déchaînement de l'animal en toi, ta ressemblance au Christ — une histoire créée par les prêtres, et l'amour de Dieu et des autres hommes — une nouvelle forme d'enchaînement de ta personnalité. Cherche dans ton cœur, au-delà de ce maquis de mensonges diabolique, et tu trouveras la Vérité, la seule Vérité qui te libère! Et l'ultime vérité est la résurrection. La résurrection du Christ comme premice de ta résurrection.

La Semaine de la Passion approche, que nous accueillons pleins de tristesse et de repentir pour notre participation au meurtre du Christ, non seulement par la simple descendance «adamique», mais aussi par nos actes de chaque instant où nous l'avons blessé, Lui, l'idéal de la perfection humaine, par nos chutes quotidiennes. Le prêtre proclamera depuis l'autel la «*mort de Dieu*», encore et encore, de manière hallucinante et obsédante, tout au long des douze évangiles. Le Vendredi saint nous pleurerons, comme la Sainte Vierge, sa mort : «*Doux printemps, mon doux Fils, où est passée Ta beauté?*» Nous serons affligés et pleins de larmes, mais jamais désespérés, car nous savons que le temps est venu où «*le Fils de l'homme sera pris et livré aux mains des anciens, qui le jugeront et le condamneront, et il sera mis à mort, mais le troisième jour il ressuscitera*» [Cf. **Matthieu 16, 21** et **17, 23** ou **20, 18-19**; **Marc 10, 33-34**; **Luc 9, 22** ou **18, 31-32**]. C'est pourquoi nous chantons aussi pendant les matines du Samedi Saint [première stance, ton 5] : «*Sauveur comme un lion/ Tu T'es endormi dans la chair/ Mort Tu es ressuscité comme un enfant/ Tu as déposé la vieillesse de la chair*», et dans la Stichère, ton 2, des Laudes : «*Venez voir notre Vie gisant dans le sépulcre/ pour rendre la vie à ceux qui sont dans les tombeaux/ Venez aujourd'hui, voyant endormi l'enfant de Juda/ et disons Lui comme le prophète/ Tu T'es couché pour dormir comme un lion/ô Roi, qui T'éveillera? / Mais de Toi-même ressuscité/ Tu T'es donné pour nous Seigneur, gloire à Toi.*».

Avec une chair déchirée, vieillie par les tortures, le Christ se relève «comme un lionceau», renouvelé par la spiritualisation totale du corps. «Comme un jeune lion», il émerge des linceuls durcis par la myrrhe, les laissant intacts, préservant leur forme; «comme un jeune lion», il s'élève resplendissant à travers le rocher du tombeau, ne laissant aucune trace, rocher que l'ange soulèvera ensuite pour montrer aux femmes que Jésus ne s'y trouvait plus : «*Venez, et voyez le lieu où le Seigneur avait été mis.*» [**Matthieu 28:6**].

Le Christ est ressuscité!

Paradoxalement, le prêtre qui t'avait dit que le Christ était mort proclame maintenant, dans la lumière éclatante de la Vérité, qu'Il est ressuscité. Il sait, il prêche la vérité de la Résurrection avec conviction. Tu n'es plus un tombeau vide, mon ami! Le Christ ressuscité habite en toi et sa joie demeure entière en toi.

A Pâques 1981, j'étais à la prison d'Aiud. Le matin, au moment de la relève du gardien, enfreignant toutes les règles draconiennes de la prison, j'ai dit au gardien (l'un des plus cruels) : «*Le Christ est ressuscité!*». Il a hésité quelques instants, pendant lesquels, comme dans un éclair, j'ai vu défiler sur son visage l'innocence de l'enfance, lorsque sa mère ou sa grand-mère l'emmenait par la main à l'église et qu'il entendait la voix angélique du

Vous M'avez aimé soit en eux, et Moi aussi en eux.
Jn 17 :1-26

Jésus disait donc aux Juifs qui avaient cru en Lui: Si vous demeurez dans Ma parole, vous serez vraiment Mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres. Ils Lui répondirent: Nous sommes la postérité d'Abraham, et nous n'avons jamais été esclaves de personne; comment dites-vous: Vous serez libres? Jésus leur répondit: En vérité, en vérité, Je vous le dis, quiconque commet le péché est esclave du péché. Or l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison; mais le fils y demeure toujours. Si donc le Fils vous met en liberté, vous serez vraiment libres.
Jn 8 :31-36

Bien-aimés, ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits, pour voir s'ils sont de Dieu; car beaucoup de faux prophètes sont venus dans le monde. Voici à quoi vous reconnaîtrez l'esprit de Dieu: tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu en chair est de Dieu; et tout esprit qui divise Jésus n'est pas de Dieu; et c'est là l'antichrist, dont vous avez entendu dire qu'il vient, et maintenant déjà il est dans le monde.
I Jn 4 :1-3

Il y eut un homme envoyé de Dieu, dont le nom était Jean. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à la lumière. C'était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde,

et le monde a été fait par Lui, et le monde ne L'a pas connu. Il est venu chez Lui, et les Siens ne L'ont pas reçu. Mais, à tous ceux qui L'ont reçu, Il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu; à ceux qui croient en Son nom, qui ne sont pas nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. Et le Verbe a été fait chair, et Il a habité parmi nous; et nous avons vu Sa gloire, gloire comme du Fils unique venu du Père, plein de grâce et de vérité. Jean rend témoignage de Lui, et crie, en disant: C'est celui dont j'ai dit: Celui qui doit venir après moi a été placé au-dessus de moi, parce qu'Il était avant moi. Et nous avons tous reçu de Sa plénitude, et grâce pour grâce. Car la loi a été donnée par Moïse; la grâce et la vérité ont été faites par Jésus-Christ.
Jn 1 :6-17

Jésus leur dit: Et vous, qui dites-vous que Je suis? Simon Pierre, prenant la parole, dit: Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus lui répondit: Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais Mon Père qui est dans les Cieux. Et Moi, Je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre Je bâtirai Mon église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et Je te donnerai les clefs du royaume des Cieux; et tout ce que tu lieras sur la terre sera liè aussi dans les Cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié aussi dans les Cieux. En même temps Il ordonna à Ses disciples de ne dire à personne qu'Il était Jésus, le Christ. Dès lors Jésus commença à montrer

prêtre qui disait : «*Le Christ est ressuscité!*». Après un moment d'hésitation, il m'a murmuré : «*En vérité, il est ressuscité!*». Ce fut pour moi la preuve la plus sûre que je ne m'étais jamais trompé à cet égard : celui qui me torturait me confirmait la Résurrection du Seigneur! J'ai pleuré en silence, avec des larmes de joie.

Plus tard, le colonel Prisăcaru est venu me prouver, là, derrière les barreaux, dans le froid et la faim, par des arguments marxistes, qu'il était stupide de croire et d'affirmer la résurrection du Christ. Il est entré dans la cellule et je lui ai dit : «*Le Christ est ressuscité!*». Il m'a dévisagé pendant quelques secondes, puis a demandé : «*L'as tu-vu de tes yeux?*» «*Je ne l'ai pas vu, colonel, mais je crois en la Résurrection sur l'autorité de ceux qui l'ont vu ressuscité et en ont témoigné : les apôtres et les disciples, les femmes myrrhophores, les soldats qui gisaient comme morts, transpercés par la lumière de la Résurrection, les millions de martyrs qui, au moment du martyre, ont eu une vision de Jésus ressuscité. Vous aussi, vous n'avez pas vu le pôle Nord, mais vous ne doutez pas de son existence, sur l'autorité de ceux qui vous ont informé. Vous n'avez pas vu Marx, Engels ou Lénine, mais vous croyez en leur existence et, je suppose, en leurs théories, sur l'autorité de ceux qui vous en parlent...*»

Je m'éparpillais dans une argumentation stupide et cadavérique, utilisant des preuves humaines, mortes avant d'avoir été prononcées, alors que la Vérité suprême consiste en sa simple proclamation. Nous étions, en quelque sorte, en train de vivre la situation de l'apôtre Paul, qui utilisait la philosophie devant les citoyens athéniens, en parlant de l'acte antirationnel, irrationnel, de la Résurrection [Cf. **Actes 17, 15-32**]. Je tuais, graduellement, l'esprit de vérité que le gardien précédent avait allumé dans ma cellule par la simple confirmation de la Résurrection : «*En vérité, il est ressuscité!*»...

Mon jeune ami, je peux t'énumérer les preuves bibliques de la Résurrection, je peux t'envoyer au tombeau avec Pierre et Jean, pour que tu voies comment Jésus est sorti des linceuls sans en briser la forme, ou de la pierre sans la briser; je peux te raconter, sans faute, toutes ses apparitions devant les apôtres, les disciples et les saints. Ils ne sont que fumée et brouillard dans ma bouche, si l'Esprit de Dieu ne parle pas par moi.

Le Christ est ressuscité dans ton cœur avant que moi ou quelqu'un d'autre ne te le dise. Et tu le savais et tu l'as confirmé, comme mon gardien, quand tu t'es écrié du fond d'une conviction irraisonnée : «*En vérité, il est ressuscité!*».

Ne cours pas après les spectacles; ne cours pas après les miracles bon marché accomplis sur la scène; ne cours pas après les balbutiements insensés des sectaires : leurs paroles insensées sont des serpents qui sortent de leur bouche! Ne cours pas vers la théâtralité de la prédication de ces derniers : tous sont des mensonges, tous sont les armes cachées de Satan! Va à la plus simple des vérités, à la plus incontestable et incontestée :

«**Le Christ est ressuscité!**»

«**En vérité, il est ressuscité!**»



Allez porter la lumière du christianisme au monde

Les chrétiens sont venus dans le monde alors que tout était corrompu, quand tout le monde était dressé contre eux : le paganisme, avec ses bases séculaires, et ceux qui, semble-t-il, devaient être avec eux, les Juifs, qui n'ont pas compris ; et tout autour il n'y avait que persécuteurs et persécutions. Trois cents ans durant, le sang chrétien a coulé. Et puis la lumière chrétienne s'est répandue sur le monde et, quoi qu'on dise, cela fait vingt siècles que nous vivons sur la base des principes chrétiens, même les athées s'en servent en nous les dérobant.

Dimitri Doudko, *L'espérance qui est en nous*, Éditions du Seuil, Paris, 1976

Une expérience abyssale [I/III]

Iulian Grigoriu en dialogue avec le Père Gheorghe Calciu-Dumitreasa et l'écrivain Marcel Petrişor

Traduction : *hesychia.eu*

Pr. Gheorghe Calciu-Dumitreasa (né en 1927), prisonnier politique pendant 21 ans dans les cachots communistes. Il a publié : « *Sept paroles pour les jeunes* » (Ed. Anastasia, 1996), «*Prière et lumière mystique. Essais et méditations religieuses* » (Dacia, 1998), « *La guerre dans la parole* » (Nemira, 2001), « *Homo americanus. Une radiographie orthodoxe* » (Ed. Christiana, 2002). Son message chrétien, adressé principalement aux jeunes, est lié à celui de la nation, dans le plus pur esprit de la tradition orthodoxe. Le père Calciu célèbre à l'église orthodoxe roumaine «*La Sainte-Croix d'Alexandrie*», Washington D.C.
Marcel Petrişor (né le 13 avril 1930), prisonnier politique de 1951 à 1964, avec quelques mois d'interruption en 1956. Après sa sortie de prison, il étudie à la faculté de philologie et devient professeur de français.
Il a débuté avec un volume de prose courte «Soirées au village d'Ocişor». Il publie des romans, des impressions de voyage, des critiques, des essais et des traductions du français et du russe. Il est membre de l'Union des écrivains roumains. Après 1989, il a publié des mémoires de prison : «*Jilava. Fortul 13* » (Ed. Meridiane, Bucarest, 1991), « *Secretul fortului 13* » (Ed. Meridiane, Bucarest, 1991), « *La capăt de drum* » (Institutul european, Iaşi, 1997).
J'ai appris que le père Calciu vient à Galati et donne une conférence dans la salle du sénat de l'université «*Dunărea de Jos*». J'avais écrit sur le Père Calciu et j'avais même obtenu, immédiatement après 1990, une version des Sept paroles pour les jeunes que j'avais publiée en feuilleton dans un hebdomadaire de Galati. Il était temps de parler au Père Calciu en face à face. Le lendemain, je suis resté à proximité du père et de Marcel Petrişor. J'avais également lu les essais de M. Petrişor et «*Fortul 13*». Je lui ai rappelé que nous avions parlé plusieurs fois au téléphone en 1990, l'appelant à la demande de Petre Tutea. Une fois, c'était pour lui demander de venir le lendemain avec le volume Stilurile et le raser... Marcel Petrişor, a le don de raconter des histoires. Grand, fort, avec un authentique parler transylvanien... En prison, il avait perdu beaucoup de poids, il était devenu un maigrichon de 40 kilos... Quand j'entends de telles confessions, j'ai tendance à les habiller d'une sorte de halo surréaliste. Je ne peux pas les oublier, mais je m'en souviens toujours après un long moment, comme maintenant : «*En prison, certains étés, il y avait tant de détenus et si peu d'air dans la pièce que si une mouche s'y aventurait, elle s'effondrait au sol, sans suffisamment d'air pour soutenir son vol... Le miracle arrivait que l'un d'entre nous obtînt un antibiotique, un comprimé de tétracycline ou de streptomycine, qu'il portait dans sa bouche (sachant bien le cacher) et le donnait au codétenu le plus malade. Avec 2 ou 3 pilules, les plus chanceux se sont débarrassés de l'infection et de la diarrhée chronique.*» Je peux voir comment les faits se connectent et se complètent les uns les autres. En offrant du pain à quelqu'un de plus faible que lui, il a été payé en retour, au moment où il en avait le plus besoin. «*Et ce pain, reçu comme à l'improviste, m'a sauvé la vie*», me dit Marcel Petrişor. «*C'est du pain et de l'esprit, sans aucun doute...*»
Marcel Petrişor m-a raconté ces histoires, pendant que je chassais le père Calciu, et à ceux qui étaient encore dans le hall de la Maison de la culture des étudiants. Mais un journaliste radio ou un journaliste apparaissait pour faire un reportage sur la visite du père Calciu à Galati. L'heure du départ des invités approchait, et le train n'a pas attendu. J'ai donc choisi de les accompagner à Brăila et de m'asseoir tranquillement dans le compartiment. Ce que j'ai fait. Mes deux meilleurs amis, Marcel Petrişor et Calciu-Dumitreasa, m'ont

à Ses disciples qu'il fallait qu'Il allât à Jérusalem, qu'Il souffrît beaucoup de la part des anciens, et des scribes, et des princes des prêtres, et qu'Il fût mis à mort, et qu'Il ressuscitât le troisième jour. Et Pierre, Le prenant à part, commença à Le reprendre, en disant: A Dieu ne plaise, Seigneur; cela ne Vous arrivera point. Mais Jésus, Se retournant, dit à Pierre: Va-t'en derrière Moi, Satan; tu m'es un sujet de scandale, car tu n'as pas le goût des choses de Dieu, mais des choses des hommes. Alors Jésus dit à Ses disciples: Si quelqu'un veut venir après Moi, qu'il renonce à lui-même, et qu'il porte sa croix, et qu'il Me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie, la perdra; mais celui qui perdra sa vie à cause de Moi, la trouvera. Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il perd son âme? ou qu'est-ce que l'homme donnera en échange de son âme? Car le Fils de l'homme viendra dans la gloire de Son Père avec Ses Anges, et alors Il rendra à chacun selon ses œuvres. En vérité, Je vous le dis, il y en a quelques-uns de ceux qui sont ici présents, qui ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu le Fils de l'homme venant en Son règne.
Mt 16 :15-28

Le sabbat passé, lorsque le premier jour de la semaine commençait à luire, Marie-Madeleine et l'autre Marie vinrent pour voir le sépulcre. Et voici qu'il se fit un grand tremblement de terre; car un Ange du Seigneur descendit du Ciel, et s'approchant, il renversa la pierre et s'assit dessus. Son visage était comme l'éclair, et son vêtement comme la neige. À cause de lui les gardes furent atterrés d'effroi, et devinrent

comme morts. Mais l'Ange, prenant la parole, dit aux femmes: Ne craignez point, vous; car je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici; car Il est ressuscité, comme Il l'avait dit. Venez, et voyez le lieu où le Seigneur avait été mis. Et hâtez-vous d'aller dire à Ses disciples qu'Il est ressuscité, et voici qu'Il vous précède en Galilée; c'est là que vous Le verrez. Voici, je vous l'ai prédit.
Mt 28 :1-7

Alors les frères firent aussitôt partir Paul, pour qu'il allât jusqu'à la mer; quant à Silas et Timothée, ils demeurèrent à Bérée. Ceux qui conduisaient Paul le menèrent jusqu'à Athènes; et après avoir reçu de lui, pour Silas et Timothée, l'ordre de venir au plus tôt auprès de lui, ils partirent. Pendant que Paul les attendait à Athènes, son esprit était surexcité en lui-même, en voyant la ville livrée à l'idolâtrie. Il disputait donc dans la synagogue avec les Juifs et les prosélytes, et tous les jours sur la place publique avec ceux qui s'y trouvaient. Quelques philosophes épicuriens et stoïciens discutaient avec lui; et les uns disaient: Que veut dire ce discoureur? et d'autres: Il semble annoncer de nouveaux dieux; parce qu'il leur annonçait Jésus et la résurrection. Et l'ayant pris, ils le menèrent à l'Aréopage, en disant: Pouvons-nous savoir quelle est cette nouvelle doctrine que tu enseignes? Car tu apportes à nos oreilles des choses nouvelles; nous voulons donc savoir ce qu'elles signifient. Or tous les Athéniens, et les étrangers qui demeuraient à Athènes, ne passaient leur temps qu'à dire ou à entendre quelque

acheté un billet et nous nous sommes installés à nos places. À peine le train s'est-il mis en marche que nous avons commencé à parler.
Le Père Calciu parle rapidement, voire hâtivement, essayant de sauter ou de contourner les moments qui mettraient trop en évidence sa souffrance passée, ou «exagéreraient» son sacrifice, comme s'il voulait oublier, ou pardonner, il ravale ses mots qui suggèrent la douleur, le mécontentement; celles de haine ou de dégoût, il les refoule complètement; lorsqu'il s'agit de visions ou d'expériences abyssales, il me parle un peu plus doucement, discrètement, par «*peur*» que quelqu'un nous entende, ou qu'un autre pense que nous sommes fiers d'en parler. Quand il dit «*j'ai beaucoup prié*», ou «*Dieu*», il a une modulation différente dans la voix, comme si tout ce qui suivrait était inutile. C'est tout, mon garçon! Je te parle comme à un petit frère, je réponds à tes questions, à tes perplexités, je te montre les chemins cachés, les non-dits. Mais de tout son être jaillissent la joie et l'amour libre et indestructible, la joie pour les souffrances passées et la certitude qu'il est sur le chemin que Dieu lui a proposé. Et tout cela au-delà des mots, ces mots que nous recherchons avec impatience. Une grande simplicité, à côté d'une conscience lumineuse, un amour pour tous et pour tout, pour le passé et pour l'avenir, à partir d'une confiance surnaturelle dans la pédagogie, la présence et l'intervention de Dieu dans notre vie, à chacun selon son corps, son âme et sa personnalité, comme dans notre existence historique, de Roumains, au nom desquels il ne veut même pas penser qu'il a été martyr...

Iulian Grigoriu : –Vous avez été emprisonné par les communistes depuis votre première période d'études, lorsque vous étiez en deuxième année de médecine. Après un emprisonnement de 16 ans (de 1948 à 1963), vous avez fréquenté l'Institut de philologie de Bucarest, section franco-roumaine, après avoir obtenu votre diplôme, vous êtes devenu professeur au séminaire théologique, mais aussi étudiant en théologie.

Quelle a été la signification de la prison en tant que déterminant de votre constitution spirituelle? La prison, a-t-elle changé votre cheminement? Comment avez-vous résisté?

Pr. Calciu –L'emprisonnement pendant le régime communiste n'était pas une simple détention, comme dans un régime normal, mais c'était tout simplement une expérience abyssale. Cette prison, à un certain moment, a tout bouleversé en moi; tout ce qui avait constitué mon système moral de base a été détruit et j'ai dû le reconstruire dans des conditions complètement nouvelles et des déterminations absolues. Il n'y avait plus de possibilité de compromis : soit je mourais, soit je ressuscitais. Parce que dans la situation dans laquelle je me trouvais, je n'étais ni mort ni vivant. Le choix était absolu : mourir ou être ressuscité! Mourir spirituellement ou ressusciter en Christ et dans la vérité nationale. Je suppose que ce n'était pas mon choix non plus. C'était une détermination divine. Dieu m'a dirigé vers d'autres chemins qu'Il connaissait mieux... et au moment le plus dur, quand j'étais proche de la mort, de la destruction, j'ai dit : «*Seigneur, si Tu me fais sortir entier – spirituellement et corporellement – de cette prison, je me consacrerai à Toi!*».

– C'était le pacte...

– Ce n'était pas vraiment un pacte. C'était un cri de désespoir. Mais ce cri de désespoir m'a suivi tout le temps. Parce que je suis sorti et ne pouvais pas faire ce que je voulais faire (je voulais faire de la théologie), malgré mon diplôme en lettres – quelque chose que je n'arrivais pas à oublier me rendait malheureux. Je pense que Dieu m'a ouvert la voie, car aucun ancien détenu n'était autorisé à se lancer dans la théologie. Par courage – je n'avais aucune idée que cela pouvait être une solution – je suis allé voir le patriarche. Et le patriarche m'a reçu sans en informer le département des affaires religieuses.

– Iustinian Marina...

– Oui, et pendant quelques années, j'ai été à la fois professeur et étudiant en théologie, avec une présence réduite (si vous étiez diplômé, vous aviez une présence réduite), jusqu'à la quatrième année. C'était vers avril-mai, en juin j'étais censé être diplômé. Je ne veux pas dire que la Securitate m'a découvert alors, mais que la Securitate a frappé à ce moment-là. C'est-à-dire qu'ils voulaient m'amener jusqu'à l'obtention de mon diplôme, jusqu'à l'obtention de ma licence, et ensuite me couper le chemin. Et pendant que le patriarche était parti à Bruxelles, la Securitate est venue à la faculté, profitant de l'absence du patriarche, ils ont sorti nos dossiers – nous étions plusieurs – et nous avons été convoqués au Ministère de l'Éducation. Là-bas, on m'a dit – soit j'abandonne l'enseignement laïque et je reste dans la théologie, soit j'abandonne la théologie et je reste dans l'enseignement laïque. Le choix a été très difficile, car en renonçant à l'enseignement séculier, je ne pouvais pas subvenir à mes besoins. Je n'avais aucun soutien extérieur. Cependant, je suis resté sur le poste que j'occupais, et la Securitate m'a retiré de l'enseignement. Mais le patriarche, en

arrivant dans le pays, était très contrarié, il est intervenu auprès du département des affaires religieuses et a réussi pour nous, ceux d'entre nous qui étaient dans la dernière année (nous étions environ six) à nous laisser finir nos licences. Le patriarche m'a nommé professeur de français à la Faculté de théologie et c'est ainsi qu'il m'a sauvé.

– Vous m'avez parlé d'une expérience abyssale en détention. Je suis convaincu que la prison a plus que ce côté de détermination positive. Elle vous traîne dans toute la boue de l'existence, vous fait connaître tous les coins et recoins...

– Tout l'enfer...

– Ce serait éducatif si vous pouviez nous dire comment vous avez ressenti cet enfer dont parlent les saints... mais j'aurais aimé vous demander si c'est aussi là que vous, ou quelqu'un d'autre avez rencontré la lumière de Jésus. Comment s'est déroulée votre rencontre avec Lui, si vous avez eu une rencontre mystique et si cela peut être traduit en concepts?

– Elle ne peut être traduite en concepts. Si je devais expliquer comment c'était, je n'utiliserais que des symboles. J'ai fait cette expérience dans la deuxième prison. La première a été une expérience de construction douloureuse. Ce n'était pas une illumination et soudainement j'ai changé, je me suis transformé de démon en ange. Là-bas, c'était une expérience progressive : de plus en plus profond, de plus en plus profond, jusqu'à ce que vous finissiez par crier : Dieu, sauve-moi... et Dieu te soulève. Mais même cette reconstruction se fait avec d'autres pierres que celles de la chute. Je veux dire, je ne suis pas tombé de la septième marche pour retourner au même endroit à la fin. J'aurais peut-être dû commencer par le bas, le premier pas...

Cette expérience dont vous parlez, je l'ai eue lors de ma deuxième détention. C'était à Pâques, à Aiud, et il se passait toujours des choses terribles les jours de fête : punitions, coups, fouilles qui t'humiliaient... à Aiud, j'étais isolé dans la Zarca et soumis à un régime sévère. Je veux dire que nous mangions tous les trois jours... et la nuit de Pâques, avant l'office de la Résurrection, le samedi soir, les gardes sont venus et nous ont fouillés. Ils n'ont rien trouvé, qu'est-ce qu'ils pourraient trouver chez nous? Rien! Nous étions isolés tout le temps. Mais ils te sortaient dehors, te déshabillaient complètement et ensuite ils se moquaient de toi : que tu étais un squelette, que tu es beau à voir, et ainsi de suite... que le voilà, le «Christ»... Des insultes et d'autres choses de ce genre qui nous offensaient... c'était ainsi! puis la cellule a été fermée, ils sont partis... Et cette nuit-là, j'ai beaucoup prié Dieu.

Cette nuit-là, j'ai chanté «*Christ est ressuscité*», j'ai probablement chanté trop fort et le garde m'a entendu, m'a insulté, mais, cela ne m'a pas du tout dérangé. Le lendemain, le pire des gardiens est arrivé. Je n'ai jamais vu un gardien aussi méchant, et avec un visage si angélique. C'était un très beau garçon! Il était de la campagne, à la peau blanche, aux joues roses, toujours très proprement habillé, et peut-être le seul qui, quand il venait là, donnait ses vêtements à repasser, au garde de droit commun de la salle, qui lui polissait les bottes... mais cet homme, s'il ne battait pas deux ou trois hommes par jour, n'était pas satisfait... Et je priais Dieu : «*Dieu, peut-être qu'il va tomber malade, peut-être qu'il va prendre froid, peut-être qu'il ne viendra pas*»... Le jour de Pâques... il est venu aussi, bien sûr... Il y avait six cellules ici, où j'étais enfermé. Il y avait donc six gardes, l'un prenait son service, l'autre sortait... Chaque garde dans sa section, allait de cellule en cellule, faisait un contrôle superficiel : quand la porte s'ouvrait, il fallait se retourner et faire face au mur, ne pas se retourner avant d'entendre la porte se verrouiller. Et les autres gardes étaient dans les couloirs. Il n'était pas possible d'avoir une conversation entre vous et le gardien sans que les autres entendent. Cette fois, je ne me suis pas retourné pour faire face au mur. Je me tenais face à lui, ce qui était une grande offense, et quand il a ouvert la porte, j'ai dit : «*Le Christ est ressuscité!*». On dirait que je l'ai frappé avec quelque chose! Il m'a regardé, s'est retourné vers les autres, puis a répondu : «*En vérité, il est ressuscité!*». À ce moment-là, j'ai senti un ange toucher mon cœur. J'ai dit : cet homme, qui est si mauvais, me dit, me confirme que le Christ est ressuscité! Il me le confirme! Peut-être ai-je dit «*Le Christ est ressuscité!*» avec une certaine ambition, ou impudeur, à son égard. Et sa réponse a changé toute mon humeur. Il m'a transpercé le cœur et après son départ, j'ai eu pour la première fois, une expérience mystique! J'ai eu ce sentiment une fois auparavant, quand j'étais enfant, mais je n'ai même pas réalisé de quoi il s'agissait. C'était seulement comme une sortie du monde. Cette fois, il n'y avait plus de cellule! Seulement une surface blanche... et quelques détails très précis... Je ne peux pas le comparer à un sentiment, une raison, ou une sensation physique... Et c'était un état de bonheur qui a duré je ne sais combien de temps... sans temps...

La présence de Jésus... c'était la première fois que j'avais cette vision... et je pense que c'était la

chose de nouveau. Paul, au milieu de l'Aéropage, dit: Athéniens, en toutes choses je vous vois en quelque sorte religieux à l'excès. Car en passant, et en regardant vos objets sacrés, j'ai trouvé aussi un autel sur lequel il était écrit: A un Dieu inconnu. Ce que vous adorez sans le connaître, moi je vous l'annonce. Dieu, qui a fait le monde et tout ce qu'il contient, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans des temples bâtis par les hommes, et Il n'est pas servi par des mains humaines, comme s'Il avait besoin de quoi que ce soit, Lui qui donne à tous la vie, la respiration, et toutes choses. Il a fait naître d'un seul toute la race des hommes, pour habiter sur la face entière de la terre, ayant fixé des temps précis, et les limites de l'habitation des peuples, afin qu'ils cherchent Dieu, et qu'ils tâchent de Le toucher et de Le trouver, quoiqu'Il ne soit pas loin de chacun de nous. Car c'est en Lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être; et comme quelques-uns de vos poètes l'ont dit: Nous sommes aussi de Sa race. Étant donc de la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la Divinité est semblable à de l'or, à de l'argent, ou à de la pierre, sculptés par l'art et l'industrie des hommes. Mais Dieu, ne tenant pas compte de ces temps d'ignorance, annonce maintenant aux hommes qu'ils aient tous et partout à faire pénitence; parce qu'Il a fixé le jour où Il doit juger le monde selon l'équité, par l'homme qu'Il a établi, et qu'Il a accrédité auprès de tous, en Le ressuscitant d'entre les morts. Mais lorsqu'ils entendirent parler de la résurrection des morts, les uns se moquèrent, et les autres dirent: Nous

t'entendrons sur ce point une autre fois. C'est ainsi que Paul sortit du milieu d'eux. Quelques hommes cependant se joignirent à lui et devinrent croyants; entre autres Denis, membre de l'Aéropage, une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux.
Act 17 :14-34

lumière du Christ... Le fait est que je ne sentais plus la prison, je ne sentais plus le corps, je ne sentais plus rien. Je ne pouvais pas me voir, mais je pouvais voir ce qui était devant moi. Et... alors cette lumière s'est éteinte... et je suis entré dans la condition ordinaire de la vie. Mais j'avais une paix et un amour extraordinaires...

(Je suis conscient que l'homme en face de moi me parle du moment le plus élevé, le plus précieux, le plus intime et le plus important de sa vie... J'imagine qu'il est un témoin, un messager de la vérité de l'au-delà qu'il a aperçu, et je souhaite que ce moment intercède entre moi et Jésus, comprenant que les saints et les martyrs par leur souffrance et leur vie de médiation donnent un sens à l'existence, détruisant son absurdité).



... ensuite, quand l'officier de service est arrivé, qui était un homme dur, quand il était sobre, ce qui était rarement le cas... quand il était ivre, il était plutôt de bonne compagnie... il est entré dans la cellule, il savait que j'allais lui dire «Le Christ est ressuscité!», je savais ce qu'il allait me répondre — c'était comme une répétition, nous nous connaissions depuis longtemps... je lui ai dit «*Le Christ est ressuscité!*» et il a répondu, comme je m'y attendais... «*Quoi, tu l'as vu?*»... «*Non, je ne l'ai pas vu, mais sur l'autorité de ceux qui l'ont vu et de ceux qui sont morts pour cette vérité, je crois... Est-ce que vous, vous avez vu le pôle Nord, ou le pôle Sud, ou même Staline, l'avez-vous vu, non, mais vous le savez par ceux qui l'ont vu et qui vous l'ont dit, et vous croyez en eux*»... Et alors j'ai senti que l'ange m'avait quitté! Parce que j'ai essayé d'argumenter avec lui. Alors j'ai compris : comment, démontrera la Résurrection du Christ? Je devais agir simplement, comme je l'ai fait avec le gardien. Lui annoncer la Résurrection et recevoir sa confirmation. J'ai cherché à argumenter. Et je suis sorti de la lumière. Je suis devenu un théologien.

« Miracles » athées et miracles chrétiens

Quand j'ai parlé d'une guérison miraculeuse, je ne voulais pas souligner que la résurrection des morts se réduisait littéralement à cela ; cependant, il y a là aussi une signification. Et que le Christ ait ressuscité Lazare, mort depuis quatre jours, a aussi sa signification. Ce Lazare est mort par la suite, mais ce miracle, comme tous les miracles, laisse une lumière dans notre âme, et cette lumière nous rapproche de la résurrection générale. Oui, s'il n'y a pas de lumière intérieure, le miracle n'aura aucun sens. Les athées aussi ont leurs « miracles ». Par exemple la réanimation, le rétablissement des fonctions vitales de l'organisme après une mort clinique. Mais leur miracle ne transforme pas l'homme ; il ne le rend pas meilleur ; il ne le rend pas moralement plus solide. Tandis que celui pour lequel un miracle de la foi s'est produit, celui-là devient différent, il est déjà sur la voie de la résurrection générale. Et lumière intérieure est soutenue, développée comme résultat du miracle. Nous ne recherchons pas les miracles et n'exigeons pas que Dieu en use pour soutenir notre foi ; mais puisqu'un miracle s'est produit, il doit avoir une signification pour nous, et il signifie avant tout que Dieu nous manifeste sa grâce.

Dimitri Doudko, ***L'espérance qui est en nous***, Éditions du Seuil, Paris, 1976

Ioan Ianolide

Le retour au Christ selon Ioan Ianolide

Rost, no. 49, mars 2007, pp. 13-14 | traduction : *hesychia.eu*

Jusqu'à récemment, Ioan Ianolide était un nom connu uniquement des anciens prisonniers politiques et des initiés de l'histoire récente de la Roumanie. Personnalité complexe, intellectuel d'une grande finesse, mais avant tout homme spirituel, Ioan Ianolide fut membre du « groupe mystique » de la prison d'Aiud puis de celle de Tg. Ocna. Ianolide est resté dans la conscience de ses camarades de souffrance, à côté de son ami Valeriu Gafencu — surnommé « *le Saint des prisons* » —, de Marim Naidim et de Virgil Maxim, symbole de la résistance par la foi.

Horia Brad

La notoriété d'Ianolide n'a commencé à croître qu'à la fin de 2006, 20 ans après sa mort, lorsque, grâce aux efforts de la communauté des moniales du monastère de Diaconești - Bacău et de la maison d'édition Christiana, son livre Le Retour au Christ a été publié. Le volume de plus de 500 pages est immédiatement devenu un best-seller, avec 15 000 exemplaires vendus en quelques mois. Un vrai phénomène, si l'on tient compte du fait que sur les prisons communistes en Roumanie ont été écrits précédemment de bons livres, ainsi que sur Valeriu Gafencu — sujet de prédilection de l'auteur — et sur l'interprétation théologique du communisme et de la souffrance du système concentrationnaire (par exemple dans l'*Hymne pour la croix portée* [*Imn pentru crucea purtată*], par Virgil Maxim, ou dans *Confessions du marais du désespoir* [*Mărturisiri din mlaștina disperării*], par Dumitru Bordeianu). Cependant, le *Retour au Christ* est celui qui fascine et sa légende est apparue avant la publication du volume.

Dans ces conditions, bon nombre de ceux qui s'intéressent à la littérature concentrationnaire se demandent qui était Ioan Ianolide. Dans son ouvrage il n'y a que très peu d'informations sur lui-même. Humble, il a préféré s'attarder sur les visages lumineux qu'il a connu en prison, sur les pensées, les soucis, les idées, propres ou partagés par ses compagnons de détention, mais surtout sur la présence de Dieu dans la cellule.

La virtuosité littéraire évidente dans le livre a attiré l'attention sur l'auteur et, en l'occurrence, le public a tenté d'en savoir plus.

Grâce à la bonne volonté de Mme Eleonora Colgiu, sœur de Valeriu Gafencu, et amie intime d'Ianolide jusqu'à sa mort, nous avons appris une partie de la biographie de celui qui a écrit le *Retour au Christ*.

Ioan Ianolide est né en 1919, à Dobrotești - Teleorman, dans une famille très riche et pieuse. Le fait que dans son village natal il y avait de nombreux bergers riches, dont une partie d'origine macédonienne, et en raison de la sonorité moins commune de son nom, Ianolide passa pour un Macédonien. Mais il était roumain du nord du Danube. Au lycée, Ianolide était préoccupé par le sort du pays et a rejoint les Confréries de la Croix [Frățiile de Cruce], une organisation de jeunesse appartenant au Mouvement Légionnaire [Mișcarea Legionară]. En 1941 [à 22 ans], après la soi-disant « *rébellion*

légionnaire », il fut arrêté avec des dizaines de milliers de jeunes de tout le pays, à cause de son appartenance au Mouvement Légionnaire. Il était en deuxième année à la Faculté de droit de Bucarest. Il a été condamné à 25 ans de prison malgré le fait qu'il était innocent. En prison, il a rencontré Valeriu Gafencu, avec qui il s'est lié d'amitié dès le premier instant. Ils ont été emprisonnés à Aiud. En 1945, le gouvernement a ordonné que les prisons soient autofinancées grâce au travail des détenus. Un an plus tard, la direction de la prison d'Aiud ensemble avec les représentants des 8 000 légionnaires détenus là-bas leur accorda l'autorisation de sortir en groupe pour les travaux agricoles. Les représentants des légionnaires se sont engagés qu'aucun détenu ne tenterait de fuir et, en effet, ils ont tous tenu parole. Les groupes se sont organisés selon les affinités personnelles, et Ianolide et Gafencu se rendirent à Galda de Jos – Alba, dans les vignobles, où ils avaient un régime de semi-liberté. Autrement dit, le jour ils travaillaient dans les champs, mais le reste du temps ils s'organisaient librement : ils étaient autorisés à se rendre au village, à écrire à la maison, à recevoir des visites, à lire. Valeriu Gafencu a été visité assez souvent par sa mère et ses sœurs. « Notre sœur Valentina était plus âgée, elle avait 24 ans et elle écrivait plus souvent à Valeriu. Je pense que Valeriu lisait ces lettres à Ioan et il est tombé ainsi amoureux d'elle », nous a dit Mme Eleonora Colgiu. En 1946, Ioan s'est fiancé à Valentina Gafencu, au manoir du vignoble Galda. Les camarades de Ioan ont organisé une cérémonie spéciale avec un prêtre et un tapis de fleurs sauvages. Les deux ont promis de se marier et d'être l'un avec l'autre jusqu'à ce que la mort les sépare. « Même si Ioan devait purger 20 ans de prison, nous espérions tous qu'il serait libéré plus tôt », explique Mme Colgiu. En 1948, des étudiants d'Aiud, dont Ianolide et Gafencu, ont été transférés à Pitesti, où une « rééducation » était en cours de préparation – un système sinistre de déshumanisation par la torture. À partir de ce moment, personne n'a su rien d'eux. Les détenus se sont vu interdire tout contact avec le monde extérieur, ils n'étaient pas autorisés à écrire à leurs familles ni à recevoir de lettre, colis ou visite. Heureusement pour eux, Ianolide et Gafencu ont échappé à la « rééducation », car entre-temps ils avaient contracté la tuberculose. Dieu les a probablement protégés juste pour en faire un exemple de fidélité.

Ils ont été transférés à Văcărești, en 1949, où ils n'ont reçu aucun soin, et un an plus tard, à Târgu Ocna – dans un hôpital pénitentiaire réservé à ceux qui devaient mourir. La nourriture était un peu meilleure et l'air était respirable, il y avait moins de lits dans la cellule, et surtout, les détenus n'étaient pas torturés. Ils n'ont toujours pas reçu d'assistance médicale, mais on pouvait introduire des médicaments en contrebande dans le pénitencier. Une tentative de commencer la « rééducation » à Târgu Ocna a échoué à cause du groupe Gafencu-Ianolide, qui s'est opposé par son influence spirituelle et l'exemple de la prière. Gafencu et Ianolide avaient appris la « prière du cœur » à Aiud, et ici ils se sont révélés très forts spirituellement. Comme on le sait, Gafencu est mort en prison, le 18 février 1952. Ianolide décrit dans son livre le passage vers la vie éternelle de Gafencu comme s'il s'agissait de la mort d'un saint, auquel le Ciel a montré ses signes. Ianolide a survécu à la maladie et à la détention et a été libéré en 1964 par décret d'amnistie générale. C'était un été qui semblait appartenir au Paradis. Il pouvait voir le ciel clair et sans grillage pour la première depuis 23 ans. Il est descendu à la gare du Nord à Bucarest et a cherché Valentina. Il lui avait fait savoir qu'il allait être libéré. Il a attendu longtemps sur le quai de la gare, son âme de plus en plus lourde. Au début, il pensait qu'il était en retard, puis lentement, lentement, la douleur s'est installée dans son âme. Il a marché jusqu'au domicile de certains parents, qui l'ont accueilli convenablement. Là, il a appris que Valentina s'était mariée un an plus tôt. Elle l'a attendu pendant 18 ans, ne sachant pas s'il était encore en vie, mais a finalement cédé aux pressions familiales et a épousé Neculai Elefteriu, qui venait juste d'être libéré de captivité en URSS.

Un peu plus tard, Ioan et Valentina se sont de nouveau rencontrés. Ils ont accepté leur situation de victimes d'un système criminel. Leur amour était toujours vivant, mais ils ne pourraient plus jamais être libres. Ils sont restés amis, se traitant avec beaucoup d'appréciation et de respect. Quelques années plus tard, Ianolide a épousé une femme à son goût, Constanta. Les familles des deux anciens fiancés ont entretenu des relations cordiales jusqu'à la fin. Les sœurs de Gafencu demandaient à Ioan Ianolide de leur raconter des histoires de prison et en particulier sur le « Saint des prisons ». Ianolide demeurait silencieux, seuls ses yeux brillaient de larmes. « Je ne soupçonnais pas qu'Ion écrirait secrètement sur sa vie en prison. Nous étions vraiment surprises qu'il n'écrive pas, qu'il ne se révolte pas de cette manière à propos de ce qui lui est arrivé. Mais il le faisait en secret, afin de nous protéger de la main de la Securitate », explique Mme Eleonora Colgiu.

Ioan Ianolide a écrit et caché plusieurs milliers de pages manuscrites dans trois lampadaires, qu'il

a lui-même fabriqués. Après sa mort, le 5 février 1986, les manuscrits sont passés de main en main pendant de nombreuses années, d'un prisonnier politique à un autre, jusqu'à ce qu'ils atteignent le monastère de Diaconești. Dans une note de valeur testamentaire laissée dans le manuscrit, Ianolide lui-même espérait que les moines s'occuperaient de son livre, car ils étaient les plus capables de le comprendre.



Un athée qui accomplit le bien

Question : Quelle est la différence entre un athée qui accomplit le bien et un croyant qui l'accomplit aussi ?

Réponse : La différence, c'est qu'en faisant le bien un athée ne donne pas à son action une signification éternelle. Pour lui le bien comme le mal sont des données temporaires, relatives. Alors qu'un croyant qui accomplit le bien sait que celui-ci est éternel et ne le place pas sur le même plan que le mal. Pour le croyant, c'est le mal qui a une signification temporaire, et non pas le bien. Ainsi donc l'athée, en créant le bien, le détruit aussitôt puisqu'il croit à la force invincible de la mort. Tandis que, pour le croyant qui nie la mort, agir bien est une œuvre constructive.

Il y a encore une différence. Pour les athées, le bien est une notion limitée, valable pour une classe déterminée ou au moins pour les amis. Tandis que pour les croyants, le bien a une valeur universelle qui n'est pas restreinte aux seuls amis ; il vaut aussi pour les ennemis. D'ailleurs, le croyant n'a pas d'ennemis parmi les hommes. L'ennemi, pour un croyant, est uniquement le péché. Le problème du croyant est de transformer ses ennemis en amis. De sorte que le bien pour les croyants à une valeur plus essentielle.

Imaginez-vous notre grande joie : à partir de ce jour, il ne bougeait même pas la tête de toute la nuit. Tout avait disparu, ses crises étaient passées. Et pourtant, les derniers temps avant de communier, il en avait trois par nuit, il n'avait pas de nuit sans crise. Moi, sa mère, j'avais peur de le regarder pendant ses crises. Et maintenant, Dieu soit loué, il est marié, il a deux enfants et n'a plus rien de ce genre.

Dimitri Doudko, ***L'espérance qui est en nous***, Éditions du Seuil, Paris, 1976

Le testament d'une génération

Père Gheorghe Calciu

C'est pourquoi je vous demande de ne pas perdre courage, à cause de mes tribulations pour vous, car elles sont votre gloire. A cause de cela je fléchis les genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, duquel toute paternité dans les Cieux et sur la terre tire son nom, pour qu'Il vous donne, selon les richesses de Sa gloire, d'être puissamment fortifiés par Son Esprit dans l'homme intérieur; qu'Il fasse que le Christ habite par la foi dans vos cœurs, afin qu'étant enracinés et fondés dans la charité, vous puissiez comprendre, avec tous les saints, quelle est la largeur, et la longueur, et la hauteur, et la profondeur, et connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance, de sorte que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu. A Celui qui, par Sa puissance qui opère en nous, peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons et tout ce que nous pensons, à Lui soit la gloire dans l'Eglise et en Jésus-Christ, dans la succession de tous les âges et de tous les siècles. Amen.
Eph 3 :13-21

La préface rédigée pour le livre *Le Retour au Christ* , de Ioan Ianolide, est le dernier texte écrit par le Père Gheorghe Calciu. Au-delà de son but premier de présenter l'œuvre, sa démarche se transforme en témoignage testamentaire du Père Calciu. En se concentrant sur le volume signé par Ianolide, le Père Calciu confesse le combat, les idéaux et les souffrances de sa génération. D'autre part, le Père Calciu suggère aux lecteurs quelle est la voie à suivre. Le titre et les intertitres appartiennent à la rédaction. (ROST)

Je ne connaissais que peu de choses sur le livre d'Ioan Ianolide. J'avais lu quelques extraits sur Internet et deux chapitres dans la revue chrétienne « Orthodox Word », publiée par la Confrérie de Saint-Germain [Saint Herman Brotherhood], du monastère du même nom à Platina, Californie.

Il s'agit de chapitres troublants que Ioan Ianolide – que Dieu le repose avec Ses saints ! – extrait du trésor de son saint cœur en tant que disciple et ami de Gafencu - le saint des prisons, comme l'ont appelé tous ceux qui l'ont connu, surnom finalement institutionnalisé par le père Nicolae Steinhardt.

Au cours des derniers mois, j'ai reçu [le texte a été écrit au mois d'août 2006 - éd.] du monastère de Diaconești - Bacău, les manuscrits (dactylographiés et mis en page par le monastère) des mémoires d'Ianolide, intitulés Le Retour au Christ (Ed. Christiana, București, 2006) – une véritable odyssée de l'esprit, une introspection abyssale faite avec humilité et finesse, que seul un homme qui a traversé les tourments de l'enfer et en est ressorti pur sur la haute rive de la sainteté pouvait recevoir de l'ange qui a veillé sur lui pendant le chemin de ses épreuves.

Les manuscrits ont été apportés par quelqu'un avec beaucoup d'autres documents, après la mort de l'auteur, dans un sac, en désordre, sans numérotation, de sorte que les moniales ont dû beaucoup travailler afin qu'elles puissent les intégrer dans les deux volumes, s'orientant soit par les titres soit par le cours des événements décrits conformément à l'histoire des prisons par lesquelles Ianolide et d'autres héros de l'ouvrage sont passés.

Ces lignes que j'écris sont insipides et conventionnelles. De tout ce qui a été écrit sur les prisons, de toute l'investigation psychologique des auteurs, tous habités par l'esprit des confessions, le plus profondément spirituel est ce livre, le plus pénétrant, celui qui peut comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, la profondeur et la hauteur, pour connaître l'amour du Christ au-dessus de la connaissance et se remplir de toute la plénitude de Dieu (cf. **Ephésiens 3:18-19**). Si tu as des doutes sur le salut, le sacrifice ou la victoire sur l'ennemi visible et invisible par la puissance de la foi et de la prière, si tu doutes de l'amour du Christ et de l'efficacité du repentir, ce livre, ce document spirituel, te convaincra.

Ils ont choisi entre le spirituel et la politique

Gafencu et son groupe furent des jeunes entre 14 et 22 ans, arrêtés du temps du général Antonescu, pour leur activité dans les *Confréries de la Croix,* une organisation spirituelle et éducative de la jeunesse roumaine attachée au Mouvement Légionnaire. Peu de temps après leur arrestation, une profonde agitation a éclaté dans leurs cœurs concernant les voies de la vie en prison et les idées pour lesquelles ils avaient été arrêtés. Leur éducation religieuse n'avait pas une grande

profondeur, mais leurs âmes cherchaient quelque chose pour vaincre la souffrance qu'ils éprouvaient et leur donnerait la paix spirituelle qui les aiderait à sortir les âmes sauvées après toutes les tribulations de la prison. Avant l'installation du communisme, ils ont eu l'occasion de lire les Saintes Écritures et ils se sont efforcés de les comprendre. «*Nous étions tous jeunes aux cœurs purs*», dit Ianolide à un moment donné. Nous n'étions aucunement corrompus, les péchés de la société ne nous avaient pas atteints. Nos âmes étaient pures, nous avions accepté la souffrance et nous nous efforcions de garder purs nos cœurs et nos esprits également. Nous avons eu de lourdes peines, les procureurs nous ont cruellement condamnés et certains d'entre nous ont eu plus d'années de prison que leur âge. Dans ces conditions, les frères de la croix arrivent à la prison d'Aiud qui se transformait en une des prisons les plus dures du pays en ce qui concerne la vie concentrationnaire des prisonniers politiques. Aucun d'eux ne pouvait même imaginer ce qui allait suivre, les tourments, les peurs, mais aussi les sommets de la foi et de la vertu que certains d'entre eux graviraient. Suivant mon devoir spirituel de prêtre, cherchant à laisser derrière moi toutes les souffrances et les humiliations que j'ai moi-même endurées, je retirerai de cet enfer de souffrances ses pépites spirituelles, le gain céleste par lequel ils ont conquis le ciel et ont trompé l'enfer.

Depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à maintenant, le Royaume des Cieux est pris d'assaut et ceux qui l'envahissent le conquièrent également. (**Mt. 11:12**.) Y a-t'il un meilleur conquérant du ciel que celui qui souffre pour le Christ et va jusqu'à mourir pour lui ?

Arrêtons-nous à un moment décisif dans la vie de ces jeunes, leur arrivée à la prison d'Aiud, où ils sont accueillis par un directeur vil et vantard, prêt à toute torture contre ces détenus qui n'étaient protégés par aucune loi. Le groupe autour de Gafencu représentait un exemple de vie chrétienne dans les catacombes pour tous les autres. Tous les détenus n'avaient pas choisi la voie spirituelle dans leur vie en prison. Beaucoup étaient des combattants politiques, ils étaient arrivés en prison pour avoir voulu éradiquer la corruption, l'indécence morale publique et la démagogie de la vie politique roumaine. Certains ont accusé le groupe de Gafencu d'être défaitiste, d'abandonner le combat pour leur confort spirituel, mais ils n'ont pas hésité entre le choix spirituel et la voie politique du Mouvement Légionnaire.

Lorsqu'ils s'en allaient, Jésus Se mit à dire aux foules, au sujet de Jean: Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent? Mais qu'êtes-vous allés voir? Un homme vêtu avec mollesse? Voici, ceux qui sont vêtus avec mollesse habitent dans les maisons des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir? Un prophète? Oui, Je vous le dis, et plus qu'un prophète. Car c'est de lui qu'il a été écrit: Voici que devant Ta face J'envoie Mon Ange, qui préparera la voie devant Toi. En vérité, Je vous le dis, parmi les enfants des femmes, il n'en a pas surgi de plus grand que Jean-Baptiste; mais celui qui est le plus petit dans le royaume des Cieux est plus grand que lui. Or, depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à maintenant, le royaume des Cieux se prend par violence, et ce sont les violents qui s'en emparent. Car tous les prophètes et la loi ont prophétisé jusqu'à Jean; et si vous voulez comprendre, il est lui-même cet Elie qui doit venir. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende.
Mt 11 :7-15

Le combat contre les mauvaises pensées

Tout d'abord, ils ont cherché à mettre leur propre vie en ordre, à comprendre et à vivre l'expérience communautaire dans l'Église primitive, à polir lentement toutes les aspérités de leur caractère et le modeler pour l'amour, le sacrifice, la bienveillance et la pratique communautaire du partage. Gafencu, Ianolide, Virgil Maxim (celui qui a écrit l'*Hymne pour la croix portée* [*Imn pentru crucea purtată*]) et Marin Naidim, vivant dans la même cellule, ont tenté d'en faire une église du Christ. Le plus familier avec la vie des saints et la Bible était, sans aucun doute, Gafencu. Le début fut bon et relativement facile. L'idée d'amour, de sacrifice les uns pour les autres a fait son œuvre, mais après un temps, leurs différentes sensibilités sont devenues occasion de souffrance dans l'espace étroit, de deux mètres sur deux, même si elles ne se manifestaient ni par des mots ni par des gestes. Chacun se sentait vis-à-vis des autres comme un petit baril de poudre, prêt à exploser à tout moment.

Cette tension était commune à tous, même si, dans un premier temps, ils ont essayé de ne pas en tenir compte, espérant que le temps, la prière et l'habitude résoudraient les problèmes personnels et communautaires. Valeriu Gafencu a appelé tout le monde à une discussion sincère et dans la crainte de Dieu, pour découvrir quelles étaient les erreurs et les faiblesses qui ont donné naissance à cet état de tension sourde, prête à exploser.

En analysant les déclarations de chacun, ils ont essayé de déterminer comment la mauvaise pensée pénètre dans le cœur humain et quelles sont les étapes qu'elle traverse à partir du moment où elle est acceptée. En fait, cette analyse suivait un chemin qui leur était inconnu, mais l'Esprit de Dieu, pour leur foi et leur effort, les a guidés à leur insu sur la voie connue depuis longtemps par les moines des déserts, sur les pas de saint Hesychius de Jérusalem [ou du Sinaï]. J'ai été très surpris de lire ce chapitre du livre de Ianolide, car j'avais longtemps pensé à faire une comparaison entre la psychologie abyssale de saint Hesychius et la psychanalyse de Freud. Hesychius vit vers le début du cinquième siècle et Freud meurt en 1939. Donc, s'il faut chercher qui a plagié qui, nous n'avons pas besoin de preuves. Je suis convaincu que Sigmund Freud, qui était juif,

connaissait au moins l'Ancien Testament, les Psaumes et les Prophètes, et, étant préoccupé par les profondeurs de l'être humain et ce qui s'y passe, il est fort possible qu'il ait également lu certains écrits philocaliques. La ressemblance entre le gardien de la conscience chez Freud et le gardien du cœur chez Hesychius est étonnante. Voici les étapes révélées par l'Esprit de Dieu à ces jeunes novices, assoiffés de Dieu. Premièrement, ils découvrent que l'homme est toujours attaqué par les mauvais esprits, mais que l'homme a le pouvoir de les recevoir ou de les rejeter dès le début ou ultérieurement. Ces mauvais esprits sont en guerre avec l'homme, mais quelqu'un de vigilant peut connaître les étapes des attaques et les combattre. La lutte est complexe et longue, mais pas impossible. Si quelqu'un n'est pas déterminé à arrêter la mauvaise pensée depuis le début, elle pénètre son esprit et soutient qu'elle n'est pas si mauvaise. Si l'homme accepte également cette étape, la pensée devient envie et nourrit son esprit, son imagination et ses sens. Jusqu'à cette étape, le combat est invisible.

La résistance de la personne s'affaiblit, elle est attaquée par des images mentales ou sensorielles et si la vigilance est tombée dans la paresse ou la faiblesse, alors l'envie prend une apparence plus organisée et devient désir, qui se manifeste visiblement à travers certains actes ou paroles, prolongeant le combat invisible dans le plan sensible. Très vite, le désir devient un projet et est prêt pour une réalisation pratique. Le combat est plus facile au stade de la pensée et devient de plus en plus difficile et les chances de victoire diminuent dans les étapes ultérieures. Le projet est dominateur, il a un grand pouvoir sur la personne et la volonté de résister diminue. Une telle analyse ne pouvait être faite par ces jeunes que par la présence du Saint-Esprit qui les a aidés tout au long de leur vie en prison.

Une mort angélique

Le lecteur qui se penchera sur ce livre ne le finira pas sans être ébranlé, ou même tourné vers la foi, car la vie de Gafencu et de ses compagnons est un modèle moral et une échelle pour s'élever vers les hauteurs, un appel constant à sortir même temporairement du marais de cette vie et monter vers le Soleil de la Justice, vers l'Orient d'en Haut qui est le Christ.

N'est-ce pas terrifiant ce que dit un jeune non-théologue, qui a assumé la souffrance et la mort comme une purification et une résurrection, parce que la fin de la vie humaine n'est pas la mort, mais la résurrection. Et je ne veux pas que le lecteur de bonne foi ignore certaines des paroles laissées par Gafencu, de véritables pages philocaliques : *À propos de la purification intérieure* [*Despre curătirea lăuntrică*]. Lorsque Valeriu se sentait bien, il parlait magnifiquement et avec enthousiasme, s'arrêtant principalement sur son thème préféré, la purification intérieure : « *Par le baptême, nous avons reçu la grâce purificatrice, et par l'onction avec le saint Myrrhe, nous nous sommes parés de tous les dons du Saint-Esprit, mais cet état intérieur béni est resté oisif en nous, car nous ne sommes chrétiens que de nom. Nous vivons dans un monde de confusion, de débauche, de péché. C'est honteux d'être croyant, c'est démodé d'être moral. L'homme baptisé, pour être sauvé, doit vivre dans le Saint-Esprit toute sa vie, et c'est bien ce que nous n'avons pas réussi. Nous avons cru, nous avons prié, nous avons gardé la foi, nous avons souffert, mais pour nous unir au Christ, il est nécessaire de se purifier intérieurement par la confession et de se renouveler par la Sainte Eucharistie. C'est consciemment et avec toute sa persévérance qu'il faut s'unir au Christ, qu'il faut devenir l'image visible de sa sainteté, de sa puissance, de son amour, de sa lumière, de son immortalité. Vous devez vaincre le péché jusqu'au sang. Voilà comment il faut naître à nouveau. Il n'y a pas de voie de compromis.* »

J'ai peut-être trop allongé ma parole indigne, mais je veux vous conduire à une mort angélique. Dans ce livre, beaucoup de gens meurent, ils meurent à cause de la torture, de la faim, du manque de soins médicaux, voire du suicide. Mais on meurt de manière angélique, également.

Quand j'étais enfant et que l'un des anciens du village approchait l'heure de la mort — les paysans connaissaient l'heure de la mort sans médecins, parce que les médecins étaient en ville, pas à la campagne — les parents prenaient leurs enfants par la main et tout le village allait, petit à petit, rendre visite à ce vieillard ou à cette vieille femme pour lui « *demander pardon* ». Les parents disaient : « *As tu peux être passé à côté de lui sans le saluer, ou tu t'es moqué de lui, ou t'as volé des pommes et des poires de son verger. Demande-lui pardon !* »

J'y arrivais, timidement, comme dans un bastion de la mort, je baisais la main du mourant, émerveillé par sa mort sereine, vaillante devant la mort, et je lui disais d'une voix tremblante : «*Veuillez me pardonner!*» Et il/elle me répondait : «*Que le Seigneur vous pardonne!*» Et nous poursuivions : «*Et une deuxième fois!*» Et il/elle : «*Que le Seigneur vous pardonne!*» Et puis encore : «*Et une troisième fois!*» Le malade, d'une voix faible : «*Que le Seigneur vous pardonne!*» Nous restions ensuite assis avec nos fronts sur le bord du lit jusqu'à ce que le patient reprenne un peu de ses forces pour qu'il puisse lever la main et nous bénir sur la tête. En un sens, nous tous, surtout les enfants, étions les messagers de la mort, une mort à visage d'enfant que les mourants recevaient avec amour et bénédiction. C'est ainsi que Gafencu et d'autres comme lui sont morts. Des quatre qui ont commencé la vie commune à Aiud avant d'arriver à Pitești, pour être démasqués, Dieu n'a laissé aucun entre les mains des tortionnaires, mais il les a tous sauvés, presque au dernier moment, pour épargner leurs souffrances, afin de ne pas permettre que leurs âmes nées de nouveau à travers la purification intérieure soient salies. Ce livre pourrait être rempli de la mort de ceux enfermés dans les prisons, car chacun meurt à sa manière, pour lui-même, pour son prochain et pour Dieu. Vous ne pouvez pas lire le récit du départ de mes aînés à Mahmudia, ou de ceux des prisons, sans qu'une larme mouille vos yeux, car Dieu veut adoucir nos cœurs par le don des larmes.

«*Elle n'est pas cachée, Seigneur, mon Dieu, mon Créateur et Rédempteur, ni la goutte de larmes, ni toute partie de cette goutte*» (La septième prière de la sainte Communion par **saint Basile le Grand**)

Le jour où Valeriu est parti

La mort de Valeriu ne peut être ignorée de la même façon que les morts innombrables de n'importe quel film démoniaque hollywoodien. Qui souhaite être le témoin d'un moment de belle sérénité doit s'attarder sur la mort de Valeriu Gafencu – rendu par Ianolide avec des mots simples et directs, ce qui les rend encore plus profonds et plus ouverts à l'éternité de Dieu.

«*(Valeriu) était de plus en plus épuisé. Son cou ne pouvait plus soutenir sa tête, alors je l'ai soutenue avec ma main. J'ai vécu alors avec le sentiment que les mystères de la création se révèlent, que la plante de mes pieds reposait sur une sorte de tissu qui me soutenait et que l'âme avait atteint le sentiment de plénitude. J'étais si heureux à ces moments que je ne les oublierai jamais. Et dans l'éternité, je ne veux pas d'un état plus élevé que cela, parce qu'alors j'étais pleinement complètement heureux. Je crois que le Christ était présent en Valeriu. C'est la seule façon dont je peux expliquer son état de grâce, ainsi que la stupéfaction de ceux qui ont participé à ce moment-là. Valeriu m'a dit : ‹Premièrement, mon esprit et mon âme adorent le Seigneur. Je Lui suis reconnaissant d'être arrivé là. Je vais à Lui. Je suis heureux de mourir pour le Christ. C'est à lui que je dois la grâce d'aujourd'hui. Tout est un miracle. Je pars, mais vous devez porter une lourde croix et poursuivre une mission sainte. Dans la mesure où je serai autorisé, d'où je me trouverai, je prierai pour vous et je serai avec vous... Gardez inchangée la vérité, mais évitez le fanatisme...›*

Il était plus de 12 heures. Dehors il neigeait avec de gros flocons, veloutés, flottant dans l'air... Valeriu était vivant et mourant en même temps... «Ioan, me dit-il, continuez à témoigner de l'Esprit. Ici a œuvré Dieu...» Après, il a pu dire encore : «C'est fini!» Il leva ses yeux bleus vers le ciel et j'ai pu y apercevoir des miracles de plus en plus profonds, de plus en plus merveilleux se décomposer en eux. Tout était fait d'une lumière surnaturelle, mais réelle, une sorte de réalité parfaite, dont la vue, vous rend heureux. J'ai éclaté en sanglots. Il a rendu son âme vers 13 heures, le 18 février 1952. Les cloches de l'ermitage se mirent à sonner. Mes larmes se sont immédiatement arrêtées» (Ioan Ianolide, *Le retour au Christ* [*Întoarcerea la Hristos*], pp.189-190, Editura Bonifaciu, București, 2012).

Combien de temps devons attendre encore que la Patriarchie roumaine sorte de la servitude de l'État séculier diabolisé, orientée vers une Europe unie pleine de l'esprit de l'antichrist, et canonise les martyrs de la nation roumaine et de l'Église? L'Église russe vénère comme martyrs tous ceux qui ont été tués dans les prisons, même s'ils ont mené une lutte politique, parce qu'ils se sont tous battus contre l'empire communiste satanique. Et dans notre pays, les saints sont reniés par l'Église pour des raisons politiques et par lâcheté spirituelle. Le Saint Synode roumain n'a pas entendu

parler de la puissance de la croix : «*Et il a fait des pêcheurs des apôtres et les païens sont devenus martyrs!*» N-a-t'il pas entendu dire que la repentance et la purification intérieure sont la porte d'entrée la plus sûre vers le ciel? N-a-t'il pas entendu dire que la vie confortable est l'ennemi du Christ dans le cœur des hiérarques, qui sacrifient les saints dans les prisons du plus horrible abattoir : celui du meurtre spirituel.

Mais au-delà de la cécité et de la lâcheté, les saints des prisons veillent sur l'Église roumaine, sur les membres du synode piégés dans l'esclavage de l'État athée, et sur le peuple roumain, plus réels que toutes les dégrées hiérarchiques qui nient le caractère sacré des morts dans les prisons, même sur les diocèses où, par les dispositions du hiérarque local, la liturgie devient une annexe à la préparation du clergé à l'entrée dans la basilique de satan, l'Union européenne.

Jusqu'au moment de sa mort, Valeriu Gafencu a eu la conscience vivante et sainte qu'il mourait pour le Christ : «*Premièrement, mon esprit et mon âme adorent le Seigneur. Je Lui suis reconnaissant d'être arrivé là. Je vais à Lui. Je suis heureux de mourir pour le Christ*»

Non seulement il a eu la conscience de sa mort martyrique, mais Dieu lui a également donné la pleine connaissance d'aller vers Jésus au moment de la mort.

Que ce mystère nous fasse tous trembler!

Post Scriptum

La question du pasteur luthérien Richard Wurmbrandt reste pour moi, pas tout à fait claire. Maintenant, après avoir lu le livre de Ianolide, je suis convaincu qu'il a caché le baptême pour des raisons connues de lui seul. Je l'ai rencontré en Amérique et je peux dire que nous étions amis et je suis devenu son confident. Quand il était troublé ou dérangé par certains esprits, il venait à moi comme à un confesseur. Il avait une grande sympathie pour l'orthodoxie et une piété particulière pour la Mère de Dieu. Il m'a dit : «*Je suis surpris que les luthériens aient abandonné le culte de la Mère du Seigneur, parce que Luther avait une grande piété envers la Sainte Vierge. Quand j'étais en prison, j'ai vu que toutes les nations avaient un Ave Maria dans leur langue, et nous, Juifs, qui avons donné la Sainte Vierge au monde, ne l'avions pas. J'ai alors traduit le texte en hébreu et je l'ai adapté à une ancienne mélodie*»

Je l'ai prié de la chanter pour moi. C'était une chanson étrange, avec des ondulations orientales qui touchaient le cœur. Il ne m'est jamais venu à l'esprit d'enregistrer la chanson.

Wurmbrandt est ensuite tombé gravement malade. Il ne pouvait plus avaler et était alimenté par un tube, directement dans son estomac. Il était dans un hôpital catholique. Je suis allé lui rendre visite. Nous avons eu une brève conversation. Il m'a demandé de l'emmener dans la cour de l'hôpital. J'ai appelé la sœur et l'a mis dans une chaise roulante. C'était une petite cour avec une fontaine et une statue de la Sainte Vierge. J'étais venu avec Mère Nina, une religieuse du couvent des femmes de Forestville — St. Païssi Velitchicovschi, en Californie, qui avait un magnétophone avec elle. Nous avons profité de la cour et de la statue de la Mère de Dieu pour lui demander de nous chanter, pour l'enregistrement, le Je vous salue Marie composé par lui, pour la postérité. Il a accepté. Sa femme, arrivée entretemps, s'y est opposée de toutes ses forces, mais il voulait chanter et elle a dû abandonner. Elle est partie et nous a laissés seuls. Mère Nina a préparé le magnétophone et Wurbrandt a chanté. Il avait une voix faible, due à une faiblesse générale, sa respiration était courte, la chanson avait des grandes variations et il ne pouvait prendre les aigus qu'avec difficulté et avec des arrêts pour respirer. Cela me parut deux fois plus étrange que la première fois, comme si quelque chose venait des profondeurs d'une nation qui avait trahi son dessein et faisait une pénitence tardive pour celle que Dieu avait choisie pour être sa mère. La cassette se trouve chez Mère Nina. J'avais aussi une copie que j'ai perdue. Je demanderai une autre copie à Mère Nina.

J'ai beaucoup parlé avec Wurmbrand. Il n'a jamais nié, au contraire, il a déclaré publiquement qu'il avait été sauvé de la mort par les légionnaires de la prison de Târgu Ocna, avec les médicaments offerts par Gafencu. Mais devant moi, il n'a jamais fait la moindre allusion qu'il ait été baptisé en prison. Voyant son affection pour l'orthodoxie, je lui ai demandé une fois, quand il était malade, pourquoi il ne s'était pas converti. Il a répondu : «Peut-être que je n'étais pas digne.».

Il avait une façon particulière de parler, brusquement. Il m'a demandé : «*Père, quelle langue pensez-vous qu'on parle au paradis, c'est-à-dire, la langue humaine, pas la langue angélique?*».

«*Je pense que l'araméen, la langue que le Christ a parlé, ou le grec*», répondis-je.

«*Non, père. On parle le roumain, car il n'y a pas de langue moins mathématique que le roumain. Elle permet d'exprimer n'importe quelle profondeur d'âme et n'importe quelle hauteur céleste.*»

Peut-être qu'au dernier moment, le Sauveur lui a accordé le baptême du désir.



Le devoir de partager la clé du bonheur

Imaginez-vous seulement que nous ayons la clé du bonheur éternel et que nous soyons entourés d'hommes malheureux et qui vont à leur perte. Nous aurions pu faire le bonheur de ces malheureux en leur donnant notre clé. Mais nous la cachons. Et ce n'est pas par crainte de la perdre, mais simplement parce qu'on nous a menacés : si tu donnes cette clé, nous te priverons de ton bien-être provisoire. Et en échange de ce bien-être provisoire, nous vendons le bonheur éternel d'innombrables hommes, et le nôtre aussi. Qui sommes-nous après cela, avons-nous une justification quelconque ?

Chaque croyant possède cette clé du bonheur éternel, mais s'il la cache, il se privera le premier de ce bonheur. On ne place pas une chandelle allumée sous la table, mais sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tout le monde à la maison. Parfois on justifie sa pusillanimité en affirmant qu'afficher sa foi serait pur orgueil. Les saints pères, dit-on, s'en allaient dans le désert, s'isolaient du monde...

Oui, on dit bien dans l'Évangile : « Lorsque tu pries, ferme ta porte et prie ton Père qui est présent dans ce qui est secret, et ton Père, qui voit dans ce qui est secret, te le rendra. » Oui, il y a des époques où il faut s'isoler et construire dans le silence l'œuvre de Dieu. Mais il en existe d'autres où il faut encourager les hommes, et, par son propre exemple, les attirer au salut quand on les voit courir à leur perte.

Dimitri Doudko, ***L'espérance qui est en nous***, Éditions du Seuil, Paris, 1976

Le combat pour la Jérusalem céleste

Stelian Gomboș

Ioan Ianolide, *Le retour au Christ - document pour un monde nouveau*, Editura Christiana, București, 2006, 534 pages | traduction : *hesychia.eu*

Nous avons devant nous le livre d'un confesseur, un livre terrifiant et utile pour ceux qui le lisent, publié dans la collection «*Témoignages des confesseurs roumains dans les prisons*», coordonnée par la communauté du monastère de Diaconești — département de Bacău, avec la préface signée par le regretté père Gheorghe Calciu-Dumitreasa, d'éternelle mémoire, et la postface rédigée par l'écrivain et publiciste chrétien Răzvan Codrescu.

Les mémoires, très émouvantes, d'un martyr dans les prisons communistes pendant vingt-trois ans, en compagnie de Valeriu Gafencu - «le saint des prisons», des prêtres Gheorghe Calciu, Gherasim Iscu, Constantin Voicescu, Dumitru Stăniloae, Constantin Galeriu, Daniil Sandu Tudor ou des écrivains chrétiens Mircea Vulcănescu, Marcel Petrișor, Radu Gyr, Constantin Oprișan, Nichifor Crainic et Gheorghe Jimboiu, montrent que ces martyrs contemporains ont survécu dans l'arène des «*lions communistes*» grâce à leur foi inébranlable en Dieu - Celui qui «*peut tout faire pour celui qui croit*», donnant aux humbles la Grâce qui sanctifie, gouverne et dirige toute la création!

Les manuscrits sont arrivés, il y a deux ans, au monastère de Diaconești, où les religieuses, dirigées par la moniale Antuza Diaconu, les ont étudiés attentivement, jusqu'à ce qu'elles les concentrent dans ce livre, respectant le cours des événements décrits conformément à l'histoire des prisons par lesquelles l'auteur et les autres héros des Mémoires sont passés. De tous les récits sur les prisons communistes, ce livre est l'un des plus spirituels, l'un des plus pénétrants, comme le témoigne également le père Calciu. Les héros de ce livre ne sont pas les inventions d'un écrivain en quête de célébrité, mais des martyrs de la foi, de vraies personnes, qui ont traversé l'enfer pour se sanctifier et qui nous laissent leurs vies en exemple. En gravissant, un à un, les degrés de l'échelle sainte sous les persécutions, ils ont cherché premièrement à mettre de l'ordre dans leurs propres vies, à comprendre et à vivre l'expérience communautaire dans l'Église primitive, à polir, lentement mais sûrement, leurs caractères pour les ouvrir à l'amour, le sacrifice, la bonté et la pratique de l'amour communautaire.

Ils sont passés, avec le prix de leur sang, par l'école de Philocalie et de la spiritualité orientale authentique. En d'autres termes, l'implication de la personne dans le combat spirituel, en passant par toutes les degrés de l'ascèse chrétienne, dans le combat invisible et visible dans lequel ces serviteurs du Christ et amoureux du prochain se sont engagés, conduit à une telle profondeur d'analyse qu'elle «ne pouvait être faite par ces jeunes que seulement par la présence de l'Esprit Saint, qui les a aidé tout au long de leur vie en prison».

L'auteur s'attarde longtemps sur celui qu'on a appelé le saint des prisons, Valeriu Gafencu, exemple de vie en Christ. Ianolide, lui-même un homme spirituellement expérimenté, montre comment son camarade a pleinement assumé sa vie spirituelle, par conviction et avec l'aide de Dieu, malgré toutes les vicissitudes qu'il a traversées à cause du système et du régime satanique!

L'ouvrage est le rappel de Ianolide, terrorisé par les menaces du régime communiste, d'une série d'événements, de faits, de moments cruciaux, à valeur existentielle, décisifs pour l'évolution des héros du livre, qui, malgré l'intention de leurs ennemis, ont réussi à triompher. La postérité objective se souviendra d'eux en tant que « héros de la foi », porteurs de l'Esprit de Dieu dans l'enfer de ce monde terrestre de la seconde moitié du vingtième siècle ! ...

À ce propos, les paroles de Răzvan Codrescu sont très importantes : « *Plus de 40 ans après la fermeture des prisons politiques communistes et plus de 16 ans après l'effondrement de l'ancien régime, en Roumanie nous n'avons pas de martyrologie officielle ni de martyr chrétien anticommuniste, honoré comme il se doit par l'Église de la Nation... Pour cette raison, nous avons jugé opportun aux éditions Christiana de répondre à l'ignorance et à l'indolence actuelles avec une collection documentaire consacrée au martyre orthodoxe du vingtième siècle en Roumanie, intitulée ‹ l'Orthodoxie militante ›. « Si ce volume, si proche thématiquement, n'est pas entré dans la collection respective, c'est uniquement parce qu'il a été structuré différemment. Son histoire est esquissée, en grande partie, dans la clarification éditoriale qui précède le texte de Ioan Ianolide. Préparé avec un soin admirable et exemplaire pendant plusieurs années au monastère de Diaconești, où il est arrivé après de longues aventures (répondant ainsi au souhait de l'auteur dans une courte note testamentaire : ‹ Les moines seront le plus habilités à statuer sur ce document ›), ce livre est sans aucun doute l'un des meilleurs de toute la littérature pénitentiaire. Mais son intérêt ne réside pas tant dans les faits présentés, que dans l'ouverture spirituelle : l'anecdote est dépassée et transcendée à travers de vraies pages de Philocalie contemporaine, révélant abondamment que dans les prisons communistes, autour de Valeriu Gafencu, s'est constituée, mutatis mutandis, un mouvement spirituel correspondant à celui promu, de l'autre côté des barreaux, par le groupe ‹ Le Buisson Ardent › du monastère d'Antim* ».

Ce livre-document est unique en son genre chez nous, un de la rédemption du temps du salut et du monde par la foi, dans laquelle la souffrance, l'ascèse, la vie spirituelle et la connaissance mystique marchent ensemble sur les traces des anciens confesseurs — de la période apostolique, patristique et post-patristique — nous rappelant que la vie chrétienne et « *le christianisme sont nés du sacrifice de Dieu pour les hommes et ont duré grâce au sacrifice des gens pour Dieu* ». Răzvan Codrescu espère qu'à terme, les martyrs du Christ pendant le communisme bénéficieront de toute l'attention du Saint Synode et de la Commission pour la canonisation de l'Église orthodoxe roumaine, « *qui, avant de construire la cathédrale du Salut de la nation en pierre, aurait l'occasion d'achever celle qui est bâtie dans l'Esprit, lui ajoutant de nouvelles tours de sainteté* ».

Le retour au Christ met en évidence la conviction que sans communion, participation et sacrifice, le christianisme n'est qu'une simple idéologie, dénuée d'Esprit et de Vérité. Par conséquent, l'Église — une institution divine humaine vivante et dynamique — n'est pas aujourd'hui un musée d'antiquités, rempli de pièces historiques et artistiques de valeur, mais elle constitue la Montagne de notre Transfiguration et de la naissance de tant de générations de personnes « *de l'eau, du Saint-Esprit et de feu* », beaucoup d'entre eux étant appelés à embrasser « *la couronne du martyre et donc de la sainteté* ». Ceux qui sont expulsés des tours babyloniennes peuvent frapper aux portes de la cité de la nouvelle Jérusalem - ecclésiale et céleste qui « *n'a pas besoin du soleil, ni de la lune pour qu'ils l'éclairent, car c'est la gloire de Dieu qui l'illumine et l'Agneau en est le flambeau.* ». (**Apoc. 21:23**).

Je n'y vis point de temple; car le Seigneur, le Dieu tout-puissant en est le temple, ainsi que l'Agneau. Et la ville n'a pas besoin du soleil, ni de la lune pour qu'ils l'éclairent, car c'est la gloire de Dieu qui l'illumine et l'Agneau en est le flambeau. Et les nations marcheront à Sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur. Ses portes ne seront pas fermées le jour, car il n'y aura point là de nuit. On y apportera la gloire et l'honneur des nations. Il n'y entrera rien de souillé, ni personne qui commette l'abomination ou le mensonge, mais seulement ceux qui sont inscrits dans le livre de vie de l'Agneau.
Apoc 21 :22-27

L'Évangile, la Philocalie et le monde

Ioan Ianolide, *Detinutul profet*, pp.24-27, Editura Bonifaciu, București, 2009 | traduction : *hesychia.eu*

Lorsqu'il est rentré chez lui il y a 20 ans, le détenu n'a rien trouvé dans sa belle bibliothèque : elle avait été pillée, détruite et expédiée à l'usine pour fabriquer de la cellulose. Il a donc rassemblé à nouveau quelques livres, dont les dix volumes de la Philocalie roumaine. Il les caresse des yeux, en prend un et le feuillette, puis un autre et un autre, avant de les remettre sur l'étagère.

Lorsqu'il a lu le premier volume, il était au début de sa vie intérieure. Il eut alors le sentiment d'une révélation et se révolta au fait que jusqu'à cette date ce chef-d'œuvre de la spiritualité chrétienne n'avait pas été mis à la disposition de l'âme roumaine. Puis, son âme inassouvie s'est approprié chaque mot de la Philocalie, le traduisant immédiatement en un acte vivant de son esprit.

Depuis, quarante ans se sont écoulés. Pendant ce temps, il a beaucoup souffert, beaucoup lu, débattu de la plupart des problèmes de l'existence humaine. Il est toujours resté croyant et son état de prière ne l'a jamais quitté. Il a donné la priorité aux études théologiques. Il s'efforce encore maintenant que tout ce qu'il pense a une base évangélique, apostolique et patristique. Il veut être un fils fidèle de l'Église. Il a atteint une vision intérieure et son esprit est d'une extraordinaire clarté. Ainsi, il saisit les exigences du monde et leur ordre divin.

Il est un ermite du monde moderne. Il contemple le monde en Christ et glorifie le Christ dans le monde, en remplissant le monde du Saint-Esprit. Il se sent flotter comme une pensée au-dessus du monde, et le monde est une pensée et ainsi il rencontre la Pensée incréée.

Il ne fait pas de synthèses, car il a oublié tout ce qu'il a lu, mais voit la synthèse du monde dans ses symboles. Il est attentif à toutes les dimensions de la condition humaine, il veut les contenir, mais il sait qu'il manquera toujours quelque chose. C'est pourquoi il ne peut penser le monde qu'ancré en Christ.

Dans toute sa solitude, il ne se sent pas seul. Dans toute sa défaite humiliante, il a la certitude du triomphe du Christ dans le monde.

Est-il un mystique, un philosophe, un homme politique, un poète, un scientifique, un économiste ? Non. Il se considère simplement comme un chrétien. Dans cette perspective, il pense à la Philocalie, à la théologie, et à la chrétienté.

Il sait que son âme doit beaucoup à la Philocalie, que sa pensée a été formée par la théologie, et pourtant il prend de la distance par rapport à elles, les juge toutes avec attention et cherche à les voir toutes en Christ. Le salut du monde l'intéresse : ce qu'il est, comment il est et comment il peut se matérialiser.

La philocalie, de ce point de vue, lui semble une réduction de la vision divine du monde à la vision de l'ermite du monachisme. La Philocalie est une réduction de la spiritualité chrétienne à la spiritualité personnelle ou, tout au plus, monastique. L'introspection des moines a fait qu'ils aient cessé de regarder le monde comme monde. La vision de la Philocalie est un combat invisible avec les esprits, un combat avec les passions et un combat avec le monde considéré comme péché, or il voit la guerre, le péché et le monde comme un tout. Le discours philocalique ne ressemble pas au discours évangélique, car dans celui-là le combat se déroule dans le monde, pour le changement du monde et pour la défaite des forces des ténèbres qui agissent dans le monde. La philocalie a été écrite au Moyen Âge, lorsque les problèmes du monde étaient transmis aux États, et que les États les résolvaient dans la mesure où ils étaient ou n'étaient pas une expression du christianisme, et les moines se consacraient à la vie purement spirituelle. Une partie des vertus

et valeurs évangéliques n'apparaissent même pas dans la Philocalie : le courage, l'affirmation, le combat, la justice, l'honnêteté, la rétribution, etc. Il comprend la spécialisation selon les différents domaines du christianisme, mais dans l'unité donnée par les membres du même corps. Il cherche donc à retrouver le corps mystique du Christ comme une réalité qui intègre le monde, le remplit et le sanctifie. S'il devait présenter les conclusions de sa vie lors d'une brève conférence, il prendrait comme exemple le sermon du Sauveur sur la montagne.



L'athéisme

L'athéisme est la négation de la divinité ; c'est un terme très imprécis, mais il reçoit une grande précision quand on oppose à la négation un contenu positif. Si l'on entend par le mot Dieu l'idée arrêtée par le dogme religieux chrétien, la plupart des systèmes philosophiques contiennent plus ou moins d'éléments athées. Ainsi, tout panthéisme qui identifie dans une certaine mesure Dieu avec le monde rejette par là même la notion religieuse de Dieu et, de ce fait, est athée. Le matérialisme a le plus souvent pris une nuance athée, mais l'idéalisme aussi peut prendre une nuance identique s'il revêt la forme de l'idéalisme subjectif ou du solipsisme. Pourtant le matérialisme ne mène pas obligatoirement à l'athéisme, ainsi que l'a montré l'Histoire (cf. Épicure, Tertullien, Hobbes), et puisqu'il est clair qu'une explication de fait, basée sur la causalité mécanique des phénomènes, peut ne pas introduire Dieu en tant que principe actif, mais ne doit pas nécessairement considérer négativement le concept de Dieu-Créateur. De la même façon, le scepticisme ne rejette que l'intelligibilité de la divinité, et adopte par conséquent une position tout aussi négative, aussi bien à l'égard de l'affirmation de l'existence de Dieu qu'à l'égard de Sa négation. Seul le mysticisme repose entièrement sur l'idée de la divinité, et c'est pour cela qu'il se confond le moins avec les éléments athées. L'athéisme, pris en tant que système, est un phénomène impossible parce qu'on ne peut rien édifier sur la négation pure. Tel penseur (Nietzsche, par exemple) a beau éviter soigneusement de mentionner la divinité, il est cependant nécessaire de reporter une partie de ses attributs sur les concepts qui remplacent ou doivent remplacer le concept de Dieu.

Dimitri Doudko, *L'espérance qui est en nous*, Éditions du Seuil, Paris, 1976

Le sang des martyrs est semence de Chrétiens

La vie et la mort de martyre d'un missionnaire, le père Daniel Sysoev

The Orthodox Word, Vol.45, No.5 (268), p. 209-223 | traduction : *hesychia.eu*

Où nous apprendrons comment un prêtre russe a offert sa vie pour sauver les âmes de ses prochains, les citoyens de la Fédération Russe.

1. Un bref aperçu de la vie du père Daniel

Dans la nuit du 19 au 20 novembre 2009, l'un des missionnaires orthodoxes les plus remarquables de Russie, le père Daniel Sysoev, a été tué dans son église par un assaillant inconnu. Le prêtre de trente-cinq ans était très respecté au sein de l'Église orthodoxe russe pour son grand zèle pour la foi et pour ses nombreux écrits. Il avait reçu de nombreuses menaces de mort au fil des ans pour son travail missionnaire parmi les musulmans, dont quatre-vingts s'étaient convertis au christianisme grâce à son travail. Le 25 décembre 2009, un groupe extrémiste islamiste du Caucase du Nord s'est attribué le mérite du meurtre de père Daniel, précisant qu'il avait été tué par un fidèle musulman qui avait fait vœu à Doku Umarov, ancien président de la Tchétchénie, d'« exécuter le damné Sysoev ». Selon cette déclaration, après avoir tué le p. Daniel l'assaillant est parti dans le Caucase pour combattre aux côtés de militants musulmans locaux, où il a lui-même été rapidement tué.

Père Daniel Sysoev était le fils aîné d'un père russe, le prêtre Alexeï Nikolaevitch, et d'une mère tatare, Anna Midhkatovna. Dans son enfance, deux incidents remarquables témoignent de son appel indéniable à la vie religieuse. Lorsque Daniel est né en 1974, ses parents n'étaient pas encore baptisés. Il a été baptisé ensemble avec eux en 1979, alors que Daniel avait cinq ans. Pendant la célébration, alors qu'ils étaient conduits autour des fonts baptismaux, il vit un ange ressemblant à un homme aux vêtements ardents, debout à côté des fonts. Il a demandé à ses parents s'ils l'avaient vu, mais il avait été le seul à le faire. Par la suite, il a mentionné plusieurs fois cet épisode.

Le deuxième incident s'est produit pendant ses années d'école, dans les années 1980, c'est-à-dire lorsque la Russie était encore sous le joug communiste. Un jour, son professeur a mis le jeune Daniel devant toute la classe et lui a demandé : « *Crois-tu en Dieu ?* » et « *Est-ce que tu connais des prières ?* ». Ses camarades de classe, ayant reçu une éducation athéiste, se mirent à rire bruyamment, disant que l'astronaute Youri Gagarine était allé dans l'espace et n'avait pas vu Dieu. Après une courte pause, Daniel a dit : « *Oui, je crois en Dieu et je connais beaucoup de prières* ».

L'appel à la prêtrise du père Daniel a également eu lieu pendant son enfance. Contrairement à beaucoup de collègues de sa génération, il n'était pas

un adolescent rebelle. Il brûlait du feu de l'amour pour Dieu dès son plus jeune âge et a maintenu cette foi ardente sans faille jusqu'à son départ. Père Daniel a été ordonné prêtre en 2001 par Sa Sainteté le patriarche Alexie II, qui l'a appelé le premier prêtre ordonné dans l'Église orthodoxe russe au troisième millénaire. Il a ensuite été affecté à la paroisse des saints Pierre et Paul à Moscou, où son père avait servi également. En 2003, il a fondé une nouvelle paroisse dans la région de Kantemirov près de Moscou, un territoire qui comprenait des résidents de diverses confessions religieuses, mais, jusqu'à récemment, presque pas de croyants orthodoxes. Avec la bénédiction du patriarche Alexie II, il a commencé à organiser la construction d'une église dédiée à son saint patron, le saint Prophète Daniel. En 2006, une église temporaire en bois a été construite, dédiée au saint apôtre Thomas. C'est dans cette église que le p. Daniel a rencontré sa fin de martyre.

Père Daniel était un prédicateur doué et donnait des sermons inspirés, non seulement à la Divine Liturgie, mais à chaque office de l'Église. Son âme brûlait du désir de nourrir les brebis du Christ et de conduire les âmes perdues et affamées au Corps du Christ, l'Église orthodoxe. Son sentiment d'urgence dans cette œuvre salutaire l'amenait à rechercher constamment de nouvelles façons d'aider son prochain à trouver la Vérité et à grandir sur le chemin de l'union avec Dieu. Son approche était directe, audacieuse et courageuse, et était éclairée par son amour brûlant pour Dieu et le prochain. Le titre de l'un des nombreux livres missionnaires dont il est l'auteur, *Pourquoi n'êtes-vous pas encore baptisé?*, est révélateur de la manière dont il a mené son œuvre apostolique.

Le père Daniel a commencé son travail missionnaire en 1996, alors qu'il était encore diacre, avec l'établissement de causeries bibliques hebdomadaires, chaque jeudi soir. Il proposait des explications, chapitre par chapitre, de l'Ancien et du Nouveau Testament, avec des commentaires tirés des saints pères. Ces conférences bibliques visaient à éclairer les personnes intéressées non-orthodoxes, ainsi qu'à aider les orthodoxes ayant subi les influences des sectes et les occultistes.

À l'église Saint-Thomas, le P. Daniel a développé un cours, composé de douze séances de trois heures, pour les « missionnaires de rue » orthodoxes, qui devaient sortir et discuter de la foi avec les gens sur la place publique. Parmi ceux qui ont bénéficié de ses activités à cet égard se trouvaient des athées, des musulmans, divers types de protestants et même des satanistes et des skinheads.

Toujours dans les années 1990, le P. Daniel a commencé à travailler au centre de réadaptation Saint-Jean de Kronstadt à Moscou, afin d'aider les gens à se remettre des méthodes de contrôle mental des cultes pseudo-religieux.

Père Daniel était très actif dans la défense de l'enseignement biblique/patristique orthodoxe sur la création et contre l'enseignement séculier moderne de l'évolution. Après la chute du régime soviétique, pendant lequel l'évolutionnisme était enseigné comme doctrine d'État, le père Daniel a été l'un des premiers à proposer une critique soutenue de l'évolution d'un point de vue orthodoxe. Ses livres *Chronique du commencement* (1999) et *L'Hexaéméron vs. l'Évolution* (2000) sont le fruit de son étude approfondie de l'enseignement biblique et patristique sur la création du monde et de l'homme. En 2000, il a aidé un autre pasteur dévoué, le P. Constantine Bufeyev, docteur en géologie, pour créer un centre missionnaire spécifiquement destiné à la défense et à la propagation de l'enseignement orthodoxe sur la création. Appelé «*Shestodnev*» («*Six jours*»), le centre a été fondé avec la bénédiction du patriarche Alexie II. Le père Daniel a été le premier secrétaire du centre, et chaque année il a donné des conférences lors des rencontres à Moscou, «*L'interprétation orthodoxe de la création du monde et la science moderne*», qui comprenaient des conférences par des docteurs en sciences, des théologues et des catéchistes venus de plusieurs pays. Il a également édité et écrit un article pour l'anthologie Révélation divine et science contemporaine (2001).

Père Daniel était un homme intense et ne perdait pas de temps. Il a toujours senti qu'il n'aurait pas assez de temps pour accomplir tout ce qu'il voulait. Il ne pouvait pas supporter les paroles oiseuses. Pourtant, malgré toute son intensité, il souriait toujours et plaisantait même.

Son frère Basile se rappelle qu'environ deux ans avant sa mort, le père Daniel s'est cassé la jambe. Pour une raison quelconque, le doyen diocésain ne lui a pas fourni de remplaçant pour servir dans son église. Père Daniel ne voulait pas que son église soit sans la Divine Liturgie, et il a célébré lui-même. Il est sorti de l'autel pour la grande Entrée, manifestement dans une grande douleur. Pourtant, il l'a surmonté et, avec un sourire sur son visage, a récité la prière nécessaire, puis a servi le reste de la liturgie dans un fauteuil roulant.

Père Daniel aimait profondément les offices divins de l'Église et la beauté et la logique de leur structure. Il n'a pas accepté le libéralisme liturgique. Il y a ceux au sein de l'Église qui croient que, dans l'intérêt de l'œuvre missionnaire, l'Église a besoin de s'adapter au monde. Père Daniel, au contraire, a pris une position maximaliste, à la fois en ce qui concerne les offices de l'Église et le travail d'évangélisation. Il croyait que c'était la véritable approche missionnaire.

Alors que son approche du christianisme était strictement traditionnelle, son culte n'était pas formel, mais au service du Dieu vivant. En 2008, juste avant la conférence du Patriarcat de Moscou « Le pastorat : dans la tradition et dans le présent », le père Daniel a répondu aux questions d'un journaliste :

Je pense que l'un des problèmes les plus importants auxquels est confrontée l'Église orthodoxe en Russie, et même au-delà de ses frontières, est la rigor mortis de l'Église. L'Église est considérée comme une sorte de cadavre ; on pense qu'elle est congelée et que rien ne doit y être changé. Il est compréhensible que nous ne devions pas changer les dogmes et la tradition de l'Église – personne ne conteste cela. Cependant, le problème est que les gens essaient de préserver les superstitions et la fausse idéologie et, ce qui est pire, ils essaient de s'accrocher aux vestiges périmés de la période soviétique. J'ai parcouru le territoire canonique du Patriarcat de Moscou et partout j'ai vu un seul et unique tableau. Les gens ne connaissent pas Dieu ni comment le salut a lieu ; et tout leur temps est consacré à des questions totalement insignifiantes telles que les détails de tel ou tel rite, les détails de certaines politiques ecclésiales, ou la vision locale d'une région ou d'une autre.

À mon avis, c'est un énorme malheur que les gens aient perdu Christ en tant que centre de leurs vies. Les gens ont oublié que nous sommes avant tout chrétiens, enfants de Dieu le Père et du Christ, et que nous devons avancer vers la sainteté et le salut. Dans ce cadre, on voit une controverse sur la réception fréquente de la Sainte Communion, qui nous unit avec le Seigneur. Certains pensent que cela n'est pas important, qu'on peut en quelque sorte « gagner » son salut. Cependant, ils ne se rendent pas compte qu'il s'agit de l'hérésie de Pélage – qu'on peut gagner son salut par ses propres efforts. D'un autre côté, l'exemple de vie dévote qu'ils proposent est pécheur, pur et simple : c'est une déformation de la vraie Tradition de l'Église. Par exemple, on entend que les Russes, parce qu'ils sont russes, sont déjà orthodoxes. Dans un article que j'ai lu, j'ai trouvé l'affirmation selon laquelle même les athées sont véritablement orthodoxes, s'ils font partie de la culture russe. C'est le remplacement de la foi par la culture. L'orthodoxie est la Révélation de Dieu, préservée dans sa pureté depuis l'époque des apôtres. On voit maintenant des efforts de la part de certains pour remplacer le Nouveau Testament par des mythes nationaux, y compris des anciens contre lesquels l'Église s'est toujours battue. Ils propagent des fables païennes sur la « Terre mère » au lieu de voir le Christ comme la base de toute culture.

Le paganisme se déguise souvent dans l'Église sous l'apparence du christianisme – non pas dans des manifestations extérieures manifestes, mais caché sous une façade piétiste. Les gens oublient que leur but est d'atteindre la sainteté. Certains d'entre eux croient que c'est un péché même de penser à une telle possibilité, qu'ils puissent atteindre la sainteté, même si c'est l'accomplissement d'un commandement direct du Seigneur. Nous ne devons épargner aucun effort pour surmonter ce problème. Pour vaincre cette attitude, nous devons lancer un nouvel appel pour que les gens retournent à la sainteté. Pour cela, il est nécessaire de relancer la catéchèse dans l'Église entière. Même ceux qui sont déjà baptisés devraient étudier la foi. Les gens doivent savoir en Qui ils croient et ce qu'ils doivent faire pour s'approcher de Lui. Les gens qui viennent à l'église la voient comme une chaîne de production d'offices spirituels. On ne leur propose aucune croissance spirituelle et par conséquent, ils vont aux sectaires.

Les gens pensent, par erreur, que les sectes sont plus faciles que l'Orthodoxie. Récemment, j'ai eu la chance de rencontrer des pentecôtistes. J'ai appris que c'est leur pratique de prier cinq heures par jour. Quel chrétien orthodoxe prie cinq heures par jour ? Le sectarisme est la conséquence du fait que l'Église n'informe pas les gens des commandements du Seigneur, commandements que notre Seigneur Jésus-Christ attend que nous

respections. L'Évangile est regardé comme seulement un recueil de paroles pieuses; elle n'est pas considérée comme un moyen de contact réel avec Dieu. Nous avons tellement peur d'être séduits par le monde que nous finissons par ne rien faire. C'est un terrible problème spirituel. Si nous ne la surmontons pas, de très nombreux chrétiens seront ruinés. C'est une idéologie de rigor mortis. Ce n'est pas du conservatisme : c'est plutôt l'assassinat de l'Église.

Père Daniel a trouvé un terme pour décrire son approche du christianisme : « Ouranopolitisme ». Il l'a défini de la manière suivante : « Ouranopolitisme (du grec ouranos = ciel et polis = ville) est un enseignement qui affirme la suprématie des lois divines sur les lois terrestres, la primauté de l'amour pour le Père céleste et son royaume sur toutes les aspirations naturelles et pécheresses de l'homme. L'ouranopolitisme affirme que notre parenté principale n'est pas celle qui est selon le sang ou l'origine nationale, mais selon la parenté divine, dans le Christ. L'ouranopolitisme affirme que les chrétiens n'ont pas de citoyenneté éternelle ici-bas, mais recherchent le Royaume de Dieu à venir, et pour cette raison rien de terrestre ne pourra enchaîner leurs cœurs. L'ouranopolitisme affirme que les chrétiens sont des errants et des étrangers dans le monde des mortels et que leur patrie est au paradis ».

Alors que le père Daniel était contre le genre de nationalisme qui divise et relègue le christianisme au second plan, il était néanmoins patriote et aimait son pays. Quand certains nationalistes russes, par zèle... *mais non selon la connaissance* (**Rom, 10,2**), ont commencé à appeler le tsar-martyr Nicolas II « notre Tsar-rédempteur », le père Daniel a rappelé que seul le Christ est notre Rédempteur. En même temps, avec d'autres Russes pieux, il avait une grande vénération pour le tsar Nicolas en tant que saint et intercesseur céleste.

En véritable citoyen du royaume céleste, le père Daniel se sentait solidaire de ses confrères chrétiens orthodoxes de l'ancienne République yougoslave de Macédoine, qui étaient persécutés par le gouvernement en raison de leur refus du schisme de l'Église orthodoxe universelle pour des motifs nationalistes et séparatistes. Le père Daniel a effectué deux voyages en Macédoine, en 2007 et 2008, afin de soutenir ses frères souffrants de l'Archevêché orthodoxe autonome d'Ohrid (le seul représentant de l'Église canonique dans le pays), ainsi que pour encourager les schismatiques à revenir dans l'Église. Lors du deuxième de ces voyages, il a apporté une icône contenant des reliques des anciens d'Optina pour que les hiérarques, le clergé et les fidèles puissent les vénérer.

L'œuvre missionnaire du Père Daniel, bien que s'adressant à tous les membres de la société, a trouvé sa pleine expression dans ses efforts pour la conversion des musulmans. En 2007, il a effectué un voyage missionnaire dans la République du Tatarstan, dominée par les musulmans. Au cours de l'été 2008, il a dirigé un groupe missionnaire au Kirghizistan, et en 2009 un autre voyage a été effectué à Zainsk, l'un des centres régionaux du Tatarstan.

De retour à Moscou, le père Daniel a beaucoup fait pour s'approcher des Tatars et d'autres musulmans avec l'Évangile orthodoxe du Christ. Il est allé à leur rencontre de la même manière que les apôtres des premiers siècles faisaient leur travail : il s'est rendu chez eux, a participé à leurs fêtes et a entamé des discussions avec eux. Il a écrit des brochures missionnaires sur une variété de sujets — y compris une explication simple du symbole de la foi et d'autres sujets catéchétiques — dont certains ont été traduits dans les langues des républiques à prédominance musulmane de l'ex-Union soviétique. À la fin de 2005 et au début de 2006, il a lancé une série de débats publics avec un ancien prêtre orthodoxe qui s'était converti à l'islam. Ces débats n'étaient pas de simples polémiques, mais une tentative de dialogue intellectuel honnête. Ses activités ont commencé à porter de fruits lorsque les musulmans ont commencé à se convertir au christianisme orthodoxe. Comme mentionné précédemment, il en a personnellement amené quatre-vingts dans l'Église.

Mes frères, le désir de mon cœur et la supplication que j'adresse à Dieu ont pour objet leur salut. Car je leur rends le témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais non selon la science; car, ne connaissant pas la justice de Dieu, et cherchant à établir la leur, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu. En effet, la fin de la loi, c'est le Christ, pour la justification de tous ceux qui croient. Aussi Moïse a-t-il écrit, touchant la justice qui vient de la loi, que quiconque la pratiquera y trouvera la vie. Mais quant à la justice qui vient de la foi, il en parle ainsi: Ne dis pas en ton cœur: Qui montera au ciel? c'est-à-dire, pour en faire descendre le Christ; ou qui descendra dans l'abîme? c'est-à-dire, pour rappeler le Christ d'entre les morts. Mais que dit l'Écriture? Près de toi est la parole, dans ta bouche et dans ton cœur; c'est-à-dire la parole de la foi, que nous prêchons; car si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, et si tu crois dans ton cœur que Dieu L'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé.
Rom 10 :1-9

Les efforts du père Daniel pour conduire les gens au Christ, ainsi que ses critiques publiques de l'islam et d'autres enseignements contraires au christianisme orthodoxe, ont commencé à lui faire des ennemis. Quatre ans avant sa mort, il a commencé à recevoir des menaces de mort de la part de musulmans. En outre, à deux reprises, des musulmans ont tenté de porter plainte contre lui pour ses enseignements. Le frère du p. Daniel, Basile, a été témoin lorsque le P. Daniel a été approché, à plusieurs reprises, par des musulmans le menaçant de lui trancher la gorge s'il ne cessait pas ses activités missionnaires envers les musulmans. Le 9 novembre 2009, dix jours seulement avant sa mort, le p. Daniel a écrit dans son blog qu'il avait reçu une autre menace de mort de la part de musulmans, cette fois par téléphone : «*C'est déjà la quatorzième fois*», a-t-il ajouté. «*J'y suis maintenant habitué, même si cela me rendait tendu auparavant... je demande à tous de prier*».

Enfin, vers 22 h 40, le 19 novembre, un homme portant un masque chirurgical est entré dans l'église Saint-Thomas et a demandé : «*Où est Sysoev ?*». Le directeur de la chorale de l'église, Vladimir Strelbitsky, est sorti le premier et l'homme lui a tiré dessus avec un pistolet avec un silencieux. Quand le p. Daniel est apparu, l'homme lui a tiré deux coups de feu, s'est assuré qu'il était mort, puis s'est échappé. Le père Daniel s'est endormi plus tard dans la nuit sur la table d'opération, mais Vladimir Strelbitsky a survécu. Père Daniel avait servi la Divine Liturgie ce matin-là, et avait donc reçu le Corps et le Sang de notre Seigneur Jésus-Christ avant son martyre. Père Daniel a été survécu par sa femme Julia et ses trois filles : Justina, Dorothea et Angelina.

Quelques jours plus tard, le 6 décembre, le père Vitaly Zubkov, qui a servi avec le père Daniel à l'église Saint-Thomas, a été attaqué et battu par trois hommes alors qu'il se rendait à la Vigile du samedi soir à l'église. Les trois hommes l'ont battu et l'ont roué de coups sans dire un mot. Père Vitaly pense que cette attaque est liée au meurtre du père Daniel. Dans l'esprit du père Daniel, le P. Vitaly, à peine capable de marcher, a servi la Vigile, puis la Divine Liturgie le lendemain.

2. Funérailles du père Daniel

Les funérailles du père Daniel ont eu lieu à l'Église les Saints Pierre et Paul, le Podvorye de Moscou de l'Hermitage d'Optina, où le père Daniel a déjà servi et où son père sert toujours. Les funérailles ont été célébrées par l'archevêque Arsenius d'Istrinsk, ensemble avec 237 prêtres. Plus d'un millier de croyants étaient également présents. À la fin de l'office funéraire, le patriarche Kyrill de Moscou et de toute la Russie est arrivé et, avant de célébrer un court office commémoratif, a prononcé l'homélie suivante :

Aujourd'hui, nous accompagnons sur le chemin de toutes choses terrestres, le père Daniel Sysoev, un pasteur de Moscou bien connu de tous. Sa vie a été interrompue par une volonté humaine démoniaque. Il est mort d'une mort violente. Il semblerait que le service d'un prêtre soit le service le plus pacifique, car c'est à la paix que le Seigneur nous a appelés. Tout ce qu'un clerc dit en s'adressant au peuple est rempli de cet appel divin : bâtir sa vie sur le fondement de la loi de Dieu, en maintenant la paix avec ceux qui sont proches et lointains.

Au cours des deux mille ans d'existence de l'Église, ce témoignage de la paix de Dieu a été reçu par un si grand nombre de personnes avec un joyeux battement de cœur. Les gens ont ouvert et continuent à ouvrir leurs cœurs et leurs esprits vers l'Évangile. Malgré de nombreuses épreuves et tentations, et les croyances populaires qui forment une vision du monde différente de celle de l'Évangile, les gens essaient néanmoins d'établir leur vie sur le fondement de la parole divine.

Mais cette même histoire de deux mille ans de l'Église témoigne d'autre chose encore : pour beaucoup de gens, cette parole est un défi énorme qui exige une réévaluation de toute leur vie. Parfois, cette parole appelle non pas un battement joyeux du cœur, mais une incroyable, inexprimable méchanceté, et de telles personnes dépensent toute leur force pour lutter contre cette parole divine.

Notre époque ne fait pas exception. Aujourd'hui, aussi bien que dans le passé, la méchanceté humaine se répand souvent contre ceux qui témoignent de la vérité de Dieu, parfois même violemment. Il n'y a rien de nouveau dans l'histoire humaine. Comme l'a merveilleusement dit Tertullien, «Le sang des martyrs est la semence des chrétiens». La malice et la violence sont déversées sur ceux qui proclament la vérité de Dieu par ceux qui n'ont pas d'autre argument, dont la méchanceté a obscurci leurs yeux. Ne pouvant

pas s'opposer intellectuellement et avec sincérité à la parole d'un prêtre, ces personnes font pleuvoir un flot de calomnies et de mauvaises paroles sur le pasteur ou vont jusqu'à lever la main contre lui.

Père Daniel a beaucoup fait pour la confirmation de la vérité de Dieu. Il a pris part à divers types de discussions et de débats et, dans la mesure de sa force et de ses talents, il a défendu la vérité de Dieu. Mais, le plus probablement, le mot le plus fort qu'il a prononcé est celui dont nous sommes tous témoins. Si un homme est tué pour la vérité de Dieu, cela signifie que cette vérité frappe ceux qui ne la reçoivent pas. Cela signifie qu'elle a un pouvoir énorme. C'est pourquoi les paroles de Tertullien ont été confirmées par toute l'histoire chrétienne, et pourquoi chaque nouvelle goutte de sang versée pour le Christ a semé d'abondantes graines de foi et a été la source d'une abondante moisson.

Nous savons que l'œuvre de la vie et de la mort du père Daniel est une graine qui, étant semée dans un sol fertile, produira ses fruits. Pour nous tous qui avons consacré notre service au Seigneur, se tenir devant ce cercueil devrait nous inciter à une profonde contemplation — sur le sens et le caractère de la prédication dans le monde contemporain ; sur l'importance d'accomplir l'œuvre de Dieu de telle sorte que chacune de nos paroles atteigne l'esprit et le cœur de ceux qui nous écoutent ; que nous ne passions pas les jours de nos vies terrestres sans but, dans l'oisiveté et la paresse. Nous croyons que le Seigneur recevra l'âme de son serviteur dans ses demeures célestes, parce qu'il lui a été fidèle jusqu'à la mort. Puissions-nous conserver dans nos cœurs un pieux souvenir éternel du serviteur de Dieu assassiné, le prêtre Daniel.

Père Daniel a été enterré derrière l'autel de l'Église de l'icône du Sauveur non-faite-par-les-mains dans le cimetière Kuntsev à Moscou.

3. Une esquisse autobiographique écrite par le père Daniel en 2001

Moi, le prêtre Daniel Alexeyevitch Sysoev, je suis né le 12 janvier 1974 à Moscou dans une famille d'enseignants et d'artistes. Mon père, le prêtre Alexey Nikolaevitch Sysoev, est recteur de l'église de l'apôtre Jean le Théologien au Gymnase classique orthodoxe de Yasenevo, et est également clerc à l'Église de saints Pierre et Paul à Yasenevo. Ma mère, Anna Midhkatovna Amirova, enseigne le catéchisme dans le même gymnase.

J'ai reçu le mystère du saint baptême le 31 octobre 1977 dans l'église de la Trinité vivifiante des collines de Vorobiev, par le prêtre Eugène. À partir de 1977, nous sommes devenus des paroissiens réguliers de l'église Saint-Nicolas le Thaumaturge à Kuznets Sloboda. Ensuite, nous avons également visité la petite cathédrale du monastère de Donskoï et l'église de la Déposition-de-la-robe-de-la-Vierge à Shabolovka. Lorsque mon père était serviteur d'autel à l'église de la décapitation de Saint-Jean le Précurseur dans le village d'Afineyevo près de Moscou, je l'ai aidé dans l'autel et j'ai chanté dans le cliros. Au cours de l'été 1988, j'ai participé aux travaux de restauration du monastère d'Optina. Lorsque la restauration de l'église de Tous les Saints de l'ancien monastère de Novoalexeyev a commencé, j'ai aussi chanté dans le cliros et le recteur, le père Artemy Vladimirov, m'a recommandé d'entrer au séminaire théologique de Moscou.

Après avoir terminé l'école secondaire en 1991, je suis entré au séminaire théologique de Moscou. Pendant mes études au séminaire, j'ai eu l'obéissance de chanteur et directeur du chœur mixte d'une école de chef-de-chœur. Le 19 décembre 1994, Sa Grâce Rotislav, évêque de Magadan et de Tchoukotka, m'a tonsuré en tant que lecteur.

Le 22 janvier 1995, j'ai épousé une fille orthodoxe, Julia Mikhailovna Brykina. Le sacrement du mariage a été célébré dans l'église de Saint-Jean le Théologien par le prêtre Dionysius Pozdnyaev. Cette même année, ma fille Justina est née.

Le 13 mai 1995, Sa Grâce Mgr Eugène, évêque de Verey, m'a ordonné diacre. Le 14 juin 1995, j'ai obtenu mon diplôme du Séminaire théologique de Moscou à la tête de ma classe et je me suis inscrit au cours par correspondance de l'Académie théologique de Moscou, dont j'ai obtenu mon diplôme en 2000. Le 9 juin 2000, le Conseil de l'Académie Théologique de Moscou a approuvé ma thèse de candidat, « L'anthropologie et l'analyse des adventistes du septième jour et de la Société de la Tour de veille ».

Après avoir obtenu mon diplôme du Séminaire, j'ai été nommé par décret patriarcal comme prêtre régulier dans l'Église de la Dormition de Très Sainte Théotokos à Gontchary — la Métochia bulgare. Depuis septembre 1995, j'ai enseigné le catéchisme aux classes supérieures du Gymnase Classique Orthodoxe de Yasenevo. Le 24 mai 2000, j'ai reçu une lettre de remerciement pour mon enseignement par le Département d'éducation religieuse et de catéchèse.

À partir d'août 1996, avec la bénédiction de Sa Toute-Sainteté le Patriarche [Alexie II], j'ai conduit des entretiens bibliques missionnaires à la Métochia patriarcale de Krutitsa avec des personnes qui avaient souffert de l'influence des sectes et des occultistes. Après l'ouverture du centre de réadaptation Saint-Jean de Cronstadt, dirigé par l'hiéromoine Anatoly (Berestov), j'ai commencé à y travailler. En 1999, avec la bénédiction de Sa Toute-Sainteté, le Patriarche, la Maison d'édition du Monastère de Sretensy a publié mon livre, *La Chronique du Commencement*, dédié à la défense de l'enseignement patristique sur la création du monde.

En 2000, j'ai obtenu mon diplôme de l'Académie théologique de Moscou en tant que candidat en théologie. En 2001, j'ai été ordonné prêtre. Cette même année, ma deuxième fille, Dorothea, est née. J'ai servi dans l'Église des Saints Apôtres Pierre et Paul à Yasenevo (à Moscou). J'ai été secrétaire du centre missionnaire-éducatif « Shestodnev » et membre du centre de réhabilitation Saint-Jean de Cronstadt pour les victimes de cultes totalitaires et de mouvements pseudo-religieux. Je suis l'auteur du livre *Les chroniques du commencement* (Moscou, 1999), éditeur de l'anthologie *L'Hexaemeron vs. l'Evolution* (Moscou, 2000) et de l'anthologie *La Révélation divine et les sciences contemporaines* (Moscou, 2001). J'ai publié plus d'une dizaine d'articles sur la création et les questions anti-sectaires.



Les croyants et les fanatiques

Mais je veux tout de suite faire remarquer que, parfois, les incroyants traitent n'importe quel croyant de fanatique. Cela montre seulement qu'en la circonstance le fanatique n'est autre que l'incroyant, puisqu'il n'admet aucun argument de la part des croyants ; et parfois l'on qualifie de fanatiques tout simplement des hommes convaincus. La conviction n'est pas le fanatisme; la conviction, c'est l'assurance qu'éprouve un homme en ce qu'il fait. Sans une pareille assurance l'homme est, comme on dit « sans gouvernail et sans voiles », une girouette qui tourne du côté où souffle le vent. De sorte qu'il y a deux extrêmes: le fanatisme religieux et l'absence de tout principe. Cette dernière est quelquefois nommée, par méprise, largeur d'esprit, tolérance.

Dimitri Doudko, *L'espérance qui est en nous*, Éditions du Seuil, Paris, 1976

LES NOUVEAUX MARTYRS DE LA TERRE RUSSE

PRÉFACE DE L'AUTEUR, L'ARCHIPRÊTRE MICHEL POLSKY

Les documents que nous publions ici sur les confesseurs et les martyrs de la terre russe en ce vingtième siècle, sont loin d'être complets.

Qui sont ces martyrs, comment les caractériser?

Ce sont des personnes de toutes les classes sociales et de tous les âges qui, leurs pasteurs en tête, sont mortes à cause de leur foi chrétienne. Ces chrétiens n'avaient qu'un défaut : croire en Dieu et le montrer, ce qui les a fait juger indésirables.

Cette immense multitude de croyants est entrée au Royaume des Cieux avec la joie que donne la vraie liberté.

À ces chrétiens s'applique la parole divine de l'Apocalypse : «*Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation. Ils ont lavé leurs vêtements et les ont blanchis dans le sang de l'Agneau*» [**Apoc. 19 :14**].

Auprès du Christ, ils sont maintenant les témoins de la terre russe qui a été baignée et sanctifiée par leur sang. Ils prient pour elle et ils jouissent de la gloire de l'Église du Ciel.

C'est en Russie que, de nos jours, a éclaté le grand combat mené par les ennemis du Christianisme et de toute religion, combat entre le Christ et l'Antichrist, qui a entraîné dans son orbite une partie des peuples appartenant à l'Église du Christ.

Après mille ans de Christianisme, la Russie vit maintenant ce qui manquait à sa plénitude spirituelle : le martyre.

Les récits que nous donnons ici sur ces martyrs russes n'ont pas fait l'objet d'un choix spécial concernant la grandeur de leurs efforts et de leurs souffrances. Leurs vies sont des exemples à imiter et sont dignes de la gloire de l'Église.

Le jugement définitif concernant leur béatification appartient à l'Église qui, en son temps, le fera connaître.

En attendant ce beau jour, nous sommes heureux de présenter ce modeste ouvrage en remerciant ceux qui nous ont aidé.

Je vis ensuite le Ciel ouvert, et voici un cheval blanc; et Celui qui le montait S'appelait le Fidèle et le Véritable, Il juge et Il combat avec justice. Ses yeux étaient comme une flamme de feu, et sur Sa tête il y avait de nombreux diadèmes, et Il portait écrit un nom que nul ne connaît, si ce n'est Lui-même. Il était vêtu d'un vêtement teint de sang, et Il S'appelle le Verbe de Dieu. Les armées qui sont dans le Ciel Le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues d'un lin blanc et pur. Et de Sa bouche il sort une épée tranchante des deux côtés, pour en frapper les nations; et Il les gouverne avec une verge de fer, et Il foule la cuve du vin de la fureur de la colère du Dieu tout-puissant. Et sur Son vêtement et sur Sa cuisse Il porte ce nom écrit: Roi des rois et Seigneur des seigneurs.
Apoc 19 :11-16

Saint hiéromartyr Vladimir (Bogoyavlensky), métropolite de Kiev et de Galicie

†25 janvier 1918

Archiprêtre Michel POLSKY, *Les nouveaux martyrs de la terre russe*, Traduction abrégée et adaptée de Marie Ellenberger-Romensky, Éditions Résiac, Montsurs, 1976, p. 7-16

Le métropolite Vladimir est le premier de la longue liste des évêques de l'Église Orthodoxe Russe, torturés et tués pendant la révolution.

Au moment où il était tué à Kiev, en Janvier 1918, un grand concile de l'Église Russe se tenait à Moscou.

La nouvelle du martyre de l'évêque le plus ancien de Russie émut profondément le concile, qui venait justement de choisir la date du 25 Janvier comme jour annuel de prière pour l'âme des martyrs et des confesseurs de la foi, morts en temps de persécution. Or, c'est à cette date précise qu'avait été tué le métropolite Vladimir.

Une commission d'enquête fut nommée, mais elle ne put remplir sa mission, Kiev étant déjà coupé de Moscou.

Une séance solennelle fut consacrée à la mémoire du martyr, sous la présidence du Patriarche de l'Église Russe et avec la participation de tout le clergé de Moscou.

Qui pouvait alors prévoir la multitude des futures victimes de la foi chrétienne en Russie ?

Vassili Nikiphorovitch Bogoyavlensky [Василий Никифорович Богоявленский], le futur métropolite, naquit le 1er Janvier 1848 dans un village de la province de Tambov, où son père était prêtre.

Il fit ses études dans les écoles du clergé, puis au séminaire et les termina en 1874 à la Faculté de théologie de Kiev. Puis il devint professeur dans son séminaire natal de Tambov.

Ordonné prêtre en 1882 et nommé à Kozlov, il se révéla zélé prédicateur et véritable éducateur du peuple.

En 1886, Dieu lui envoya une lourde croix : sa jeune épouse mourait ainsi que leur petit enfant. Le Père Vassili se retira dans un couvent où il devint moine, sous le nom de Vladimir.

Son séjour au couvent de Kozlov ne fut pas long, car il devait gravir rapidement les échelons de la hiérarchie religieuse.

Déjà en 1888, il reçut le sacre épiscopal et fut nommé évêque de Staroroussky, vicariat du diocèse de Novgorod. En 1891, il fut placé à la tête du diocèse de Samara.

À cette époque, la province de Samara se trouvait plongée dans une misère noire, par suite d'une récolte désastreuse et d'une épidémie de choléra. En ces jours de détresse, Monseigneur Vladimir fit preuve d'une héroïque grandeur d'âme, en se consacrant entièrement au service des malades et des affamés. Il ranima le courage du clergé et le remplit, grâce à son exemple, d'un esprit de dévouement absolu envers sa population tellement éprouvée. Ce n'est que lorsque cette tempête de misère s'arrêta que Monseigneur cessa son infatigable appel à l'aide.

Pendant les cinq années suivantes, Monseigneur Vladimir, qui avait été nommé archevêque, dirigea l'exarchat de Géorgie. Après quoi, en 1898, il fut nommé métropolite de Moscou, poste qu'il occupa pendant quinze ans.

Dès son arrivée à Moscou, le nouveau métropolite prend d'énergiques mesures pour réveiller le zèle pastoral du clergé. Il se donne comme but de rapprocher ce clergé du peuple et de la classe ouvrière, grâce à de fréquents offices religieux, des sermons, des causeries religieuses et morales. Il donnait l'exemple lui-même, en se rendant souvent dans les fabriques et dans les usines où, après avoir prié, il causait avec les ouvriers. Comme s'il pressentait l'avenir, il leur montrait les dangers de la séduction du socialisme athée. Pareil à un prophète, il semblait prévoir la catastrophe dans laquelle cet enseignement dirigé contre le Christianisme allait précipiter la Russie.

Toute l'activité du métropolite Vladimir à Moscou se traduisait par l'amour et le soin qu'il avait de son troupeau. Il montrait, tout particulièrement, un ardent souci pour les êtres considérés comme moralement perdus et pour les alcooliques.



Ennemi déclaré de l'alcoolisme, il prêchait la sobriété, donnait des causeries, éditait des feuillets et des brochures sur ce sujet.

Monseigneur s'occupait des pauvres, des veuves et des orphelins qu'il habillait, mais il aimait cacher le bien qu'il faisait.

Ceux qui ne le connaissaient pas de près le jugeaient sec et peu accessible. Il est vrai que son visage semblait tendu et portait un voile de mélancolie. Par une modestie innée, jointe à une certaine timidité, il essayait de ne pas se faire remarquer, ce qui pouvait passer pour de la froideur aux yeux étrangers, mais voici le portrait que faisait de lui, à cette époque, un dignitaire de l'Église.

«*Doux et modeste, ne recherchant jamais rien pour lui-même, amoureux de la vérité, intègre, Monseigneur Vladimir, petit à petit et sans bruit, est arrivé au sommet de la hiérarchie ecclésiastique.*

Lors de la période d'ébranlement et de trahison des années 1904-1905, quand toute la Russie chancelait, quand bien rares étaient ceux qui restaient fidèles à leur devoir et à leur serment ou qui demeuraient fermes dans la défense de l'Église Orthodoxe, Monseigneur Vladimir sut, par son autorité, ranimer Pâme de la Russie nationale et religieuse; il fut un solide rempart de P Église et de la Patrie. Chacun sentait quel appui sûr était ce pasteur juste et intègre qui ne changerait pas, ne céderait pas, qui ne trahirait pas la vérité.

Ces hautes vertus de notre premier dignitaire religieux peuvent être comparées aux pierres précieuses, car leur rareté en fait le prix à notre époque de défaillance morale».

Monseigneur Vladimir portait un intérêt tout spécial aux futurs prêtres, avec lesquels il aimait avoir des entretiens paternels. Il constatait que, pour les jeunes séminaristes, le climat spirituel n'était plus le même que celui de leurs aînés et avait tristement changé.

Voici ce qu'il déclarait un jour à ces jeunes :

«*Vos aînés, en entrant au service de l'Église, avaient un idéal et se contentaient de peu dans la vie. Vous dites que le pain de l'Église est devenu sec; cela arrive parfois et le pain dur est peu fait pour de jeunes dents, mais il faut, avant tout, penser, non à ce que vous pouvez recevoir du peuple pour vivre, mais à ce que vous pouvez lui donner.*

Le peuple est pauvre, sa vie est rongée par l'alcoolisme et la débauche et il erre dans les taillis épais des sectes et du schisme.

En lui apportant la vraie lumière de l'Évangile, vous améliorerez sa situation matérielle et il pourra vous témoigner sa reconnaissance!

Une œuvre aussi belle ne peut-elle pas compenser les privations de la vie? Qu'y a-t-il de plus beau que d'apporter aux âmes la paix de Dieu?»

En 1912, lorsque mourut Monseigneur Antoine, primat de l'Église Russe et métropolite de Pétersbourg, alors capitale de l'empire, c'est Monseigneur Vladimir qui fut nommé à ce poste. Au moment de quitter Moscou, le métropolite exprima la profonde émotion qu'il ressentait, en partant d'une ville à laquelle tant de liens le rattachaient, et sa tristesse de se séparer de son troupeau bien-aimé.

«*Quand un arbre est transplanté, c'est alors qu'il se rend compte de la profondeur des racines qui l'attachent à sa terre... Ainsi en est-il pour moi. Je ressens douloureusement le poids de ma séparation d'avec Moscou grâce à l'aide de laquelle j'ai pu grandir spirituellement au cours des quinze années où j'y ai vécu, mais ‹Que la volonté de Dieu soit faite!›*»

Monseigneur Vladimir dirigera pendant trois ans le diocèse de Pétersbourg.

Ce furent des années excessivement difficiles pour l'Église, années qui voyaient grandir l'influence de forces ténébreuses, liées à Raspoutine.

Le métropolite Vladimir mena avec droiture et fermeté un ardent combat contre ces forces mauvaises.

Ce combat se montrait vraiment tragique, à cause de l'incompréhension pénible et fatale qui séparait les meilleurs milieux de la société russe du métropolite d'une part, et de l'impératrice Alexandra Féodorovna d'autre part.

Ce fut cet ardent amour maternel de la tsarine, torturée par la maladie de son fils bien-aimé et

sa crainte de le perdre, que mirent à profit les forces obscures.

Raspoutine avait été présenté un jour à la famille impériale en tant que guérisseur susceptible d'améliorer la santé du petit prince. Sous un aspect de piété, ce paysan guérisseur était un homme hypocrite et débauché. Il prit rapidement un ascendant sans cesse croissant sur l'esprit de la souveraine, qui finit par le vénérer comme un homme de Dieu capable de faire de vrais miracles pour son fils. Elle ne voulut jamais croire autre chose et Raspoutine en profita pour faire croître son influence qui ne connut bientôt plus de bornes.

Quand cette influence commença à se faire sentir jusque dans les affaires de l'Église, Monseigneur Vladimir considéra qu'il ne lui était plus possible de se taire et fit demander une audience à l'empereur.

II était très rare pour un évêque d'être reçu personnellement par le tsar, car les questions à traiter entre l'Église et lui passaient par les mains d'un Haut-procureur qui était son délégué au Saint-Synode.

Monsieur Sabler, le Haut-procureur du moment, ayant appris de quoi il s'agissait, avertit Monseigneur Vladimir que la question était très délicate, mais le métropolite se prépara à remplir sans défaillance son devoir de dirigeant de l'Église et de loyal sujet.

L'audience ayant été accordée, le métropolite exposa, avec clarté et courage, le problème à l'empereur. Il lui montra la boue qui entourait le nom de Raspoutine, les histoires équivoques qui circulaient à son sujet, parla des calomnies funestes qui unissaient le nom de l'aventurier à des noms révérés, éclaboussant ainsi le trône lui-même. Il lui fit voir le danger mortel apporté par l'emprise de cet aventurier, tout spécialement dans le domaine de l'Église.

Après l'avoir écouté, l'empereur répondit au métropolite qu'il avait sans doute raison à bien des égards, mais que l'impératrice, en tant que mère, ne voudrait jamais croire de telles choses.

Quand la tsarine apprit cette entrevue et connut les accusations portées contre le guérisseur de son fils, elle fut très irritée et répondit qu'elle n'admettrait jamais qu'on puisse faire aucune supposition malpropre visant le sage et pieux Grégoire qui, plusieurs fois, avait sauvé de la mort le petit prince malade, lors de ses terribles crises d'hémophilie.

Elle accusa le métropolite de ne pas être un loyal sujet puisqu'il avait pu faire état de calomnies et de racontars et les rapporter à l'empereur; elle rejeta même l'idée que la conduite de Raspoutine pourrait jeter le moindre voile sur la réputation de la famille impériale.

Il est vrai que la vie de la famille impériale était d'une pureté absolue, mais la boue associée au nom de Raspoutine avait réussi à pénétrer dans certains milieux proches du Palais; c'est ce qu'avait essayé de montrer à l'empereur Monseigneur Vladimir et que la tsarine ne voulut en aucun cas admettre.

Telle fut la tragédie de ces terribles années.

Tombé en disgrâce en 1915, le métropolite Vladimir fut éloigné de la capitale; on le nomma à Kiev, où son nouveau troupeau le reçut avec amour et respect, voyant en sa personne l'évêque puni pour son amour de la vérité.

En tant que métropolite de Kiev, Monseigneur Vladimir dut bientôt repartir pour Pétersbourg afin d'y présider la réunion du Saint-Synode.

Quand il rentra à Kiev, en 1917, la vie religieuse y subissait déjà une pression révolutionnaire, tout se disloquait. L'Ukraine se séparait de la Russie et voulait en séparer aussi son Église et la rendre autonome et indépendante du Saint-Synode. Une assemblée diocésaine réunie à Kiev et se disant « ukrainienne », s'occupait de cela.

Le métropolite avertit les partisans du projet que l'affaire ne profiterait qu'aux ennemis intérieurs et extérieurs de l'Église. Il invita le clergé et les laïcs à être très prudents dans l'exercice de leur lourde responsabilité au sein de cette assemblée diocésaine et les conjura d'éviter toute animosité ou division. Malgré cela, Monseigneur Vladimir eut à supporter des outrages et des offenses graves.

En automne, l'Ukraine se proclama indépendante et l'on mit sur pied un gouvernement transitoire de l'Eglise ukrainienne, dont un évêque retraité, Monseigneur Alexis Dorodnytsine prit la tête.

Ce directoire de l'Église ukrainienne illégale entreprit une refonte de toute la vie ecclésiastique traditionnelle.

Des commissaires ukrainiens furent chargés de surveiller les bureaux des évêchés et de contrôler le patriotisme ukrainien de l'Église, à laquelle on ordonna de remplacer le nom du Patriarche Tikhon qui venait d'être choisi au concile de Moscou, comme chef de l'Église, par le nom de l'archevêque Alexis, tête de la nouvelle Église ukrainienne.

Au moment où se produisait cette « réforme », Monseigneur Vladimir se trouvait au loin de nouveau, car il avait dû partir pour Moscou afin

d'y prendre part au Grand concile de l'Église. On chercha comment faire pour l'empêcher de rentrer à Kiev, ce qui alarma la population orthodoxe de la capitale ukrainienne.
Une grande assemblée de Conseils des paroisses fut convoquée ; elle protesta énergiquement contre la constitution de cette nouvelle Église ukrainienne, anti-canonique. Sur ce, Monseigneur Vladimir rentra.
Ce vieil homme de soixante-dix ans commença d'être en butte à toutes sortes de persécutions de la part des ennemis de l'Église.
Le premier acte de ces révoltés consista à mettre, avec un honteux sans-gêne, le métropolite à la retraite.
Le 9 Décembre 1917, une « commission ecclésiastique » créée par la nouvelle Église séparatiste, se transporta chez lui, pour lui signifier verbalement que les nouveaux dirigeants désiraient prendre possession de leurs fonctions et que sa présence à Kiev était devenue indésirable. Le métropolite fit rédiger par son secrétaire la mise en demeure qu'on venait de lui faire oralement, mais les délégués refusèrent catégoriquement de signer un acte écrit.
Peu de temps après cette affaire, de nouveaux visiteurs se présentèrent, tard dans la nuit, au couvent où demeurait Monseigneur. Le prêtre Fomenko, membre du nouveau Conseil ecclésiastique, était accompagné d'une escorte militaire.
Avec une politesse pleine d'égards, cet ecclésiastique proposa à Monseigneur Vladimir de devenir le chef et le Patriarche de la nouvelle Église ukrainienne.
Le métropolite exprima sa stupéfaction devant une telle volte-face, mais il en comprit rapidement la cause : les visiteurs nocturnes exigeaient, en échange, cent mille roubles, pris sur les fonds de l'évêché métropolitain.
Monseigneur répondit que ces fonds appartenaient à tout le diocèse qui, seul, pouvait en disposer. La conduite des visiteurs changea du tout au tout et se fit si menaçante alors, que le métropolite, qui était seul avec eux, se hâta d'appeler un moine pour éloigner les indésirables personnages. Ceux-ci, néanmoins, continuèrent à faire du vacarme chez lui pendant plus d'une heure.
Nous savons, grâce au témoignage du lieutenant Kravtchenko, ce que ressentait le métropolite en traversant ces dures épreuves car il lui avait déclaré un jour : ne crains rien et je suis prêt, à tout moment, à donner ma vie pour l'Eglise du Christ et pour la Foi Orthodoxe, si je puis empêcher ses ennemis de se moquer d'elle.
« *Je souffrirai jusqu'au bout pour que la Foi Orthodoxe puisse se maintenir en Russie, là où elle a commencé* » Ayant dit ces mots, Monseigneur pleura amèrement.
L'évêque Alexis Dorodnitsyne, ukrainien de naissance, que les siens venaient de proclamer chef de la nouvelle Église séparatiste, avait été chassé de son diocèse de Vladimir par ses ouailles, qui n'admettaient pas son amitié avec Raspoutine.
Il était alors venu s'installer à Kiev où il avait poussé l'audace jusqu'à venir habiter dans le même couvent que le métropolite Vladimir, à la Laure des grottes.
Là, il se mit à monter l'esprit des moines contre Monseigneur Vladimir, afin d'obtenir sa destitution et de prendre sa place.
Les moines commencèrent à faire mille petits ennuis au métropolite ; s'il devait aller quelque part, on ne trouvait pas de chevaux pour sa voiture, l'autre évêque s'en servait et tout ainsi.
L'ambiance voulue par Dorodnitsyne fut bientôt tellement insupportable que le métropolite en arriva à se sentir dans son couvent comme dans une citadelle assiégée, ce qui ne l'empêcha pas de rester ferme comme un roc.
Courageux et probe, Monseigneur Vladimir considérait l'ancien archevêque Alexis comme un véritable criminel spirituel et comme un rebelle dangereux pour l'Église. Ce dernier admit plus tard la vérité de ce jugement et se repentit devant l'Église, après avoir été chassé par ces mêmes ukrainiens. Il mourut à Novorossisk, en 1920.
Après les premiers troubles, la vraie guerre civile commençait à Kiev, en 1920. Le drapeau rouge, démoniaque emblème de sang, hissé en 1917 sur la terre russe, amenait partout avec lui des torrents de sang innocent, le fratricide et l'iniquité, de même que la destruction des églises de Dieu et l'anéantissement de toute chose sacrée.
À Kiev, les anciens enfants spirituels de Monseigneur Vladimir, transformés en bêtes sauvages, se tournèrent contre leur Père. Ils le conduisirent vraiment à la mort.
Dès le 15 Janvier, les bombes des deux parties adverses se mettent à pleuvoir sur le célèbre couvent de la Laure, résidence du métropolite Vladimir. Les Bolcheviks s'en emparèrent le 23 Janvier au soir et s'y livrèrent immédiatement à la violence et au pillage.
Des hordes d'individus se ruèrent dans les chapelles, chapeau sur tête et cigarette au bec. Avec des cris et des invectives, ils commencèrent à perquisitionner partout, sans attendre la fin des offices, en jurant et en profanant tout ce qui était sacré. Ils déchaussèrent et déshabillèrent les vieux moines, dans la cour, et se mirent à les battre avec des fouets de cuir tout en les abreuvant de quolibets et de moqueries.
Durant ces douloureuses journées, le métropolite Vladimir ne cessait de prier à l'église ou chez lui.

Le 21 Janvier, il célèbre dans l'église du couvent sa dernière Liturgie et le 24 Janvier, son dernier office : des prières glorifiant l'Assomption de la Vierge. Chacun remarque sa ferveur et sa concentration.

Ce même jour, des révolutionnaires pénétrèrent dans le couvent sous la conduite d'un matelot-commissaire. Ils s'installèrent au réfectoire pour y dîner mais le pain noir des moines leur déplut et ils le jetèrent à terre en disant qu'ils n'étaient pas des cochons.

– «*Nous vous donnons le pain qui est le nôtre*», répondirent les religieux.

À tous les repas pris par eux au réfectoire, les révolutionnaires troublaient, par leur propagande, l'esprit des novices déjà travaillés par les déclarations de l'archevêque rebelle Dorodnitsyne.

- «*Pourquoi ne faites-vous pas des comités chargés de présenter vos réclamations?*

– Où va l'argent qui afflue au couvent avec tous les pèlerins?»

Les novices répondirent que l'argent ne servait qu'à nourrir leurs supérieurs... Par leurs plaintes, ils collaborèrent au meurtre du métropolite.

La nuit du 24 au 25 Janvier fut alarmante. Quelques individus armés firent une nouvelle et minutieuse perquisition; ils emportèrent les objets de valeur et l'argent trouvé chez le trésorier et chez le sous-prieur.

Le soir du 25 Janvier, le groupe armé, conduit par le matelot-commissaire, revint encore dîner et demanda si les fameux comités avaient été constitués, puis le grossier matelot, un vrai fanatique, s'emporta, se mit à crier et à blasphémer en menaçant de faire tuer tous les moines, si les grottes du couvent ne contenaient rien d'intéressant à emporter. On lui répondit d'aller les visiter lui-même puisqu'il ne croyait pas ce qu'on lui disait. Quelques mois plus tôt, les sans-Dieu avaient déjà visité et profané ces grottes, en perçant à coups de poignards les saintes reliques qui y reposaient. Ceci fait, ils avaient sorti, avec leurs baïonnettes, les corps des bienheureux de leurs châsses et, en les insultant, les avaient placés debout, têtes en bas.

Le repas terminé, le matelot s'écria en sortant du réfectoire : «*Vous ne reverrez plus votre métropolite!*»

Il était six heures et demie du soir.

Les futurs bourreaux se dirigèrent vers l'appartement du métropolite et tirèrent trois violents coups de sonnette. On vint leur ouvrir.

- «*Où est Vladimir, le métropolite?*» demanda le matelot. «*Nous voulons lui demander pourquoi il ne permet pas de créer des comités, comme partout ailleurs; nous devons lui parler*».

Le métropolite qui se trouvait au rez-de-chaussée, chez le prieur, arriva et demanda ce que l'on désirait. En réponse, trois des bourreaux l'emmenèrent dans la chambre où ils restèrent avec lui un certain temps, tandis que des gardes étaient placés devant la porte. Puis, on lui ordonna de monter chez lui.

Lorsqu'il passa près du sous-prieur Ambroise et de l'évêque Féodor, qui se tenaient dans un coin, Monseigneur, levant les mains, leur dit :

- «*Ils veulent déjà me fusiller, voyez ce qu'ils m'ont fait!*»

Arrivé au pied de l'escalier menant à l'étage, le métropolite s'arrêta pour dire à ses bourreaux : «*Si vous voulez me fusiller, faites-le ici!*» - «*Qui veut te fusiller? Allons marche!*» cria le matelot.

Parvenu dans l'appartement du métropolite, on le fit entrer dans sa chambre à coucher dont les portes furent fermées. Une vingtaine de minutes s'écoulèrent, qui furent mises à profit par les tortionnaires pour mettre à mal leur victime en l'étranglant avec la chaîne de sa croix épiscopale, tout en se raillant de lui et en essayant de lui extorquer de l'argent. Les frères-servants trouvèrent plus tard, sur le plancher, des débris de chaîne cassée ainsi que différents objets qu'on lui avait arrachés, parmi lesquels, une petite icône en argent.

La porte se rouvrit. Monseigneur Vladimir, encerclé par trois bourreaux, en sortit revêtu de sa soutane, coiffé de sa haute et blanche coiffure monacale de métropolite et portant au cou l'icône-médaillon de la Vierge.

Quand Monseigneur arriva sur le perron, son vieux frère-servant Philippe s'approcha de lui pour lui demander sa bénédiction, mais le matelot le repoussa en criant : «*Fini de s'incliner devant les buveurs de sang!*»

Monseigneur s'approcha alors du frère qu'il bénit et embrassa, puis il lui dit «*Adieu*» (mot qui en russe veut aussi dire «*pardonne*!»).

Sortant alors un mouchoir, il s'essuya les yeux.

Philippe rapporta que le métropolite, lorsqu'il repartit, était aussi calme qu'avant de célébrer la Divine Liturgie.

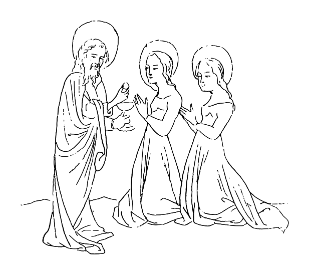
Oublié de ses frères, entouré d'assassins, ce vieil homme innocent, bon et modeste marcha sereinement à la mort.

Sur la route menant hors des terres du couvent, Monseigneur avançait en faisant des signes de croix puis, en vue de la mort qui arrivait, il se mit à chanter l'hymne du Vendredi-Saint sur l'enterrement du Christ :

«*Joseph d' Arimathée Te dépose au sépulcre et Te dit avec larmes :*

– Je Te contemple, Toi qui as volontairement subi pour moi la mort. Quel chant ferai-je entendre en l'honneur de Ton trépas?

– Je magnifie Tes souffrances; je chante Ta sépulture ainsi que Ta résurrection et je m'écrie : ‹Gloire à Toi!› ».
Arrivé hors des terres du couvent, c'est en auto que Monseigneur Vladimir fut transporté jusqu'au lieu d'exécution, nous raconte un témoin.
Quand on le fit descendre, il demanda : «*Est-ce ici que vous allez me fusiller?*»
- «*Hé! Quoi ! Faut-il faire des cérémonies avec toi*»? lui répliqua l'un des gardes.
Le métropolite demanda la permission de prier. «*En vitesse, seulement*»! lui cria-t-on.
Ayant levé les mains vers le ciel, Monseigneur Vladimir dit à haute voix :
«*Seigneur! Pardonne-moi tous mes péchés, volontaires et involontaires et reçois mon âme dans Ta paix*». Ensuite, formant de ses deux bras une croix, il bénit ses bourreaux en leur disant : «*Que le Seigneur vous pardonne!*»
Dans un silence mortel, soudain, retentirent des coups de feu, perceptibles jusqu'au couvent.
- «*C'est Monseigneur qu'on fusille!*», dit un novice.
- «*Non! Les coups de feu sont trop nombreux*», dit un autre.
Le calme régna cette nuit-là au couvent où tout le monde dormit d'un profond sommeil. Nul ne soupçonnait qu'à mille pas de là, les corps du supérieur et du Père de la Laure gisaient dans une mare de sang...
C'est seulement à l'aube que les moines apprirent, par des femmes venues à la prière du matin, que le métropolite fusillé reposait dans un petit champ, non loin du couvent.
Le mort gisait sur le dos, recouvert d'un manteau. L'icône de la Vierge, la croix de la coiffure monacale, la montre et les chaussures du supplicié avaient disparu.
Les frères prirent une civière pour aller chercher le corps et le ramener au couvent. Un court service de Requiem fut célébré sur place puis un des religieux s'apprêta à soulever le cadavre. À cet instant, une dizaine de soldats et d'ouvriers armés se ruèrent sur les lieux du crime en vociférant contre le mort et en empêchant ceux qui étaient venus de l'emporter. - «*Vous allez l'enterrer! C'est pour en faire des reliques que vous le voulez! Il restera ici! Qu'on le jette à la fosse!*», criaient ces enragés en s'emparant du cadavre percé de balles.
De pieuses femmes arrivées sur ces entrefaites, se mirent à pleurer et à prier en disant : «*Que Dieu accueille en Son Royaume ce confesseur et ce martyr!*» - «*Quel royaume?*», hurlaient les possédés. «*Sa place est en enfer, au plus profond de l'enfer!*» Sur quoi, ils emportèrent le corps.
Dans l'histoire de l'Église Russe, le métropolite Vladimir est le seul prélat qui occupa l'un après l'autre les trois sièges les plus élevés de l'Église Russe, à Moscou, à Pétrograd, à Kiev.
En 988, saint Vladimir, Grand-Prince de Kiev, qui s'était converti à la foi chrétienne et avait reçu le baptême, invitait tout son peuple à se faire baptiser aussi.
Là, dans les eaux du Dniepr, la Russie, par le baptême, entrait dans l'Église Chrétienne.
En 1918, également à Kiev, le métropolite Vladimir recevait, par son martyre, le nouveau baptême auquel était conviée la Russie Chrétienne : le baptême du sang, couronne glorieuse de l'Église Russe.



La foi, c'est la progression des forces du bien

La foi, c'est la progression des forces du bien qui s'opère dans notre Organisme. Si les forces du bien l'emportent, la foi se découvrira, c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur, de plus merveilleux dans la vie. Et avec la foi, la vie elle-même deviendra sensée, elle aura une direction, elle deviendra intrépide, joyeuse. Une vie qui n'aura pas de fin.

Dimitri Doudko, *L'espérance qui est en nous*, Éditions du Seuil, Paris, 1976

LE MARTYRE DE POLYCARPE

L'AN 156, À SMYRNE

Les écrits des Pères Apostoliques

Si donc il y a quelque consolation dans le Christ, s'il y a quelque soulagement dans la charité, s'il y a quelque union d'esprit, s'il y a quelque tendresse et quelque compassion, rendez ma joie parfaite, en ayant les mêmes pensées, un même amour, une même âme, les mêmes sentiments, ne faisant par esprit de parti ni par vaine gloire, mais vous regardant par humilité comme supérieurs les uns aux autres; ne considérant pas chacun ses propres intérêts, mais ceux des autres.
Phil 2 :1-4

Cependant nous prêchons la sagesse parmi les parfaits, non la sagesse de ce siècle, ni des princes de ce siècle qui vont être détruits; mais nous prêchons la sagesse de Dieu, qui est un mystère, cette sagesse cachée que Dieu avait prédestinée avant tous les siècles pour notre gloire; que nul des princes de ce siècle n'a connue; car, s'ils l'eussent connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de gloire. Mais, comme il est écrit: Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a point entendu, et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui L'aiment, c'est à nous que Dieu l'a révélé par Son Esprit; car l'Esprit sonde toutes choses, même les profondeurs de Dieu.
I Cor 2 :6-10

L'Église de Dieu qui séjourne à Smyrne à l'Église de Dieu qui séjourne à Philomelium et à toutes les communautés de la sainte Église catholique qui séjournent en tout lieu : que la miséricorde, la paix et l'amour de Dieu le Père et de notre Seigneur Jésus-Christ vous soient données en plénitude (cf. **Jude 2**).

Nous vous écrivons, frères, au sujet des martyrs et du bienheureux Polycarpe, qui, par son martyre, a pour ainsi dire mis le sceau à la persécution en la faisant cesser. Presque tous les événements antérieurs sont arrivés pour que le Seigneur nous montre encore une fois un martyre conforme à l'Évangile. Comme le Seigneur, en effet, Polycarpe a attendu d'être livré, pour que nous aussi nous soyons ses imitateurs, sans regarder seulement à notre intérêt, mais aussi à celui du prochain (cf. **Ph 2, 4**). Car c'est le fait d'une charité vraie et solide que de ne pas chercher seulement à se sauver soi-même, mais aussi à sauver tous les frères.

Bienheureux donc et généreux tous ces martyres qui sont arrivés selon la volonté te Dieu. Car il nous faut être assez pieux pour attribuer à Dieu la puissance sur toutes choses. Qui n'admirerait la générosité te ces héros, leur patience, leur amour pour le Maître ? Déchirés par les fouets, au point qu'on pouvait voir la constitution de leur chair jusqu'aux veines et aux artères intérieures, ils demeuraient fermes si bien que les spectateurs eux-mêmes en gémissaient de compassion. Ils en vinrent à un tel degré de courage que pas un d'entre eux ne dit un mot ni ne poussa un soupir. Ils nous montrèrent à tous que dans leurs tortures les généreux martyrs du Christ n'étaient plus dans leur corps, ou plutôt que le Seigneur était là qui s'entretenait avec eux.

Attentif à la grâce du Christ, ils méprisaient les tortures de ce monde, et en une heure ils achetaient la vie éternelle. Le feu même des bourreaux inhumains était froid pour eux, car ils avaient devant les yeux la pensée d'échapper au feu éternel qui ne s'éteint pas, et des yeux te leur cœur ils regardaient les biens réservés à la patience, biens que l'oreille n'a pas entendus, que l'œil n'a pas vus, auxquels le cœur de l'homme n'a pas songé (**1 Co 2, 9; cf. Is 64, 3**), mais que le Seigneur leur a montrés, à eux qui n'étaient plus des hommes, mais déjà des anges. De même ceux qui avaient été condamnés aux bêtes enduraient te terribles supplices ; on les étendit sur des coquillages piquants, et on leur fit subir toutes sortes de tourments variés pour les amener à renier, si possible, par ce supplice prolongé.

Le diable machinait contre eux toutes sortes de supplices, mais grâce à Dieu, il ne put l'emporter contre aucun d'entre eux. Le généreux Germanicus fortifiait leur timidité par sa constance ; il fut admirable dans la lutte contre les bêtes ; le proconsul voulait le fléchir et lui disait d'avoir pitié de sa jeunesse ; mais il attira sur lui la bête en lui faisant violence, voulant être plus vite délivré de cette vie injuste et inique. Alors toute la foule, étonnée devant le courage de la sainte et pieuse race des chrétiens, s'écria : «*À bas les athées; faites venir Polycarpe.*»

Mais l'un d'entre eux, nommé Quintus, un Phrygien récemment arrivé de Phrygie, fut pris de peur à la vue des bêtes. C'est lui qui avait entraîné quelques frères à se présenter spontanément avec lui devant le juge. Le proconsul, par ses prières instantes, réussit à le persuader de jurer et de sacrifier. C'est pourquoi, frères, nous ne louons pas ceux qui se présentent d'eux-mêmes, puisque ce n'est pas l'enseignement de l'Évangile.

Quant à l'admirable Polycarpe, tout d'abord il ne se troubla pas à ces nouvelles, mais il voulait rester en ville; mais la plupart cherchaient à le persuader de s'éloigner secrètement. Il se retira donc dans une petite propriété située non loin de la ville, avec un petit nombre de compagnons; nuit et jour il ne faisait que prier pour tous les hommes et pour les Églises du monde entier, comme c'était son habitude. Et étant en prière, il eut une vision, trois jours avant d'être arrêté : il vit son oreiller entièrement brûlé par le feu; et se tournant vers ses compagnons il leur dit : «*Je dois être brûlé vif.*»

Comme on continuait à le chercher, il passa dans une autre propriété, et aussitôt arrivèrent ceux qui le cherchaient. Ne le trouvant pas, ils arrêtèrent deux petits esclaves, et l'un d'eux, mis à la torture, avoua. Il lui était donc impossible d'échapper, puisque ceux qui le livraient étaient dans sa maison; et l'hiérarque, qui avait reçu le même nom qu'Hérode, était pressé de le conduire au stade; ainsi lui, il accomplirait sa destinée, en entrant en communion avec le Christ, tandis que ceux qui l'avaient livré recevraient le châtiment de Judas lui-même.

Prenant avec eux l'esclave, — c'était un vendredi vers l'heure tu souper —, les policiers et les cavaliers, armés comme à l'ordinaire, partirent comme pour courir «*après un bandit*» (cf. **Mt 26, 55**). Et tard, dans la soirée, survenant tous ensemble, ils le trouvèrent couché dans une petite chambre à l'étage supérieur. Il pouvait encore s'en aller dans une autre propriété, mais il ne le voulut pas et dit : «*Que la volonté de Dieu soit faite.*» Apprenant donc que les agents étaient là, il descendit et causa avec eux; ils s'étonnaient de son âge et de son calme, et de toute la peine qu'on prenait pour arrêter un homme aussi âgé. Aussitôt, à l'heure qu'il était, il leur fit servir à manger et à boire autant qu'ils voulaient; il leur demanda seulement de lui donner une heure pour prier à son gré. Ils le lui accordèrent, et debout, il se mit à prier, rempli de la grâce de Dieu au point que deux heures durant il ne put s'arrêter de parler, et que ceux qui l'entendaient en étaient étonnés et que beaucoup se repentirent d'être venus arrêter un si saint vieillard.

Quant enfin, il cessa sa prière, dans laquelle il avait rappelé tous ceux qu'il avait jamais rencontrés, petits et grands, illustres ou obscurs, et toute l'Église catholique répandue par toute la terre, l'heure étant venue de partir, on le fit monter sur un âne, et on l'emmena vers la ville; c'était jour de grand sabbat.
L'irénarque Hérode et son père Nicétès vinrent au-devant de lui, et le firent monter dans leur voiture; assis à côté de lui, ils essayaient de le persuader en disant : «*Quel mal y a-t-il à dire : César est Seigneur, à sacrifier, et tout le reste, pour sauver sa vie?*» Lui, d'abord, ne répondit pas, et, comme ils insistaient, il dit : «*Je ne ferai pas ce que vous me conseillez.*» Alors, ne réussissant pas à le persuader, ils lui dirent toutes sortes d'injures, et il le firent descendre de la voiture si précipitamment qu'il se déchira le devant de la jambe. Sans se retourner, et comme si rien ne lui était arrivé, il marchait allègrement; il allait vers le stade, et il y avait un tel tumulte dans le stade que personne ne pouvait s'y faire entendre.

Quand Polycarpe entra dans le stade, une voix du ciel se fit entendre : «Courage, Polycarpe, et sois un homme.» Personne ne vit celui qui parlait, mais la voix, ceux des nôtres qui étaient là l'entendirent. Enfin, on le fit entrer, et le tumulte fut grand quand le public apprit que Polycarpe était arrêté. Le proconsul se le fit amener et lui demanda si c'était lui Polycarpe. Il répondit que oui, et le proconsul cherchait à le faire renier en lui disant : «*Respecte ton grand âge*» et tout le reste qu'on a coutume de dire en pareil cas; «*Jure par la fortune de César, change d'avis, dis : À bas les athées.*»
Mais Polycarpe regarda d'un œil sévère toute cette foule de païens impies dans le stade, et fit un geste de la main contre elle, puis soupirant et levant les yeux, il dit : «*À bas les athées.*»
Le proconsul insistait et disait : «*Jure, et je te laisse aller, maudis le Christ*».
Polycarpe répondit : «*Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a fait aucun mal; comment pourrais-je blasphémer mon roi qui m'a sauvé?*»
Et comme il insistait encore et disait : «*Jure par la fortune de César*», Polycarpe répondit : «*Si tu t'imagines que je vais jurer par la fortune de César, comme tu dis, et si tu fais semblant de ne pas savoir qui je suis, écoute je te le dis franchement : Je suis chrétien. Et si tu veux apprendre de moi la doctrine du christianisme, donne-moi un jour, et écoute-moi.*»

Oh! si Vous déchiriez les cieux, et si Vous descendiez, devant Vous les montagnes s'écouleraient. Elles fondraient comme brûlées par le feu, les eaux deviendraient embrasées, afin que Votre nom fût connu à Vos ennemis, et que les nations tremblassent devant Votre face. Lorsque Vous ferez éclater Vos merveilles, nous ne pourrons les supporter. Vous êtes descendu, et les montagnes se sont écoulées devant Vous. Jamais on n'a entendu, l'oreille n'a pas ouï, et l'œil n'a pas vu, hors Vous seul, ô Dieu, ce que Vous avez préparé pour ceux qui Vous attendent. Vous êtes allé au-devant de celui qui se réjouit et qui pratique la justice; ils se souviendront de Vous dans Vos voies. Vous Vous êtes irrité, parce que nous avons péché. Nous avons toujours été dans le péché, mais nous serons sauvés. Nous sommes tous devenus comme un homme impur, et toutes les œuvres de notre justice sont comme un linge souillé; nous sommes tous tombés comme une feuille, et nos iniquités nous ont emportés comme le vent.
Is 64 :1-6

Comme Il parlait encore, voici que Judas, l'un des douze, arriva, et avec Lui une foule nombreuse, armée d'épées et de bâtons, envoyée par les princes des prêtres et par les anciens du peuple. Or, celui qui Le trahissait leur avait donné un signe, en disant: Celui que je baiserai, c'est Lui; saisissez-Le. Et aussitôt, s'approchant de Jésus, il dit: Je Vous salue, Maître. Et il Le baisa. Jésus lui dit: Mon ami, pourquoi es-tu venu? Alors ils s'avancèrent, mirent les mains sur Jésus, et Le saisirent. Et voici qu'un de ceux qui étaient avec Jésus,

étendant la main, tira son épée, frappa le serviteur du grand prêtre, et lui coupa l'oreille. Alors Jésus lui dit: Remets ton épée à sa place, car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée. Penses-tu que Je ne puisse pas prier Mon Père, qui M'enverrait à l'instant plus de douze légions d'Anges? Comment donc s'accompliront les Ecritures, qui annoncent qu'il en doit être ainsi? En même temps, Jésus dit à la foule: Vous êtes venus comme après un voleur, armés d'épées et de bâtons, pour vous emparer de Moi; tous les jours J'étais assis au milieu de vous, enseignant dans le temple, et vous ne M'avez pas arrêté. Mais tout cela s'est fait afin que ce que les prophètes ont écrit fût accompli. Alors tous les disciples, L'abandonnant, s'enfuirent.
Mt 26 :47-56

Le proconsul répondit : «*Persuade cela au peuple.*» Polycarpe reprit : «*Avec toi, je veux bien discuter; nous avons appris en effet à donner aux autorités et aux puissances établies par Dieu le respect convenable, si cela ne nous fait pas tort. Mais ceux-là, je ne les estime pas si dignes que je me défende devant eux.*»

Le proconsul dit : «*J'ai des bêtes, et je te livrerai à elles si tu ne changes pas d'avis.*»

Il dit : «*Appelle-les, il est impossible pour nous de changer d'avis pour passer du mieux au pire, mais il est bon de changer pour passer du mal à la justice.*»

Le proconsul lui répondit : «*Je te ferai brûler par le feu puisque tu méprises les bêtes, si tu ne changes pas d'avis*».

Polycarpe lui dit : «*Tu me menaces d'un feu qui brûle un moment et peu de temps après s'éteint; car tu ignores le feu du jugement à venir et du supplice éternel réservé aux impies. Mais pourquoi tarder? Va, fais ce que tu veux.*»

Voilà ce qu'il disait et beaucoup d'autres choses encore; il était tout plein de force et de joie et son visage se remplissait de grâce. Non seulement il n'avait pas été abattu ni troublé par tout ce qu'on lui disait, mais c'était au contraire le proconsul qui était stupéfait; il envoya son héraut au milieu du stade proclamer trois fois : «*Polycarpe s'est déclaré chrétien.*»

À ces paroles du héraut, toute la foule des païens et des Juifs, établis à Smyrne, avec un déchaînement de colère, se mit à pousser de grands cris : «*Voilà le docteur de l'Asie, le père des chrétiens, le destructeur de nos dieux; c'est lui qui enseigne tant de gens à ne pas sacrifier et à ne pas adorer.*» En disant cela, ils poussaient des cris et demandaient à l'asiarque Philippe de lâcher un lion sur Polycarpe. Celui-ci répondit qu'il n'en avait pas le droit, puisque les combats de bêtes étaient terminés. Alors il leur vint à l'esprit de crier tous ensemble : «*Que Polycarpe soit brûlé vif!*» Il fallait que s'accomplît la vision qui lui avait été montrée : pendant sa prière, voyant son oreiller en feu, il avait dit d'un ton prophétique aux fidèles qui étaient avec lui : «*Je dois être brûlé vif*».

Alors les choses allèrent très vite, en moins de temps qu'il n'en fallait pour les dire : sur-le-champ la foule alla ramasser dans les ateliers et dans les bains du bois et des fagots, — les Juifs surtout y mettaient de l'ardeur, selon leur habitude. Quand le bûcher fut prêt, il déposa lui-même tous ses vêtements et détacha sa ceinture, puis il voulut se déchausser lui-même : il ne le faisait pas auparavant, parce que toujours les fidèles s'empressaient à qui le premier toucherait son corps : même avant son martyre, il était toujours entouré de respect à cause de la sainteté de sa vie.

Aussitôt donc, on plaça autour de lui les matériaux préparés pour le bûcher; comme on allait l'y clouer, il dit : «*Laissez-moi ainsi : celui qui me donne la force de supporter le feu, me donnera aussi, même sans la protection de vos clous, de rester immobile sur le bûcher.*»

On ne le cloua donc pas, mais on l'attacha. Les mains derrière le dos et attaché, il paraissait comme un bélier de choix pris d'un grand troupeau pour le sacrifice, un holocauste agréable préparé pour Dieu. Levant les yeux au ciel, il dit :

«*Seigneur, Dieu tout-puissant, Père de ton enfant bien-aimé, Jésus-Christ, par qui nous avons reçu la connaissance de ton nom, Dieu des anges, des puissances, de toute la création, et de toute la race des justes qui vivent en ta présence, je te bénis pour m'avoir jugé digne de ce jour et de cette heure, de prendre part au nombre de tes martyrs, au calice de ton Christ, pour la résurrection de la vie éternelle de l'âme et du corps, dans l'incorruptibilité de l'Esprit-Saint. Avec eux, puissé-je être admis aujourd'hui en ta présence comme un sacrifice gras et agréable, comme tu l'avais préparé et manifesté d'avance, comme tu l'as réalisé, Dieu sans mensonge et véritable. Et c'est pourquoi pour toutes choses je te loue, je te bénis, je te glorifie, par le grand prêtre éternel et céleste Jésus-Christ, ton enfant bien-aimé, par qui soit la gloire à toi avec lui et l'Esprit-Saint maintenant et dans les siècles à venir. Amen!*»

Quand il eut fait monter cet Amen et achevé sa prière, les hommes du feu allumèrent le feu. Une grande flamme brilla, et nous vîmes une merveille, nous à qui il fut donné de le voir, et qui avions été gardés pour annoncer aux autres ces événements. Le feu présenta la forme d'une voûte, comme la voile d'un vaisseau gonflée par le vent, qui entourait comme d'un rempart le corps du martyr; il était au milieu, non comme une chair qui brûle, mais comme un pain qui cuit, ou comme de l'or ou de l'argent brillant dans la fournaise. Et nous sentions un parfum pareil à une bouffée d'encens ou à quelque autre précieux aromate.

À la fin, voyant que le feu ne pouvait consumer son corps, les impies ordonnèrent au bourreau d'aller le percer de son poignard. Quand il le fit, jaillit une quantité de sang qui éteignit le feu, et toute la foule s'étonna de voir une telle différence entre les incroyants et les élus. Parmi ceux-ci fut l'admirable martyr de Polycarpe qui fut, en nos jours, un maître apostolique et prophétique, l'évêque de l'Église catholique de Smyrne; toute parole qui est sortie de sa bouche s'est accomplie ou s'accomplira.

Mais l'envieux, le jaloux, le mauvais, l'adversaire de la race des justes, voyant la grandeur de son

témoignage et sa vie irréprochable dès le début, le voyant couronné de la couronne d'immortalité, et emportant une récompense incontestée, essaya de nous empêcher d'enlever son corps, bien que beaucoup d'entre nous voulussent le faire pour posséder sa sainte chair. Il suggéra donc à Nicétès, le père d'Hérode, le frère d'Alcée, d'aller trouver le magistrat pour qu'il ne nous livre pas le corps : «*Pour qu'ils n'aillent pas, dit-il, abandonner le crucifié et se mettre à rendre un culte à celui-ci.*»

Il disait cela à la suggestion insistante des Juifs, qui nous avaient surveillés quand nous voulions retirer le corps du feu. Ils ignoraient que nous ne pourrons jamais ni abandonner le Christ qui a souffert pour le salut de tous ceux qui sont sauvés dans le monde, lui l'innocent pour les pécheurs, ni rendre un culte à un autre. Car lui, nous l'adorons, parce qu'il est le fils de Dieu; quant aux martyrs, nous les aimons comme disciples et imitateurs du Seigneur, et c'est juste, à cause de leur dévotion incomparable envers leur roi et maître; puissions-nous, nous aussi, être leurs compagnons et leurs condisciples.

Le centurion, voyant la querelle suscitée par les Juifs, exposa le corps au milieu et le fit brûler comme c'était l'usage. Ainsi, nous pûmes plus tard recueillir ses ossements plus précieux que des pierres de grand prix et plus précieux que l'or, pour les déposer en un lieu convenable. C'est là, autant que possible que le Seigneur nous donnera de nous réunir dans l'allégresse et la joie, pour célébrer l'anniversaire de son martyre, de sa naissance, en mémoire de ceux qui ont combattu avant nous, et pour exercer et préparer ceux qui doivent combattre à l'avenir.

Telle fut l'histoire du bienheureux Polycarpe, qui fut, avec les frères de Philadelphie, le douzième à souffrir le martyre à Smyrne; mais de lui seul on garde le souvenir plus que des autres, au point que partout les païens eux-mêmes parlent de lui. Il fut non seulement un docteur célèbre, mais aussi un martyr éminent, dont tous désirent imiter le martyre conforme à l'Évangile du Christ. Par sa patience, il a triomphé du magistrat inique, et ainsi il a remporté la couronne de l'immortalité; avec les Apôtres et tous les justes, dans l'allégresse, il glorifie Dieu, le Père tout-puissant, et bénit notre Seigneur Jésus-Christ, le sauveur de nos âmes et le pilote de nos corps, le berger de l'Église universelle par toute la terre.

Vous aviez désiré être informés avec plus de détail sur ces événements; pour l'instant, nous vous en avons donné un récit sommaire par notre frère Marcion. Quand vous aurez pris connaissance de cette lettre, transmettez-la aux frères qui sont plus loin pour qu'eux aussi glorifient le Seigneur qui fait son choix parmi ses serviteurs.

À celui qui, par sa grâce et par son don, peut nous introduire tous dans son royaume éternel par son fils unique Jésus-Christ, à lui la gloire, l'honneur, la puissance, la grandeur dans les siècles (cf. **1 Tm 6, 16**; **1 P. 4, 11**; **Jude 25**; **Ap 1,16**; **5,13**; etc.). Saluez tous les saints (cf. **Rm 16, 15**; **Hé 13, 24**; etc.) Ceux qui sont avec nous vous saluent, et aussi Evariste qui a écrit cette lettre, avec toute sa famille.

Le bienheureux Polycarpe a rendu témoignage au début du mois de Xanthique, le deuxième jour, le septième jour avant les calendes de mars, un jour de grand sabbat, à la huitième heure. Il avait été arrêté par Hérode, sous le pontificat de Philippe de Tralles, et le proconsulat de Statius Quadratus, mais sous le règne éternel de notre Seigneur Jésus-Christ; à lui soit la gloire, l'honneur, la grandeur, le trône éternel de génération en génération. Amen.

Appendice.

Nous vous souhaitons bonne santé, frères, marchez selon l'Évangile, dans la parole de Jésus-Christ; avec lui, gloire à Dieu le Père et au Saint-Esprit, pour le salut des saints élus. C'est ainsi que témoigna le bienheureux Polycarpe; puissions-nous marcher sur ses traces, et être trouvés avec lui dans le royaume de Dieu. Caïus a transcrit cette lettre sur le manuscrit d'Irénée, disciple de Polycarpe; Caïus a vécu avec Irénée. Et moi, Socrate, je l'ai copiée d'après la copie de Caïus. La grâce soit avec tous. Et moi, à mon tour, Pionius, je l'ai copiée sur l'exemplaire ci-dessus; je l'ai recherché, après que le bienheureux Polycarpe me l'eût montré dans une révélation, comme je le raconterai par la suite. J'ai rassemblé les fragments presque détruits par le temps; que le Seigneur Jésus-Christ me rassemble aussi avec ses élus dans le royaume du ciel; à lui la gloire avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen.

Caïus a copié ceci dans les écrits d'Irénée; il avait vécu avec Irénée, qui fut disciple de saint Polycarpe. Cet Irénée, qui était à Rome à l'époque du martyre de l'évêque Polycarpe, instruisit beaucoup de personnes. On a de lui beaucoup d'écrits très beaux et très orthodoxes; il y fait mention de Polycarpe, disant qu'il avait été son disciple; il réfuta vigoureusement toutes les hérésies et nous transmet la règle ecclésiastique et catholique, telle qu'il l'avait reçue du saint. Il dit aussi ceci : Marcion, d'où viennent ceux qu'on appelle les marcionites, ayant un jour rencontré saint Polycarpe, lui dit : «*Reconnais-nous, Polycarpe.*» Mais lui dit à Marcion : «*Je reconnais, je reconnais le premier-né de Satan.*» On lit aussi ceci dans les écrits d'Irénée : Au jour et à l'heure où Polycarpe souffrit le martyre à Smyrne, Irénée se trouvant à Rome entendit une voix pareille à une trompette qui disait : Polycarpe a été martyrisé. Comme on l'a dit, c'est donc dans les écrits d'Irénée que Caïus a copié ceci, et Isocrate à Corinthe l'a transcrit sur la copie de Caïus. Et moi, Pionius, à mon tour je l'ai copié sur l'exemplaire d'Isocrate, que j'avais recherché d'après une révélation de saint Polycarpe. J'en ai rassemblé les fragments presque détruits par le temps. Que le Seigneur Jésus-Christ me rassemble aussi avec ses élus dans la gloire du ciel; à lui la gloire avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen.



Vivre sa foi

Question : Peut-on limiter ses obligations de chrétien à l'assistance aux offices, ou encore à des actions charitables? Quelle est la première obligation d'un chrétien?

Réponse : Nous autres, chrétiens d'aujourd'hui, nous avons une nouvelle expression : nous parlons du christianisme pratique. On y inclut l'assistance aux offices, comme la charité coutumière, comme aussi le plaisir que nous procure la culture chrétienne séculaire. Ce qui est mauvais, c'est quand le christianisme sert à des fins personnelles. Car on peut même faire l'aumône d'un sou aux mendiants en poursuivant des fins personnelles. Or, rien ne doit restreindre le christianisme. Il doit éclairer notre vie familiale, se préoccuper de la société ; il doit devenir la substance de toute notre vie. S'il n'est qu'un phénomène parmi d'autres et non pas la raison d'être de notre vie, un tel christianisme ne vaut pas cher. Il est dit à ce propos que le Saint Nom de Dieu est blasphémé. La première obligation du chrétien est de sauver les hommes et soi-même. Mais en ne recherchant que son propre salut on ne gagnera ni le sien ni celui des autres..

Dimitri Doudko, *L'espérance qui est en nous*, Éditions du Seuil, Paris, 1976

Vie de St Martin le Miséricordieux, apôtre de la Gaule, évêque de Tours [i/vii]

Par Sulpice Sévère

Vie de Saint Martin par Sulpice Sévère, disciple de Saint Martin, traduit du latin par M. Richard Viot, Imprimerie Ad Mame et Cie, 1861, p. 13-133

LETTRE DE SULPICE SÉVÈRE À DIDIER SUR LE LIVRE DE LA VIE DE SAINT MARTIN

Sévère, à son cher frère Didier, salut :

Redoutant les jugements des hommes, et retenu par une timidité naturelle, j'avais l'intention de garder en manuscrit et de ne pas laisser sortir de chez moi le petit livre que j'ai écrit sur la vie de saint Martin. Je craignais que mon style peu élégant ne déplut aux lecteurs, et ne me fît encourir le blâme universel; car je m'emparais d'un sujet réservé à de savants écrivains, mais je n'ai pu résister à tes instances. Que ne sacrifierai je, en effet, à ton amitié, même en m'exposant à la honte! J'ai cependant écrit ce livre, me fiant à la promesse que tu m'as faite, de ne le livrer à personne. Je crains cependant que tu ne lui ouvres la porte, et qu'une fois lancé, il ne puisse plus être rappelé. S'il en était ainsi, et si quelques personnes le lisaient, supplie-les d'attacher plus d'importance aux faits qu'aux mots, et de supporter patiemment les défauts de style qui pourraient les choquer, car le royaume de Dieu ne consiste pas dans l'éloquence, mais dans la foi; qu'ils se souviennent aussi que la doctrine du salut n'a pas été annoncée au monde par des orateurs, mais par des pécheurs; bien que si cela eût été utile, le Seigneur eût pu le faire ainsi.

Lorsque pour la première fois je me décidai à écrire, dans la pensée qu'il n'était pas permis de tenir cachées les vertus d'un si grand homme, je pris le parti de ne pas rougir des solécismes qui pourraient m'échapper : car je ne suis pas très savant en ces sortes de choses, et j'ai oublié, pour ne pas m'y être exercé depuis fort longtemps, le peu que j'en savais autrefois. Enfin, pour ne pas prolonger ces excuses importunes, si tu le juges convenable, publie ce livre sans y joindre mon nom; pour, cela, efface-le du titre, afin qu'il annonce le sujet sans indiquer l'auteur, ce qui sera suffisant.

CHAPITRE PREMIER
PROLOGUE

La plupart de ceux qui ont écrit la vie des hommes illustres, exclusivement occupés de la poursuite d'une gloire toute mondaine, ont espéré par là s'immortaliser. Sans avoir complètement réussi, ils ont atteint leur but en partie ; car, tout en acquérant une vaine renommée, les beaux exemples qu'ils racontaient de ces hommes remarquables excitaient une grande émulation parmi leurs lecteurs. Mais ce soin qu'ils prenaient de la gloire de leurs héros, n'avait point pour butta bienheureuse et éternelle vie. Car, à quoi leur a servi cette gloire qui doit périr avec leurs écrits, et quel avantage a retiré la postérité de la lecture des combats d'Hector ou des disputes philosophiques de Socrate, puisque c'est une folie de les imiter, et même de ne pas les combattre avec énergie ? Ne considérant dans la vie que le présent, ils se sont nourris de mensonges, et ont enfermé leurs âmes dans la nuit du tombeau. Ils ont pensé seulement à s'immortaliser dans la mémoire des hommes, tandis que tout homme doit plutôt travailler à acquérir la vie éternelle qu'à perpétuer sa mémoire sur cette terre, non par des écrits, des luttes ou des disputes philosophiques, mais en menant une vie pieuse et sainte. Cette erreur, transmise d'âge en âge par les écrits des littérateurs, a tellement prévalu, qu'il s'est rencontré beaucoup de partisans de cette philosophie insensée et de ce vain mérite. Je crois donc avoir fait quelque chose d'utile en écrivant la vie de ce saint homme ; elle servira d'exemple à mes lecteurs, et les excitera à acquérir la véritable sagesse, à combattre pour le ciel, et à mériter la force d'en haut. En cela, je trouve aussi mon intérêt, espérant obtenir de Dieu une récompense et non des hommes un vain souvenir ; car, si je n'ai pas vécu de manière à être proposé aux autres comme un modèle, je me suis du moins appliqué à faire connaître celui qui mérite cet honneur. Je vais donc commencer à écrire la vie de saint Martin, et à dire comment il s'est conduit, soit avant, soit pendant son épiscopat, bien que je ne sois pas parvenu à connaître toutes les particularités de sa vie et les faits dont il là le seul témoin, puisque, ne cherchant pas la gloire qui vient des hommes, il s'efforça toujours de tenir ses vertus cachées. J'ai même omis quelques-uns des faits que je connaissais, persuadé qu'il était suffisant de parler des plus remarquables, et que pour mes lecteurs trop de matières causerait peut-être de l'ennui. Je supplie ceux qui me liront d'ajouter foi à mes récits, et d'être convaincus que je n'ai écrit que des faits certains et avérés ; d'ailleurs, mieux vaut se taire que de mentir.

CHAPITRE II
PATRIE ET FAMILLE DE SAINT MARTIN
SA JEUNESSE ET SA VIE DE SOLDAT

Martin naquit à Sabarie [*ancienne colonie romaine, aujourd'hui Sarwar*], en Pannonie, de parents assez distingués, mais païens ; il fut élevé à Ticinum [*ville de la Gaule cisalpine, aujourd'hui Pavie*], ville d'Italie. Son père fut d'abord soldat, puis devint tribun militaire. Martin embrassa encore jeune la carrière des armes, et servit dans la cavalerie d'abord sous Constance, puis sous Julien César ; non par goût cependant, car, dès ses premières années, cet illustre enfant ne respirait que le service de Dieu. N'ayant encore que dix ans, il se rendit à l'église, malgré ses parents, et demanda à être mis au nombre des catéchumènes. Bientôt après il se donna tout entier au service de Dieu ; et, quoiqu'il n'eut encore que douze ans il désirait passer sa vie dans la retraite. Il aurait même exécuté ce projet, si la faiblesse de son âge ne s'y fait opposée ; mais son âme, toujours occupée de solitudes et d'églises, lui faisait déjà projeter, dès l'âge le plus tendre, ce qu'il exécuta plus tard avec tant d'ardeur. Lorsque les empereurs eurent ordonné que les fils des vétérans entrassent dans l'armée, son père lui-même, qui ne voyait pas d'un œil favorable ces heureux commencements, le présenta pour le service militaire ; ainsi, n'ayant encore que quinze ans, il fut enrôlé et prêta le serment. À l'armée, Martin se contenta d'un seul valet, que bien souvent, intervertissant les rôles, il servait lui-même : il allait jusqu'à lui ôter ses chaussures et à les nettoyer ; ils prenaient leur repas ensemble, et le plus souvent c'était le maître qui servait. Il passa environ trois ans à l'armée avant de recevoir le baptême, et il se préserva des vices si communs parmi les gens de guerre. Sa bienveillance et sa charité envers ses compagnons d'armes étaient admirables, sa patience et son humilité surhumaines. Il est inutile de louer sa sobriété : il pratiqua cette vertu à un tel degré, que déjà à cette époque on le prenait plutôt pour un moine que pour un soldat ; aussi s'était-il tellement attaché ses compagnons, qu'ils avaient pour lui le plus affectueux respect. Martin, quoique n'étant pas encore régénéré en Jésus-Christ, montrait déjà par

ses bonnes œuvres qu'il aspirait au baptême; car il consolait les malheureux, secourait les pauvres, nourrissait les nécessiteux, donnait des vêtements à ceux qui en manquaient, et ne gardait de sa solde que ce qu'il lui fallait pour sa nourriture de chaque jour : déjà strict observateur des paroles de l'Évangile, il ne songeait pas au lendemain.

CHAPITRE III
CHARITÉ DE SAINT MARTIN : PRES DE LA PORTE D'AMIENS, IL DONNE LA MOITIÉ DE SON MANTEAU A UN PAUVRE IL RECOIT LE BAPTEME

Un jour, au milieu d'un hiver dont les rigueurs extraordinaires avaient fait périr beaucoup de personnes, Martin, n'ayant que ses armes et son manteau de soldat, rencontra à la porte d'Amiens un pauvre presque nu. L'homme de Dieu, voyant ce malheureux implorer vainement la charité des passants qui s'éloignaient sans pitié, comprit que c'était à lui que Dieu l'avait réservé. Mais que faire? il ne possédait que le manteau dont il était revêtu, car il avait donné tout le reste; il tire son épée, le coupe en deux, en donne la moitié au pauvre et se revêt du reste. Quelques spectateurs se mirent à rire en voyant ce vêtement informe et mutilé; d'autres, plus sensés, gémirent profondément de n'avoir rien fait de semblable, lorsqu'ils auraient pu faire davantage, et revêtir ce pauvre sans se dépouiller eux-mêmes. La nuit suivante, Martin s'étant endormi vit Jésus-Christ [*la piété de nos rois n'a pas peu contribué à immortaliser l'action de saint Martin. Le roi Louis XI l'a honorée par une fondation perpétuelle qu'il a faite dans l'église de Saint-Martin de Tours, pour l'entretien d'un pauvre qui porte une robe de deux couleurs.* (D. Gervaise.)] revêtu de la moitié du manteau dont il avait couvert la nudité du pauvre; et il entendit une voix qui lui ordonnait de considérer attentivement le Seigneur et de reconnaître le vêtement qu'il lui avait donné. Puis Jésus se tournant vers les anges qui l'entouraient leur dit d'une voix haute : «*Martin n'étant encore que catéchumène m'a revêtu de ce manteau.*» Lorsque le Seigneur déclara qu'en revêtant le pauvre, Martin l'avait vêtu lui-même, et que, pour confirmer le témoignage qu'il rendait à une si bonne action, il daigna se montrer revêtu de l'habit donné au pauvre, il se souvenait de ce qu'il avait dit autrefois : «*Tout ce que vous avez fait au moindre des pauvres vous me l'avez fait à moi-même.*» Cette vision ne donna point d'orgueil au bienheureux; mais, reconnaissant avec quelle bonté Dieu le récompensait de cette action, il se hâta de recevoir le baptême, étant âgé de dix-huit ans. Cependant il ne quitta pas aussitôt le service; il céda aux prières de son tribun, avec qui il vivait dans la plus intime familiarité, et qui lui promettait de renoncer au monde aussitôt que le temps de son tribunat serait écoulé. Martin, se voyant ainsi retardé dans l'exécution de ses projets, resta sous les drapeaux et demeura soldat, seulement de nom, il est vrai, pendant les deux années qui suivirent son baptême.



CHAPITRE IV
SAINT MARTIN SOLLICITE SON CONGÉ DE L'EMPEREUR JULIEN

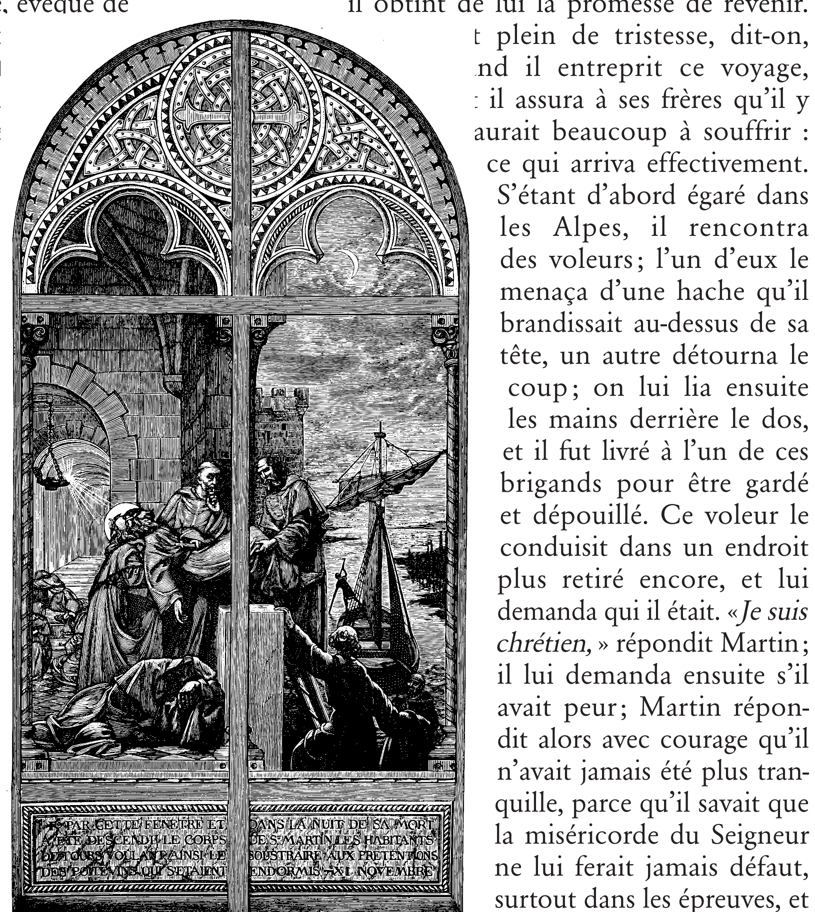
Cependant, les barbares ayant fait irruption dans les Gaules, le César Julien rassembla toute son armée près de Worms, et distribua des largesses aux soldats, qui, selon la coutume, étaient appelés les uns après les autres. Vint le tour de Martin, qui crut le moment favorable pour demander

son congé ; car il lui semblait qu'il ne serait pas juste, n'ayant plus l'intention de servir, de recevoir les largesses de l'empereur. « *Jusqu'ici, dit-il, je vous ai servi, César ; permettez que je serve Dieu maintenant : que ceux qui doivent combattre acceptent vos dons ; moi, je suis soldat du Christ, il ne m'est plus permis de combattre.* » À ces paroles, le tyran frémit de colère, et lui dit que c'était la crainte de la bataille qui allait se livrer le lendemain, et non la religion qui le portait à refuser de servir. Mais l'intrépide Martin, que le soupçon de lâcheté rendait plus ferme encore, répondit : « *Si l'on attribue ma résolution à la peur et non à ma foi, demain je me présenterai sans armes devant l'armée ennemie, et au nom du Seigneur Jésus, armé du signe de la croix, et non du casque et du bouclier, je m'élancerai sans crainte, au milieu des bataillons ennemis.* » Julien le fit aussitôt conduire en prison, et ordonna de l'exposer le lendemain sans armes devant l'ennemi, selon ses désirs. Le jour suivant, les ennemis envoyèrent des ambassadeurs pour traiter de la paix, se rendirent, et livrèrent tout ce qu'ils possédaient.

Qui doutera que cette victoire, ne soit due au saint homme, que le Seigneur ne voulait point envoyer sans armes au combat ? Et quoique ce bon maître eût bien la puissance de protéger son soldat, même contre les épées et les traits ennemis ; cependant, pour que ses yeux ne fussent pas même souillés de la vue du sang, il empêcha le combat. En effet, si le Christ devait accorder la victoire en faveur de son soldat, ce ne pouvait être qu'en empêchant toute effusion de sang par la soumission volontaire de l'ennemi, sans qu'il en coûtât la vie à personne.

CHAPITRE V
SAINT MARTIN EST ORDONNÉ EXORCISTE PAR SAINT HILAIRE DE POITIERS
IL QUITTE LA GAULE POUR ALLER AU PAYS NATAL CONVERTIR SES PARENTS
EN ROUTE, IL CONVERTIT UN BRIGAND

Dans la suite, ayant quitté le service, Martin se rendit auprès de saint Hilaire, évêque de Poitiers ; homme dont la fc était connue et admirée de t le monde ; il y resta quelqu temps. Hilaire voulut le faire diacre pour se l'attacher plus étroitement et le consacrer au service des autels ; mais Martin avait souvent refusé, disant hautement qu'il en était indigne. Hilaire, dans sa sagesse, vit bien qu'il ne se l'attacherait qu'en lui conférant un emploi ; dans lequel il semblerait ne pas lui rendre justice ; il voulut donc qu'il fût exorciste. Martin ne refusa point cet ordre, de peur de paraître le mépriser, à cause de son infériorité. Quelque temps après, Dieu lui ayant ordonné en songe d'aller dans sa patrie visiter ses parents encore païens, pour s'occuper de leur conversion avec une pieuse sollicitude, saint Hilaire lui accorda la permission de s'éloigner ; mais, à force de prières et de larmes, il obtint de lui la promesse de revenir. t plein de tristesse, dit-on, nd il entreprit ce voyage, il assura à ses frères qu'il y aurait beaucoup à souffrir : ce qui arriva effectivement. S'étant d'abord égaré dans les Alpes, il rencontra des voleurs ; l'un d'eux le menaça d'une hache qu'il brandissait au-dessus de sa tête, un autre détourna le coup ; on lui lia ensuite les mains derrière le dos, et il fut livré à l'un de ces brigands pour être gardé et dépouillé. Ce voleur le conduisit dans un endroit plus retiré encore, et lui demanda qui il était. « *Je suis chrétien,* » répondit Martin ; il lui demanda ensuite s'il avait peur ; Martin répondit alors avec courage qu'il n'avait jamais été plus tranquille, parce qu'il savait que la miséricorde du Seigneur ne lui ferait jamais défaut, surtout dans les épreuves, et



que c'était plutôt lui qu'il plaignait, puisque le brigandage auquel il se livrait le rendait indigne de la miséricorde de Dieu. Puis, commençant à développer la doctrine de l'Évangile; il prêcha au voleur la parole de Dieu. Qu'ajouter à cela? Le voleur crut en Jésus-Christ, accompagna Martin qu'il remit dans son chemin, en se recommandant à ses prières. Dès lors il mena, dit-on, une vie sainte, et l'on croit même que c'est de sa bouche que l'on a recueilli les détails précédents.

CHAPITRE VI
APPARITION DU DIABLE
SAINT MARTIN CONVERTIT SA MERE
IL COMBAT L'ARIANISME
PERSÉCUTÉ PAR LES ARIENS, IL EST CHASSÉ DE SABARIA, PUIS DE MILAN, ET SE RETIRE DANS UNE ILE
IL PART POUR ROME, ESPÉRANT Y RENCONTRER SAINT HILAIRE QUI REVENAIT D'EXIL

Martin, poursuivant sa route, avait dépassé Milan, lorsque le démon, sous une forme humaine, se présenta devant lui et lui demanda où il allait. «*Je vais où le Seigneur m'appelle,*» répliqua Martin. Satan lui dit alors : «*Partout où tu iras, dans toutes tes entreprises, le diable s'opposera à tes desseins.*» Martin lui répondit avec ces paroles du Prophète : «*Le Seigneur est mon appui, je n'ai rien à craindre des hommes.*» Son ennemi disparut aussitôt. Selon son espérance, il retira sa mère des ténèbres du paganisme, mais son père persévéra dans l'erreur; ses bons exemples convertirent partout plusieurs personnes. L'hérésie d'Arius s'était répandue dans tout l'univers, et surtout en Illyrie; Martin, qui presque seul combattait vaillamment la perfidie des prêtres hérétiques, souffrit beaucoup d'outrages (car il fut publiquement battu de verges, et enfin chassé de la ville). Il retourna en Italie; mais ayant alors appris que l'Église était également agitée dans les Gaules, à cause du départ de saint Hilaire, que les hérétiques avaient contraint de s'exiler, il alla à Milan, où il se fit une solitude. Là aussi Auxence, fauteur et chef du parti arien, le persécuta à outrance, l'accabla d'outrages et le chassa de la ville. Martin, pensant qu'il fallait céder aux circonstances, se retira avec un prêtre très vertueux dans l'île Gallinaria [*On croit que c'est l'île Gorgona, située à trente-deux kilomètres de Livourne*.]; il y vécut pendant quelque temps de racines, et, selon la tradition, ce fut là qu'il mangea de l'ellébore, plante vénéneuse. Sentant le poison s'insinuer dans ses veines et la mort s'approcher, il conjura par la prière ce péril imminent, et la douleur cessa aussitôt. Peu de temps après, ayant appris que l'empereur, regrettant, ce qu'il avait fait, accordait à saint Hilaire la permission de revenir, il se rendit à Rome, dans l'espérance de l'y rencontrer.

CHAPITRE VII
SAINT MARTIN REJOINT SAINT HILAIRE A POITIERS
IL VIT EN ANACHORETE PRES DE LA VILLE
SON PREMIER MIRACLE : IL RESSUSCITE UN MORT

Mais saint Hilaire avait déjà quitté cette ville; Martin le suivit, et, en ayant été revu avec la plus grande bonté, il se fit une solitude près de Poitiers [*Ce lieu s'appelle Ligugé. Les disciples de saint Martin n'étaient pas moines de profession, et leur engagement n'était pas perpétuel... Ce qui n'ôte cependant pas à saint Martin la gloire d'avoir, le premier, introduit la profession monastique en France. (D. Gervaise.)*]. Sur ces entrefaites, un catéchumène, désirant être instruit – par un si saint homme, se joignit à lui; mais peu de jours après il fut pris de la fièvre. Martin était alors absent par hasard. Cette absence se prolongea trois jours encore, et à son retour il le trouva mort. L'événement avait été si soudain, qu'il avait quitté la terre n'ayant pas encore recru le baptême. Le corps était placé au milieu de la chambre, où les frères se succédaient sans cesse pour lui rendre leurs devoirs, lorsque Martin accourut, pleurant et se lamentant. Implorant alors avec ardeur la grâce de l'Esprit Saint, il fait sortir tout le monde, et s'étend sur le cadavre du frère. Après avoir prié avec ferveur pendant quelque temps, averti par l'Esprit du Seigneur que le miracle va s'opérer, il se soulève un peu, et, regardant fixement le visage du défunt, il attend avec confiance l'effet de sa prière et de la miséricorde divine. À peine deux heures s'étaient-elles écoulées, qu'il vit tous les membres du défunt s'agiter faiblement; et les yeux s'entrouvrir. Alors

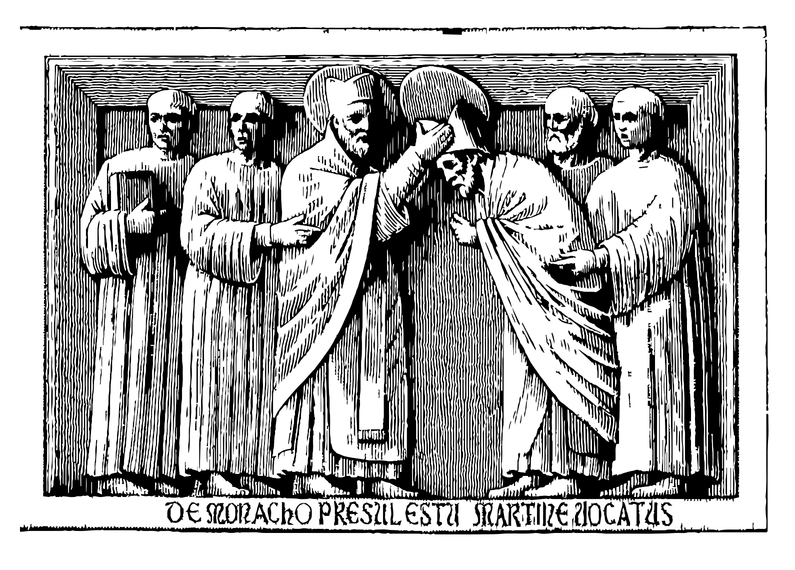
Martin rend grâces à Dieu à haute voix, et fait retentir la cellule des accents de sa joie. À ce bruit, ceux qui se tenaient au dehors rentrent précipitamment, et (ô spectacle admirable !) ils trouvent plein de vie celui qu'ils avaient laissé inanimé. Ce catéchumène, revenu à la vie, fut aussitôt baptisé, et vécut encore plusieurs années. Le premier parmi nous il donna à Martin l'occasion d'exercer sa puissance, et resta en quelque sorte la preuve vivante de ce miracle. Il nous racontait souvent qu'après avoir quitté son corps, son âme avait comparu devant le tribunal du Juge, et qu'il y avait entendu la triste sentence qui le condamnait à habiter des lieux obscurs avec une foule d'autres âmes ; mais alors deux anges firent connaître au Juge qu'il était celui pour lequel Martin priait : ils reçurent aussitôt l'ordre de le ramener et de le rendre à la vie et à Martin. Ce miracle rendit le nom de Martin très célèbre, et ceux qui déjà le considéraient comme un saint, le regardèrent alors comme un homme puissant et vraiment apostolique.

CHAPITRE VIII
LE PENDU RESSUSCITÉ.

Peu de temps après, Martin, traversant les terres d'un certain Lupicin, homme honorable selon le monde, entendit les pleurs et les lamentations d'un grand nombre de personnes. Inquiet, il s'arrête ; il demande la cause de ces gémissements ; il apprend qu'un des esclaves vient de se pendre. Il entre aussitôt dans la chambre où était le corps, fait sortir tout le monde s'étend sur le cadavre, et prie pendant quelque temps. Bientôt le visage de l'esclave s'anime, il élève vers Martin des yeux languissants, et, ayant fait de lents et inutiles efforts pour se soulever, il saisit la main du Saint, se dresse sur ses pieds, puis s'avance avec lui dans le vestibule de la maison, à la vue de tout le peuple.

CHAPITRE IX
COMMENT SAINT MARTIN DEVINT MALGRÉ LUI ÉVEQUE DE TOURS

C'est à peu près à cette époque que la ville de Tours demanda saint Martin pour évêque ; mais comme il n'était pas facile de le faire sortir de sa solitude, un des citoyens de la ville, nommé Ruricius, se jeta à ses pieds, et, prétextant la maladie de sa femme, le détermina à sortir. Un grand nombre d'habitants sont échelonnés sur la route ; ils se saisissent de Martin, et, le conduisent à Tours, sous bonne garde. Là, une multitude immense, venue non seulement de Tours mais des villes voisines, s'était réunie afin de donner son suffrage pour l'élection. L'unanimité des désirs, des sentiments et des votes, déclara Martin le plus digne de l'épiscopat, et l'Église de Tours heureuse de posséder un tel pasteur. Un petit nombre cependant, et même quelques évêques convoqués pour élire le nouveau prélat, s'y opposaient, disant qu'un homme d'un extérieur si négligé, de si mauvaise mine, la tête rasée et si mal vêtu, était indigne de l'épiscopat. Mais le peuple, ayant des sentiments plus sages, tourna en ridicule la folie de ceux qui, en voulant nuire à cet homme illustre, ne faisaient qu'exalter ses vertus. Les évêques furent donc obligés de se rendre au désir du peuple, dont Dieu se servait pour faire exécuter ses desseins. Parmi ceux qui s'opposaient à l'élection, il y avait un certain Défensor : on verra qu'il fut pour cette raison sévèrement blâmé par les paroles du Prophète ; car celui qui devait faire la lecture ce jour-là, n'ayant pu pénétrer à cause de la foule, les prêtres se troublèrent, et l'un d'eux, ne voyant point venir le lecteur, prit le Psautier, et lut le premier



verset qui lui tomba sous les yeux ; c'était celui-ci : « *Vous avez tiré une louange parfaite de la bouche des enfants ; et de ceux qui sont encore à la mamelle, pour confondre vos adversaires, et pour perdre votre ennemi et son défenseur.* » À ces paroles, le peuple pousse un cri ; les ennemis de Martin sont confondus. On resta convaincu que Dieu avait permis qu'on lût ce psaume, afin que Défensor y vit la condamnation de sa faute ; car c'est de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle que Dieu, en Martin, a tiré la louange la plus parfaite, et l'ennemi à été détruit aussitôt qu'il s'est montré.

CHAPITRE X
FONDATION DU MONASTERE DE MARMOUTIER PRES DE TOURS.

Nous n'avons point assez de talent pour raconter ce que fut Martin devenu évêque ; il demeura toujours ce qu'il avait été auparavant ; aussi humble de cœur, aussi simple dans sa manière de s'habiller. Il remplissait ses fonctions d'évêque d'une manière pleine d'autorité et de bonté, sans cesser pour cela de vivre comme un moine, et d'en pratiquer les vertus. Pendant quelque temps il habita une petite cellule près de l'église ; mais, importuné du grand nombre de visites qu'il y recevait ; il se fit une solitude [*Ce fut plus tard la célèbre abbaye de Marmoutier.*] à peu près à deux milles de la ville. Cet endroit était si caché et si retiré, qu'il ressemblait à un désert. Il était ; renfermé d'un côté par un rocher haut et escarpé, de l'autre par une sinuosité du cours de la Loire, qui y formait ainsi une petite vallée ; on ne pouvait y aborder que par un sentier fort étroit. Saint Martin habitait une cabane de bois ; quelques frères en avaient de semblables, d'autres s'étaient creusé des cellules dans le roc. Il y avait là quatre-vingts disciples, qui s'y formaient sur les exemples de leur bienheureux maître. Aucun d'eux n'y possédait rien en propre, tout était en commun ; ils ne pouvaient ni vendre ni acheter, comme le font, ordinairement la plupart des moines. On ne s'occupait d'aucun art, si ce n'est de celui de copier des livres : encore cet emploi était-il réservé aux plus jeunes, les plus âgés vaquaient à l'oraison ; ils sortaient rarement de leur cellule, excepté lorsqu'ils se réunissaient pour la prière ; ils prenaient leurs repas ensemble quand l'heure de rompre un jeûne était arrivée, et ils ne buvaient point de vin ; à moins qu'ils ne fussent malades. La plupart portaient des habits de poils de chameau, c'était un crime de se vêtir plus délicatement. Ce qui rend cela plus admirable, c'est que plusieurs d'entre eux étaient des hommes de qualité, qui, élevés d'une manière bien différente, s'étaient astreints à cette vie d'humilité et de souffrance. Dans la suite, nous en avons vu plusieurs devenus évêques ; et quelle ville, ou quelle Église, ne se réjouirait pas d'avoir, un évêque sorti du monastère de saint Martin ?

CHAPITRE XI
LE FAUX MARTYR OU LE SPECTRE DÉMASQUÉ

Je vais maintenant raconter les miracles qu'il fit pendant son épiscopat. À peu de distance de la ville et non loin du monastère, se trouvait un endroit que l'on regardait à tort comme le lieu de la sépulture de plusieurs martyrs, qui y recevaient un culte, car l'érection de l'autel était attribuée aux évêques précédents. Mais Martin, n'ajoutant point foi légèrement à des traditions incertaines, demanda aux plus anciens des prêtres et des clercs de lui dire le nom du prétendue saint et l'époque de son martyre. Il était fort inquiet à ce sujet puisque la tradition ne rapportait rien de bien avéré. Pendant quelque temps il s'abstint d'aller à cet endroit, ne voulant pas porter atteinte à ce culte tant qu'il serait dans l'incertitude, ni l'autoriser de peur de favoriser une superstition. Prenant un jour avec lui quelques-uns des frères, il s'y rendit, et, se tenant sur le sépulcre. Il pria le Seigneur de lui faire connaître quel homme avait été enterré dans ce lieu, et quels pouvaient être ses mérites. Alors il voit se dresser à sa gauche un spectre affreux et terrible. Martin lui ordonne de déclarer qui il est et quels sont ses mérites devant le Seigneur : le spectre se nomme, avoue ses crimes, dit qu'il est un voleur, mis à mort pour ses forfaits et honoré par une erreur populaire ; qu'il n'a rien de commun avec les martyrs, qui sont dans la gloire, tandis qu'il est dans les tourments. Ceux qui étaient présents entendirent cette voix étrange sans voir personne. Martin leur dit alors, ce qu'il a vu, ordonne qu'on enlève l'autel, et délivre ainsi le peuple de cette erreur et de cette superstition.

CHAPITRE XII
MÉSAVENTURE D'UN CONVOI FUNEBRE

Quelque temps après, Martin, dans un de ses voyages, rencontra le convoi funèbre d'un païen qu'on portait en terre, avec des cérémonies superstitieuses. Voyant de loin cette foule qui s'avançait, et ne sachant ce que c'était, il s'arrêta un instant; car, se trouvant à peu près à cinq cents pas de distance, il lui était difficile de rien distinguer. Cependant, comme il voyait une troupe de paysans, et que le vent faisait voltiger les linges blancs qui recouvraient, le corps, il crut qu'on accomplissait quelque rite profane et superstitieux : car les paysans, dans leur aveuglement insensé, ont l'habitude de porter autour de leurs champs les images des démons recouvertes d'étoffes blanches. Élevant donc la main, il fait le signe de la croix, commande à la foule de s'arrêter et de déposer le fardeau. À l'instant même ils demeurent immobiles comme des pierres; puis, faisant un violent effort pour continuer leur marche, ils se mettent à tourner ridiculement sur eux-mêmes, jusqu'à ce qu'épuisés par le poids qu'ils portent, ils déposent le corps. Étonnés, ils se regardent les uns les autres en silence, et se demandent à eux-mêmes quelle peut être la cause de l'accident qui leur arrive. Mais le bienheureux, ayant reconnu que cette foule n'était point réunie pour un sacrifice, mais pour des funérailles, éleva de nouveau la main, et leur permit de s'éloigner et d'emporter le corps du défunt. C'est ainsi que Martin, suivant sa volonté, ou les força de s'arrêter, ou leur permit de reprendre leur marche.

CHAPITRE XIII
DESTRUCTION D'UN ARBRE SACRÉ
CONVERSION DE TOUTE LA POPULATION D'UN BOURG

Dans un bourg se trouvait un temple fort ancien, que Martin avait détruit, et il se disposait à abattre un pin qui en était proche, lorsque le prêtre de cet endroit et toute la foule des païens s'y opposèrent; et ces mêmes hommes, qui, par la permission de Dieu, avaient laissé, sans y mettre obstacle, démolir leur temple, ne pouvaient souffrir qu'on abattît l'arbre. Martin faisait tous ses efforts pour leur faire comprendre que ce tronc d'arbre n'avait rien de sacré, qu'ils devaient plutôt adorer le Dieu qu'il servait lui-même, que cet arbre consacré au démon devait être abattu. Alors l'un deux, plus audacieux que les autres, lui dit : « *Si tu as quelque confiance dans le Dieu que tu sers, nous abattrons, nous-mêmes cet arbre; consens à le laisser tomber sur toi, et si, comme tu le dis, tu es protégé par ton Dieu, tu : n'éprouveras aucun mal.* »

Martin n'est nullement effrayé de cette proposition, et se confiant dans le Seigneur; il promet de faire ce gnon demande; toute : la foule des païens consent à cette condition, et se résigne à la perte de l'arbre, si sa chute doit écraser l'ennemi de leurs dieux. Le pin penchait tellement d'un côté, que personne ne doutait du lieu où il devait tomber. Martin fut attaché dans cet endroit, suivant la volonté des paysans : ceux – ci, transportés de joie, se mirent aussitôt à l'œuvre. La foule stupéfaite se tient à une grande distance. Déjà le pin vacille, et son ébranlement annonce sa chute. De loin les moines pâlissent de crainte, et, consternés du péril imminent, ils ont déjà perdu tout espoir et toute confiance, et n'attendent plus que la mort de Martin. Mais celui-ci, se confiant dans le Seigneur, demeure ferme et exempt de toute crainte. Tout à coup le pin éclate avec fracas, tombe, et se précipite sur Martin, qui, élevant la main, lui oppose le signe du salut. Aussitôt, comme s'il eût été repoussé par un tourbillon impétueux, l'arbre se retourne et va tomber de l'autre côte, où il manque de renverser les paysans qui s'y croyaient fort en sûreté. Les païens, frappés de ce miracle, poussent de grands cris; les moines pleurent de joie; les louanges du Christ sont dans toutes les bouches. Ce jour-là fut assurément un jour de salut pour ce pays : car il n'y eut personne, dans cette immense multitude de païens, qui ne demandât aussitôt l'imposition des mains, et qui, abjurant les erreurs du paganisme, ne crût en Jésus-Christ. En effet, avant l'arrivée de Martin, presque personne ne connaissait le nom de Jésus-Christ dans ce pays. Mais ses vertus et ses exemples y ont été si puissants, que cette contrée est maintenant couverte d'églises et de monastères. À peine un temple païen est-il détruit, que sur son emplacement s'élève une église ou un couvent.

Une histoire de l'Église pour les chrétiens orthodoxes [V]

Par le père hiéromoine Aidan Keller

A Pocket Church History for Orthodox Christians, les éditions St. Hilarion Press, 2002 | traduction : *hesychia.eu*

La montée en puissance de la papauté.

À partir de 600, la question du rôle de la papauté dans l'Église s'avère de plus en plus épineuse. Au tournant de ce siècle, cependant, un homme idéal fut désigné pour occuper le siège romain. **Saint Grégoire le Grand** a dirigé son patriarcat d'une manière véritablement inspirée. Tout d'abord, il était habité par l'esprit missionnaire. Il envoya un groupe de moines du monastère qu'il avait fondé à Rome en Angleterre pour convertir les peuples germaniques qui s'y étaient installés et avaient re-paganisé le pays. Saint Grégoire est vénéré comme le père du rite romain de l'Église. Il est connu pour avoir popularisé le mot *Messe* pour décrire la liturgie de l'Eucharistie. [**Saint Ambroise de Milan** et **Saint Grégoire de Tours** ont également utilisé le mot *Messe*.]

S'inspirant des liturgies grecques, il a placé le Notre Père là où il est chanté aujourd'hui et a ajouté des prières à la Messe romaine. Il polit et codifie les chants qui n'en sont alors qu'à leurs débuts, ce qui donne lieu à une forme musicale d'un autre monde appelée, d'après lui, le chant grégorien. Le saint estimait qu'il était de sa responsabilité personnelle qu'aucun pauvre, homme ou femme, ne meure jamais par manque de soins dans la ville de Rome. Les temps étaient souvent durs, mais chaque fois que Grégoire apprenait qu'un sans-abri était mort, il se jugeait indigne de célébrer la messe ce jour-là. Une dispute éclata entre Grégoire et l'évêque de Constantinople, **Saint Jean le Jeûneur**. Toutes les fonctions exercées à Constantinople, qui était la capitale de l'Empire romain, étaient qualifiées d'œcuméniques (le bibliothécaire de la Nouvelle Rome, par exemple, était le bibliothécaire œcuménique ou « universel »), et ce titre était également conféré par l'empereur au patriarche de la ville. Convaincu, en raison de la barrière linguistique, que Jean se prenait pour un évêque régnant sur tous les autres évêques, saint Grégoire réagit violemment. Dans le langage le plus charitable possible, il condamna saint Jean pour son orgueil insupportable et lui demanda de renoncer à son titre, adoptant lui-même le titre de «*serviteur des serviteurs de Dieu*». Le plaidoyer de saint Grégoire était le suivant : «*Que tous les chrétiens rejettent donc ce titre blasphématoire [Évêque universel], ce titre qui enlève l'honneur sacerdotal à tous les prêtres dès qu'il est follement usurpé par un seul !*» L'unité de l'Église n'a pas été brisée par ce malentendu.

Un serpent dans le jardin de l'Église

Souvenez-vous de la parole que Je vous ai dite: Le serviteur n'est pas plus grand que son maître. S'ils M'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi; s'ils ont gardé Ma parole, ils garderont aussi la vôtre. Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de Mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas Celui qui M'a envoyé. Si Je n'étais pas venu, et que Je ne leur eusse point parlé, ils n'auraient pas de péché; mais maintenant, ils n'ont pas d'excuse de leur péché. Celui qui Me hait, hait aussi Mon Père. Si Je n'avais pas fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient pas de péché; mais maintenant, ils ont vu, et ils ont haï et Moi et Mon Père, afin que la parole qui est écrite dans leur Loi soit accomplie: Ils M'ont haï sans sujet. Mais, lorsque le Paraclet que Je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, sera venu, Il rendra témoignage de Moi. Et vous aussi vous rendrez témoignage, parce que vous êtes avec Moi depuis le commencement.
Jn 15 :20-27

Du vivant de saint Grégoire, cependant, un événement discret se produisit en Espagne qui conduisit, à terme, à une division permanente. En 589, au Concile de Tolède, le mot filioque [«*Filioque*» est un mot latin qui signifie «*et du Fils*»] a été inséré dans le Credo de Nicée, de sorte qu'il se lit comme suit : «*Je crois... au Saint-Esprit... qui procède du Père et du Fils.*» Cela a été fait pour renforcer la divinité de Dieu le Fils, puisque l'Espagne avait été envahie par les Ariens qui niaient son égalité avec Dieu le Père. Mais la formulation modifiée à Tolède est un passage de l'Écriture [Lors de la dernière Cène, le Christ a dit : «*Mais, lorsque le Paraclet que Je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, sera venu, Il rendra témoignage de Moi*» (**Jn 15,26**)], et l'Écriture ne peut pas être modifiée. Ce concile local a désobéi au Conseil œcuménique de Constantinople, qui avait décidé qu'aucune modification ne pouvait être apportée au Credo de Nicée. Passant lentement en Europe centrale et dans le reste de l'Occident, le filioque fut une bombe théologique à retardement dont la mèche a duré quatre siècles et demi.

Le sixième concile œcuménique (680)

Le schisme des monophysites, qui n'avaient pas accepté le quatrième concile, réduisait considérablement la taille et l'influence de l'Église dans les pays d'Orient. Pour se concilier avec eux, l'empereur promulgua une doctrine appelée monothélisme, qui affirmait que même si la divinité et l'humanité du Christ étaient deux natures distinctes, il ne possédait qu'une seule volonté divine. Les monophysites l'ont approuvée, et pas moins de trois patriarches de Constantinople et le pape Honorius de Rome ont reconnu cette doctrine. En Orient, **saint Maxim**e et, en Occident, le successeur d'Honorius au poste de pape, **saint Martin Ier,** attaquèrent vigoureusement cet enseignement et gâchèrent les plans de l'empereur. Si le Christ n'a pas de volonté humaine distincte, insistaient-ils, alors il n'est pas vraiment un homme, car aucun homme sans volonté humaine n'est un vrai homme. Les deux saints ont subi de plein fouet le mécontentement de l'empereur. Le pape Martin est capturé et condamné à travailler comme un simple criminel près de la mer Noire, où il meurt d'épuisement.

Au milieu du tumulte, l'empereur Constantin Pogonatos convoqua le sixième concile œcuménique de l'Église en 680 à la Nouvelle Rome. Le monothélisme fut condamné et le pape Honorius fut dénoncé comme hérétique [«*Avec eux nous sommes d'avis de bannir de la sainte Église de Dieu et d'anathématiser également Honorius, jadis pape de l'ancienne Rome, car nous avons trouvé dans les lettres envoyées par lui à Sergius qu'il a suivi en tout l'opinion de celui-ci et qu'il a sanctionné ses enseignements impies*» (Mansi, XI, col. 556)]. Il est intéressant de noter que l'histoire de sa condamnation a continué à être lue une fois par an dans le service catholique romain des Matines jusqu'à ce que ce passage inconfortable soit arraché au XVIème siècle [Dans certains bréviaires jusqu'au XVIe ou au XVIIIe siècle, Honorius était mentionné comme hérétique dans la leçon de matines du 28 juin, fête du saint pape Léon II : «*In synodo Constantinopolitano condemnati sunt Sergius, Cyrus, Honorius, Pyrrhus, Paulus et Petrus, nec non et Macarius, cum discipulo suo Stephano, sed et Polychronius et Simon, qui unam voluntatem et operationem in Domnino Jesu Christo dixerunt vel praedicaverunt.*»] Le **saint pape Agathon** et le **saint patriarche Georges de Constantinople** ont apporté leur total soutien au saint concile. Il faut se rappeler qu'à cette époque de l'histoire, les papes de Rome étaient largement vénérés dans toute l'Église, à l'Est comme à l'Ouest, comme ayant la position la plus fermement orthodoxe de tous les anciens sièges apostoliques. Rome n'a été touchée que légèrement par l'arianisme, le monophysisme, le monothélisme, le pélagianisme, le nestorianisme et autres — ismes. Les papes romains ont également résisté fermement à la modification filioque du Credo.



Le concile « Quinisext » – 692

Les Ve et VIe Conciles œcuméniques s'étaient entièrement occupés de questions de dogme et n'avaient pas émis de canons pour gérer les affaires de l'Église. Par conséquent, un Saint Concile a été convoqué à Constantinople pour émettre des canons. Il est souvent appelé « *Quinisexte* » ou « *Cinquième-Sixième* » et est considéré comme une extension de ces conciles. Voici quelques-unes de ses décisions : Les évêques ne peuvent pas se marier ; les diacres et les prêtres doivent être autorisés à se marier avant leur ordination, mais ne doivent jamais se marier après ; la coutume romaine du jeûne le samedi, qui différait de la coutume apostolique, n'est pas autorisée. En outre, tous les clercs de l'Église étaient strictement exclus des affaires politiques, militaires et économiques de ce monde. Bien que Rome ait eu à cette époque des règles locales interdisant le mariage des diacres ou des prêtres, et que les Romains jeûnaient le samedi, les canons qui ne permettaient pas ces pratiques furent officiellement admis à Rome, du moins pour un temps, et les Églises romaine et orientale restèrent unies.

Les missions

Tout au long des VIIe et VIIIe siècles, l'Évangile a été lentement accepté par une partie de plus en plus grande de l'Europe, mais il faut se rappeler qu'une grande partie de l'Europe était encore vigoureusement païenne. De nombreux peuples européens étaient si farouches que leur acceptation finale du doux Jésus de Nazareth est considérée par certains historiens comme le plus grand miracle de l'histoire chrétienne. L'évangélisation à cette époque était principalement menée par des moines, et leurs principes solides sont toujours d'actualité. Ils fondaient un monastère dans un endroit isolé, loin des habitations humaines, dans une région païenne. Certains d'entre eux pouvaient prêcher aux gens, mais seulement s'ils avaient un don spécial pour cela. Les autres frères se contenteraient de vivre pleinement leur style de vie évangélique. Avec le temps, les habitants de la région découvraient la vraie nature de la vie des chrétiens, et quand ils aimaient ce qu'ils voyaient, ils s'approchaient du baptême. La componction et la beauté ordonnée des services religieux réchauffaient également le cœur de ces peuples et servaient à les convertir tout autant que les conversations et les raisonnements. En Europe occidentale, ce sont les moines irlandais qui ont été les missionnaires les plus actifs ; en Europe centrale, les moines et les moniales bénédictins d'Angleterre ont christianisé les terres allemandes.

Les iconoclastes

Le VIIIe siècle a été marqué par une stabilité et une harmonie doctrinales générales dans les églises occidentales, mais par une grande agitation dans les églises orientales. Une succession d'empereurs byzantins, appelés les iconoclastes ou « *briseurs d'icônes* », condamnèrent la pratique chrétienne générale de la vénération des images (« *icônes* ») du Christ, de la Vierge Marie et des saints, et déclenchèrent une persécution sanglante contre ceux qui ne voulaient pas céder leurs images afin de les détruire. Les iconoclastes citaient l'Écriture elle-même : Dieu n'avait-il pas interdit à son peuple d'adorer des images gravées ? Les vénérateurs d'icônes, pour la plupart des femmes et des moines pieux, ont persévéré face à la torture et à la mort.

Le septième concile œcuménique – 787

Enfin, en 787, un concile général fut convoqué à Nicée par l'impératrice Irène. Ce fut le septième et dernier concile œcuménique de l'Église (Nicée II). Les Saints Pères ont déclaré que la vénération des icônes n'était pas seulement possible, mais faisait partie intégrante de la foi chrétienne. Ils considéraient l'ensemble du conflit comme étant d'ordre christologique, c'est-à-dire qu'ils considéraient l'objection selon laquelle Dieu ne peut être représenté comme un refus

de reconnaître que Dieu a réellement pris chair. Aucun homme ne peut voir le Dieu invisible. En Jésus-Christ, cependant, l'Invisible a voulu être rendu visible, comme le Christ l'a dit à Philippe lors de la dernière Cène : «*Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père.*» Les Pères ont cependant soigneusement défini que nous n'osons pas adorer les icônes elles-mêmes — elles ne sont que du bois et de la peinture — mais plutôt, à travers elles, nous honorons le prototype, ce qu'elles ont été faites pour représenter. Nous n'honorons pas le drapeau de notre pays, par exemple, parce que nous souhaitons vénérer le coton, mais à cause de ce que le drapeau représente. Le Concile a également proclamé que les icônes sont «*l'Évangile en peinture*» et qu'elles sont nécessaires à l'instruction biblique de ceux qui ne savent pas lire.

Le retour des iconoclastes

Malgré la position adoptée à Nicée, la bataille au sujet des icônes fait rage. En 792, Charlemagne envoie au pape des livres condamnant la vénération des icônes au sens de Nicée. De la même manière, ils condamnèrent l'Orient pour avoir «*enlevé*» (!) le filioque du Credo. Le plan de Charlemagne était de délégitimer l'Empire romain d'Orient afin de construire son propre nouvel Empire romain. Ses plans politiques furent couronnés de succès, mais son attaque contre notre Credo et les saintes icônes ne le fut pas. Alarmé par ses prétentions théologiques, le pape saint Léon III, celui-là même qui l'avait couronné huit ans auparavant, fit graver le Credo original (sans filioque) sur des plaques d'or et d'argent, en grec et en latin, et l'apposa à gauche et à droite du tombeau de saint Pierre.

En 802, l'impératrice Irène meurt et un féroce iconoclaste s'empare du trône byzantin. Ce n'est qu'en 843 que les icônes ont été définitivement restaurées en Orient, cette fois par une autre impératrice, Sainte Théodora. En tant qu'épouse de l'empereur iconoclaste, elle avait réussi à conserver ses icônes en les appelant ses «poupées». À sa mort, elle monta sur le trône et renouvela l'allégeance de Constantinople au Septième Concile. Malgré ses hésitations pendant l'ère patristique, Constantinople s'est avérée aussi fermement orthodoxe après le septième concile que Rome l'avait été avant.

L'Orient et l'Occident s'éloignent

Très tôt, les moitiés orientale et occidentale de l'Église ont commencé à se séparer. La langue grecque prédominait à l'Est; le latin prédominait à l'Ouest. La liturgie byzantine prédominait à l'Est, la liturgie romaine à l'Ouest. Les Orientaux avaient tendance à adopter un point de vue mystique, les Occidentaux un point de vue pratique. Lorsqu'ils considéraient Dieu, les Latins commençaient par l'Unité et passaient à la Trinité; les Grecs commençaient par la Trinité et passaient ensuite à l'Unité. Lorsqu'ils considéraient la Crucifixion, les Latins mettaient l'accent sur le Christ comme Sacrifice, les Grecs sur le Christ comme Victorieux. Les Occidentaux parlaient davantage de rédemption, les Orientaux de déification, et ainsi de suite. Il était facile de créer des malentendus et difficile de les dissiper. Pourtant, l'unité de l'Église était préservée et empêchait que des tendances individuelles d'une partie de l'Église puissent perturber l'équilibre de la pensée chrétienne dans son ensemble. L'idéal était l'unité dans la diversité, même si, dans la pratique, les croyants orientaux et occidentaux se considéraient de plus en plus souvent comme des étrangers.

Les jeux de pouvoir

On sait qu'en Occident, les papes de Rome ont commencé dès le Ve siècle à jouer un rôle plus monarchique et unilatéral que celui de leurs collègues orientaux. Depuis que la liberté avait été accordée aux croyants par le gouvernement de l'Empire romain, l'évêque de Rome, la capitale, s'était vu attribuer une primauté d'honneur par les autres évêques du monde. Les différends entre évêques étaient soumis au métropolite de la région (évêque d'une grande ville), et les différends

entre métropolites et autres cas épineux étaient portés devant le pape de Rome, bien que même ses décisions ne soient pas considérées comme absolument contraignantes. En fait, en raison de l'orthodoxie constante de Rome, même les conflits religieux y étaient renvoyés. Bien entendu, l'absence de stabilité politique en Italie obligeait les papes à être des souverains bienveillants de type paraséculier. De nombreux papes géraient admirablement cette nécessité, mais d'autres, sans tenir compte du dicton de saint Jérôme « Que la convoitise du pouvoir romain cesse », menaient une campagne sans relâche pour accroître l'étendue de leur autorité. En l'an 850, le pape pouvait agir non seulement comme un frère aîné, mais, en Occident du moins, comme un maître. C'était, bien sûr, précisément la plainte que le saint pape Grégoire, 250 ans auparavant, avait formulée à l'encontre du patriarche Jean.

L'unité de l'Église est interrompue

En 858, 15 ans après que l'impératrice Théodora eut restauré les icônes, la question de la prérogative papale a éclaté. Cette année-là, saint Ignace, patriarche de Constantinople, est remplacé comme patriarche par le brillant saint Photius le Grand. Le pape Nicolas Ier y voit l'occasion d'accroître son influence. Il prétendit que saint Ignace, qui était en fait l'ami de Photius, avait été injustement évincé, qualifia Photius d'imposteur et envoya trois représentants à la Nouvelle Rome pour juger le « *cas* » de Photios. **Saint Photius** reçut les délégués avec honneur et les invita à présider une audience, au cours de laquelle ils jugèrent son cas. Le résultat fut qu'ils approuvèrent sa légitimité sans réserve. De retour à Rome, Nicolas s'oppose à leur décision et tient sa propre audience, déposant Photius. Personne en Orient ne fit attention à sa sentence, et la communion de Rome avec Constantinople fut ouvertement rompue tant que Nicolas fut pape.



La pratique religieuse et la foi cérébrale

La foi qu'on garde pour soi seul sans pratique religieuse, c'est une foi cérébrale, comme on dit, sans vitalité, ou, pour s'exprimer en langage philosophique, une foi abstraite. Mais il est bien connu qu'un homme qui se borne à penser à Dieu et ne vit pas selon Dieu ne fait pas son salut. Pour que la foi devienne vive, elle doit se réaliser dans la vie. C'est pourquoi les rites, la maison du Seigneur, l'Église, sont la réalisation de notre foi dans la vie. Et tout homme qui ne pense pas seulement à la foi, mais vit de sa foi, accomplira obligatoirement les rites, fréquentera l'église et connaîtra l'Église. C'est alors que la foi se fait vie. Seule une foi de ce genre est concrète et apporte le salut.

Dimitri Doudko, *L'espérance qui est en nous*, Éditions du Seuil, Paris, 1976

GUIDE DE LA VIE ORTHODOXE

A Guide to Orthodox Life. Some Beliefs, Customs, and Traditions of the Church- Second Edition, Père David Cownie et Presbytéra Juliana Cownie, Center for Traditionalist Orthodox Studies, California, 1996, p. 60-67 | traduction : *hesychia.eu*

Pour la fin, des fils de Coré, sur les mystères, Psaume. Dieu est notre refuge et notre force; notre secours dans les tribulations qui nous ont enveloppés de toutes parts. C'est pourquoi nous ne craindrons point quand la terre sera ébranlée, et que les montagnes seront transportées au cœur de la mer. Ses eaux ont fait un grand bruit, et ont été agitées; les montagnes ont été ébranlées par Sa puissance. Un fleuve réjouit la cité de Dieu par ses flots abondants; le Très-Haut a sanctifié Son tabernacle. Dieu est au milieu d'elle, elle ne sera pas ébranlée; Dieu la protégera le matin dès l'aurore. Les nations ont été troublées, et les royaumes se sont affaissés; Il a fait entendre Sa voix, la terre a été ébranlée. Le Seigneur des armées est avec nous; le Dieu de Jacob est notre défenseur. Venez, et voyez les œuvres du Seigneur, les prodiges qu'Il a opérés sur la terre, en faisant cesser la guerre jusqu'à l'extrémité du monde. Il brisera l'arc, et mettra les armes en pièces, et Il brûlera les boucliers par le feu. Arrêtez, et considérez que c'est Moi qui suis Dieu. Je serai exalté parmi les nations, et Je serai exalté sur la terre. Le Seigneur des armées est avec nous; le Dieu de Jacob est notre défenseur.
PSAUME XLV

Nous commençons correctement le cycle des offices divins du week-end en assistant aux vêpres (ou aux Vigiles vêpres-matines) le samedi après-midi ou soir (ou l'après-midi ou le soir précédant un jour de fête). Pour comprendre quelle fête ou quel saint est commémoré à la liturgie, il est nécessaire d'assister à l'office des vêpres et écouter l'hymne qui loue et souvent décrit la signification de la fête ou de la vie du saint. Puisque, au cours de l'année ecclésiastique, toutes les grandes doctrines des Pères sur le Christ et les saints se retrouvent dans cet hymne, les services des vêpres et des matines sont indispensables à une connaissance correcte de notre foi. Manquer l'office des vêpres par commodité, c'est se priver de la possibilité d'apprendre les principes fondamentaux de notre foi. De plus, l'office des vêpres nous prépare, par la prière, à la venue du Christ au milieu de nous pendant la Divine Liturgie. Nos vies sont souvent si trépidantes et remplies d'activités pendant la semaine qu'il devient nécessaire de ralentir et de contempler notre relation avec notre Créateur lors des offices de préparation à la Liturgie. «*Arrêtez, et considérez que c'est Moi qui suis Dieu.* [**Ps 45:11**]», nous dit le Seigneur par l'intermédiaire du roi-prophète David. C'est presque impossible à réaliser si notre seul contact avec l'Église a lieu le dimanche matin.

Le deuxième office dans le cycle du culte orthodoxe est celui des Matines, qui est célébré le dimanche matin avant la Divine Liturgie. Dans les Églises slaves, les vêpres et les matines sont souvent combinées en un seul office appelé «*Veillée de la nuit*». Si nous assistons à une Vigile, la fin des Vêpres est immédiatement suivie par les *Six Psaumes*. Ces six psaumes constituent l'ensemble de prières le plus solennel de tous les offices, car on pense que ce sont les prières qui seront entendues au début du jugement dernier, lorsque le Christ apparaîtra à la fin du monde. Pour cette raison, nous nous tenons parfaitement immobiles, dans une concentration absolue, comme nous le ferons lorsque nous serons confrontés à Son jugement à la fin des temps. Si les Matines sont célébrées séparément, on lit quelques prières et psaumes d'ouverture et une courte litanie avant de commencer les Six Psaumes.

Pendant ces lectures, comme nous l'avons noté plus haut, nous ne nous signons pas, mais restons absolument immobiles.

Pendant la lecture de l'Évangile de Matines, nous regardons humblement vers le sol et écoutons attentivement. Ensuite, le prêtre sort le Saint Évangile (un livre orné contenant les lectures de l'Évangile pour l'année ecclésiastique) pour que nous le vénérions. Nous vénérons d'abord l'icône au centre de l'église, comme nous l'avons fait en entrant. Nous nous dirigeons ensuite vers le prêtre et faisons deux révérences, en embrassant respectueusement l'Évangile et **non**, selon la coutume grecque, la main du prêtre (qui tient l'Évangile dans ses mains, les deux mains étant couvertes par l'extrémité de son *phélonion*), puis nous faisons une troisième révérence. On vénère l'Évangile comme on vénère une icône du Christ. Saint Jean de Damas a bien précisé que la Parole écrite est une forme d'Icône :

Un sixième genre d'icône est celle qui, en souvenir d'événements passés, illustre les miracles et la vertu, à la gloire et à l'honneur de ces vaillants qui se sont distingués par leur vertu, ou bien expose, à la honte des hommes mauvais, leur perversité; grâce à elle nous évitons le mal et aspirons au bien. Elle a un double aspect : ou bien c'est une parole écrite dans un livre (la lettre est une «icône» de la parole); ainsi Dieu a gravé la Loi sur les tables et a ordonné qu'on écrive la vie des hommes amis de Dieu (**Ex.**

17:14); *ou bien c'est une contemplation sensible – ainsi l'urne, la verge d'Aaron dans l'Arche qu'il ordonna de garder en souvenir perpétuel, ou les noms des tribus qu'il fit graver sur les pierres de l'éphod (***Ex. 18:11***) et aussi les douze pierres tirées du Jourdain représentant les Prêtres (Ah, quel mystère immense en vérité pour les fidèles!) qui portaient l'Arche, après le retrait des eaux. Nous aussi, aujourd'hui, nous peignons les icônes de ceux qui ont excellé en vertu pour nous les rappeler, les imiter et par amour pour eux.*

Saint Jean Damascène «*Défense des icônes*»

Comme l'Évangile contient les paroles mêmes du Christ, elle est également considérée comme la plus sacrée des images.

Après avoir assisté aux vêpres et aux matines, nous assistons à la Divine Liturgie. Nous devons jeûner à partir de minuit la nuit précédant cet office, afin d'être attentifs pendant la célébration et de nous préparer à recevoir la Sainte Communion ou *l'Antidoron*, le pain béni qui est distribué à la fin de la Liturgie. (Si la Divine Liturgie a lieu à minuit, nous jeûnons six à huit heures avant le début de la Liturgie. Il s'agit d'un jeûne strict qui exclut toute nourriture et tout liquide). Même si nous ne communions pas pendant la liturgie, *l'Antidoron* à la fin nous offre une sorte de participation à l'Eucharistie. En effet, il a été en présence des Saints Mystères, restant du pain et ne devenant pas le Corps du Christ, mais prenant la bénédiction de l'Eucharistie. Pour cette bénédiction, nous nous préparons à nouveau par le jeûne.

Si nous communions, nous devrions, au minimum, avoir observé le jeûne du mercredi et du vendredi. Nous devrions également jeûner de la viande le samedi. Mais comme le samedi n'est pas un jour de jeûne (sauf le Grand Samedi et le Samedi Saint), nous devrions manger de l'huile d'olive et boire du vin et, si notre Père spirituel le permet, des œufs et des produits laitiers à midi. À partir de midi le samedi, nous devons normalement jeûner comme un mercredi ou un vendredi. Les couples mariés doivent, bien entendu, jeûner de la chair avant de communier. Pendant une période de jeûne régulier, comme le Grand Carême, la préparation à la communion est déjà accomplie. C'est pourquoi les prêtres conseillent généralement à leurs fidèles de communier plus fréquemment pendant un jeûne déterminé. Avant de venir à l'église, nous devrions également dire nos prières de communion dans le coin des icônes de notre maison. Ces prières nous préparent mentalement et spirituellement à participer à la Divine Eucharistie. Nous devons également confesser nos péchés au prêtre avant de communier, afin que notre préparation soit complète. Saint Paul a été très clair sur la grande nécessité de cette préparation :

C'est pourquoi quiconque mangera ce pain ou boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable envers le corps et le sang du Seigneur. Que l'homme s'éprouve donc lui-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de ce calice. Car celui qui mange et boit indignement, mange et boit sa condamnation, ne discernant pas le corps du Seigneur. C'est pour cela qu'il y a parmi vous beaucoup de malades et de languissants, et que beaucoup sont morts.

I Cor. 11:27-30

Après avoir fait les préparatifs nécessaires, nous devons nous rendre à l'église pour la Divine Liturgie un peu en avance. Ainsi, nous avons le temps de vénérer les icônes, d'allumer une bougie et de transmettre les noms des chrétiens orthodoxes vivants ou décédés que nous souhaitons faire commémorer par le prêtre pendant le service de préparation. Dans les Églises slaves, de petites miches de *prosphoron* (pain) sont disponibles pour accompagner la liste. Dans les Églises grecques et slaves, les fidèles disposent généralement d'un livre de commémoration contenant la liste des chrétiens orthodoxes vivants et décédés qu'ils souhaitent voir commémorer lors du service. En général, un servant d'autel apporte ces livres au prêtre pendant qu'il accomplit le service de préparation. Il convient de noter que seuls les chrétiens orthodoxes sont commémorés dans la liturgie, puisqu'il s'agit du culte commun de tous ceux qui sont unis par la foi. (Les hétérodoxes, pour lesquels nous pouvons et devons prier, ne doivent être évoqués que dans nos prières privées et **jamais par leur nom** dans le culte public de l'Église. Cela vaut également pour les dirigeants politiques. La Divine Liturgie contient des prières pour tous, mais ceux que nous mentionnons sont ceux qui appartiennent à la plénitude de l'orthodoxie, qui partagent notre baptême et notre foi, et qui sont fidèles aux enseignements orthodoxes. Même un patriarche orthodoxe qui n'est pas de bonne foi – c'est-à-dire qui est tombé dans la mauvaise doctrine – ne peut pas être mentionné par son nom dans la liturgie. Ainsi, les Pères les plus zélés du Mont Athos ne prononceront même pas le nom du Patriarche de Constantinople, un moderniste et un œcuméniste qui a compromis la Foi, bien que le Siège de Constantinople ait toujours été le protecteur des communautés athonites).

Cependant Amalec vint à Raphidim combattre contre Israël. Et Moïse dit à Josué: Choisissez des hommes, et allez combattre contre Amalec. Je me tiendrai demain sur le haut de la colline, ayant en main la verge de Dieu. Josué fit ce que Moïse lui avait dit, et il combattit contre Amalec. Mais Moïse, Aaron et Hur montèrent sur le haut de la colline. Et lorsque Moïse tenait les mains élevées, Israël était victorieux; mais lorsqu'il les abaissait un peu, Amalec avait l'avantage. Cependant les mains de Moïse étaient fatiguées. C'est pourquoi ils prirent une pierre qu'ils placèrent sous lui, et il s'y assit; et Aaron et Hur lui soutenaient les mains des deux côtés. Ainsi ses mains ne se lassèrent point jusqu'au coucher du soleil. Josué mit donc en fuite Amalec et son peuple au fil de l'épée. Alors dit à Moïse: Écrivez ceci dans un livre, afin que ce soit un monument, et faites-le entendre à Josué; car J'effacerai la mémoire d'Amalec de dessous le ciel. Moïse dressa là un autel qu'il appela de ce nom: Le Seigneur est ma gloire. Car, dit-il, La main du Seigneur s'élèvera de Son trône contre Amalec, et le Seigneur lui fera la guerre dans la suite de toutes les races.
Ex 17 :8-16

Jéthro se réjouit beaucoup de toutes les grâces que le Seigneur avait faites à Israël et de ce qu'il l'avait tiré de la puissance des Égyptiens; Et il dit: Béni soit le Seigneur, qui vous a délivrés de la main des Égyptiens et de la main du Pharaon, et qui a sauvé Son peuple de la main de l'Égypte. Je reconnais maintenant que le Seigneur est grand au-dessus de tous les dieux, comme

il a paru lorsqu'ils se sont élevés si insolemment contre Son peuple. Jéthro, allié de Moïse, offrit donc à Dieu des holocaustes et des hosties, et Aaron et tous les anciens d'Israël vinrent participer au repas avec lui devant le Seigneur.
Ex 18 :9-12

Il prit de même le calice après avoir soupé, en disant: Ce calice est la nouvelle alliance en Mon sang; faites ceci en mémoire de Moi, toutes les fois que vous en boirez. Car toutes les fois que vous mangerez ce pain, et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'Il vienne. C'est pourquoi quiconque mangera ce pain ou boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable envers le corps et le sang du Seigneur. Que l'homme s'éprouve donc lui-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de ce calice. Car celui qui mange et boit indignement, mange et boit sa condamnation, ne discernant pas le corps du Seigneur. C'est pour cela qu'il y a parmi vous beaucoup de malades et de languissants, et que beaucoup sont morts. Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. Mais lorsque nous sommes jugés, c'est le Seigneur qui nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec ce monde. C'est pourquoi, mes frères, lorsque vous vous assemblez pour manger, attendez-vous les uns les autres. Si quelqu'un a faim, qu'il mange chez lui, afin que vous ne vous assembliez pas pour votre condamnation. Je réglerai le reste après mon arrivée.
I Cor 11 :25-34

Pendant le service de préparation, on lit généralement les Heures. Il s'agit de courts offices de psaumes et de prières que les premiers chrétiens lisaient tout au long de la journée dans le cadre de leurs efforts pour prier sans cesse. Ce temps est parfois utilisé pour entendre les confessions, surtout si plusieurs prêtres sont présents, bien que cette pratique ne soit pas bonne et nuise aux offices. Après l'office des Matines ou la lecture des Heures, la Divine Liturgie commence. Pendant les parties les plus solennelles de ce service, nous sommes appelés à participer de la manière suivante :

1. Au moment de la Grande Entrée, nous devons nous incliner légèrement lorsque les Dons sont apportés de l'Autel. Nous ne devons jamais nous incliner au point de ne pas voir ce qui se passe pendant les entrées liturgiques. Les entrées et les processions dans l'Église attirent notre attention sur quelque chose (l'Évangile, les offrandes pour l'Eucharistie, une Icône, etc.) et nous ne devons pas regarder le sol lorsqu'elles ont lieu. Sinon, elles perdent leur sens. Lorsque le prêtre passe, nous pouvons toucher ou embrasser légèrement le bord de son *phélonion*. Nous devons nous redresser juste avant que le Prêtre ne franchisse les Belles Portes.

2. Lorsque le prêtre dit : «*Prenez, mangez...*», nous devons nous incliner, puis nous redresser. La pratique moderne consistant à s'agenouiller à ce moment-là trouve son origine dans l'idée erronée que ces mots constituent la «*consécration*» des éléments eucharistiques. L'Église orthodoxe ne s'est jamais tenue à cette doctrine.

3. Lorsque le prêtre dit : «*Prenez, buvez...*», nous nous inclinons à nouveau légèrement, puis nous nous redressons.

4. Lorsque le prêtre dit : «*t'offrant ce qui est à toi, et que nous avons reçu de toi...*», nous nous inclinons (ou nous nous prosternons, les jours où cela est permis) et restons inclinés (ou prosternés) jusqu'à ce que le prêtre dise : «*surtout pour notre Dame, la toute sainte...*». C'est pendant ce temps que le Prêtre lit les prières de «*consécration*» à l'intérieur de l'Autel.

5. Après le «*Notre Père...*», lorsque le Prêtre s'exclame : «Ce qui est saint pour les saints!», nous nous inclinons (ou nous nous prosternons, les jours où cela est permis) et restons inclinés (ou prosternés) jusqu'à ce que le chœur termine «*Jésus Christ est l'unique...*».

6. Lorsque le diacre ou le prêtre présente le calice et chante «*Avec crainte de Dieu, foi et amour, approchez!*», nous nous inclinons ou nous nous prosternons rapidement (lorsque cela est permis), puis nous nous redressons.

Si nous devons communier, nous nous dirigeons vers l'icône centrale de l'église et la vénérons comme nous l'avons fait en entrant dans l'église. Nous nous déplaçons ensuite pour former une ligne à la droite de l'Ambon. Nos bras sont croisés sur notre poitrine, le bras droit sur le gauche. En avançant, nous devons humblement permettre aux hommes de communier en premier, par ordre de rang dans l'Église et par âge (le plus âgé d'abord).

Ensuite, les femmes doivent communier par rang (généralement la femme du prêtre, ou Presbytera, en premier) et par âge. Enfin, les enfants doivent s'avancer, les garçons d'abord, par âge. Nous agissons ainsi conformément à l'admonition de saint Paul : «*que tous se fasse décemment et avec ordre*» **I Cor. 14:40**. Nous devons toujours aborder les Mystères avec la plus grande révérence. Ainsi, si quelqu'un doit s'avancer, permettez-lui de le faire. Il ne sert à rien que nous commencions à nous disputer et à distraire les autres fidèles pendant qu'ils reçoivent les Sacrements.

Lorsque nous recevons les Sacrements, nous devons toujours avoir les bras croisés sur la poitrine. En veillant à ce que le linge de communion soit tenu soigneusement sous notre menton, nous devons ouvrir la bouche suffisamment à l'avance pour que le prêtre puisse y placer facilement la cuillère. Nous devons fermer les lèvres sur la cuillère pendant que le prêtre nous communie, puis lui permettre de retirer la cuillère, les lèvres fermées, afin de nettoyer la cuillère. Nous ne devons pas essayer d'embrasser le calice — bien que ce soit une pratique courante dans les églises slaves —, mais nous retirer discrètement du chifon et nous déplacer pour prendre de *l'antidoron*, en trempant légèrement un morceau dans le vin fourni. Le plus important pour nous, lorsque nous communions, est de nous assurer que nous ne faisons rien qui puisse accidentellement faire basculer ou tomber le calice de la main du prêtre. Lorsque nous prenons part à *l'Antidoron*, nous devons faire très attention à ne pas laisser de miettes tomber sur le sol.

Si nous n'avons pas communié, mais que nous avons jeûné depuis minuit, à la fin de la Liturgie, nous devons nous avancer, après avoir vénéré l'icône centrale, et nous approcher du prêtre, les mains en coupe, la main droite sur la gauche.

Lorsque le prêtre place *l’Antidoron* dans nos mains, nous devons lui baiser la main. Il est de coutume pieuse d’emporter un peu *d’Antidoron* à la maison pour le consommer pendant la semaine. Il faut apporter à l’église un sac en plastique qu’on peut fermer pour conserver *l’Antidoron* pendant le voyage de retour. Les personnes qui ont communié et qui ont pris *l’Antidoron* qui doit être fourni immédiatement après la Sainte Communion ne doivent pas reprendre *l’Antidoron* à la fin de la Divine Liturgie.

Après la bénédiction finale, les prières d’action de grâce de la communion sont lues à voix basse par le lecteur. Pendant ce temps, nous devons tous contempler les Sacrements de Dieu et sa miséricorde, comme les prières nous y exhortent. Une fois ces prières terminées, nous devons vénérer les icônes comme nous l’avons fait en entrant dans l’église et quitter tranquillement l’église dans l’ordre où nous avons communié. Nous devons nous abstenir de saluer nos amis et nos connaissances jusqu’à ce que nous ayons quitté le porche de l’église. Le diacre ou le prêtre est probablement encore en train de consommer les Sacrements qui sont restés et de nettoyer le calice. Notre Seigneur est toujours présent dans l’autel. Une atmosphère de respect tranquille doit donc toujours être maintenue dans le voisinage direct de l’église.

Gardez à l’esprit que ces conseils concernant la fréquentation de l’église sont structurées pour les communautés de notre propre juridiction. Il y aura quelques variations dans la pratique des Églises slaves, puisque nous mettons l’accent sur la pratique grecque. Mais ces différences seront mineures. Dans les Églises modernistes, qui ont perdu beaucoup des traditions de l’Église orthodoxe, peut-être que seules certaines de ces traditions sont suivies. Quoi qu’il en soit, si vous constatez une déviation de ces traditions dans votre communauté, manifestez toujours une attitude d’humilité envers ce que vous voyez. Nous n’avons pas cité ces traditions dans le but de créer des tensions et de l’hostilité.

Notre objectif est d’éduquer et d’instruire, et non de condamner ou de juger. Concentrez-vous sur les choses que vous pouvez faire dans un esprit de révérence et de douceur, et évitez de critiquer les autres.

Un tel témoignage sur une période donnée pourrait très bien inspirer ceux qui vous entourent à rechercher eux aussi une vie plus traditionnelle.

Que les femmes se taisent dans les églises, car il ne leur est pas permis de parler; mais qu'elles soient soumises, comme le dit aussi la loi. Si elles veulent s'instruire sur quelque chose, qu'elles interrogent leurs maris à la maison; car il est honteux pour une femme de parler dans l'église. Est-ce de vous que la parole de Dieu est sortie? ou n'est-elle parvenue qu'à vous seuls? Si quelqu'un croit être prophète ou spirituel, qu'il reconnaisse que les choses que je vous écris sont des commandements du Seigneur. Si quelqu'un veut l'ignorer, il sera ignoré. Ainsi donc, frères, aspirez à prophétiser, et n'empêchez pas de parler des langues; mais que tous se fasse décemment et avec ordre.
I Cor 14 :34-40

L’Église familiale

Question : Que signifie l’expression suivante : *la famille est une Église familiale* ? Et comment peut-on y arriver ? Est-ce réalisable à notre époque ?

Réponse : L’Église familiale, cela paraît naïf, car souvent un mari croyant a une femme impie et vice versa. L’Église familiale, cela signifie qu’on accomplit sa foi dans sa famille. Cela signifie que l’on doit vivre selon les lois chrétiennes, rester fidèle l’un à l’autre, s’aimer mutuellement et élever de bons enfants. Mais même si vous êtes le seul croyant de la famille, vous pouvez y parvenir. Rappelez-vous qu’à un croyant rien n’est impossible. Je peux tout avec l’appui du Seigneur, a dit l’apôtre.

Dimitri Doudko, *L’espérance qui est en nous*, Éditions du Seuil, Paris, 1976

Du discernement

Saint Jean Chrysostome sur le vrai et le faux Messie

Quatrième homélie sur la deuxième épître aux Thessaloniciens

Œuvres complètes traduites pour la première fois en français sous la direction de M. Jeanin, tome onzième, Arras, 1888, p. 260-261

Et maintenant vous savez ce qui le retient, afin qu'il ne paraisse qu'en son temps. Car le mystère d'iniquité est actif déjà; seulement il faut que celui qui le retient encore soit mis de côté. Et alors se manifestera cet impie, que le Seigneur Jésus tuera par le souffle de Sa bouche, et qu'Il détruira par l'éclat de Son avènement. L'avènement de cet impie aura lieu selon la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs, et avec toutes les séductions de l'iniquité pour ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés. C'est pourquoi Dieu leur enverra une puissance d'égarement, pour qu'ils croient au mensonge, afin que tous ceux qui n'auront pas cru à la vérité, mais qui auront consenti à l'iniquité, soient condamnés.

II Thes II:11

Raison de l'obscurité dont l'apôtre s'enveloppe en parlant de l'antichrist. Pourquoi Dieu suscitera l'antichrist.

La première question à s'adresser, c'est d'abord que signifie « *Ce qui empêche?* » On peut aussi se demander pourquoi Paul s'exprime d'une manière si obscure? Que signifie donc cette expression : « *Ce qui empêche qu'il ne vienne, afin qu'il paraisse* », c'est-à-dire, où est l'obstacle? Les uns disent que c'est la grâce de l'Esprit, les autres que c'est la puissance Romaine; pour moi, je suis fort porté à prendre ce dernier sens, pourquoi? C'est que s'il eût voulu dire l'Esprit, il ne l'aurait pas dit d'une manière obscure; il aurait dit ouvertement que ce qui l'empêche devenir, c'est la grâce de l'Esprit, c'est-à-dire les dons de l'Esprit. Il serait d'ailleurs déjà arrivé, s'il devait arriver lorsque les dons de l'Esprit cesseraient, car il y a longtemps qu'ils ont cessé de se manifester aux yeux. Mais comme il veut parler de la puissance Romaine, il s'enveloppe d'énigmes et il s'exprime d'une manière obscure; il ne voulait pas susciter des haines superflues, ni provoquer des dangers inutiles. S'il avait dit qu'on verrait bientôt la puissance Romaine détruite, on l'aurait sur-le-champ exterminé comme un homme pernicieux, et, avec lui, tous les fidèles vivant et combattant sous ses ordres.

Voilà pourquoi il s'exprime d'une manière obscure, pourquoi il ne dit pas nettement que cet antéchrist viendra prochainement, quoique d'ailleurs il dise l'équivalent. Que dit-il? « *Afin qu'il paraisse en son temps, car le mystère d'iniquité se forme dès à présent* ». C'est Néron qu'il désigne, car c'est le type de l'antichrist. Cet homme en effet voulait être regardé comme un

Dieu, et l'apôtre a raison de dire « *le mystère* » ; car Néron ne rejetait pas tous les voiles comme doit le faire l'antichrist; il gardait encore quelque pudeur. Or, si, avant le temps de l'antichrist, un homme s'est rencontré qui ne le cédait pas beaucoup à l'antichrist pour la perversité, qu'y a-t-il d'étonnant que l'antéchrist doive bientôt paraître? Voilà, donc pourquoi l'apôtre parle ainsi d'une, manière obscure. S'il ne s'est pas exprimé clairement, ce n'est pas qu'il eût peur, mais il voulait nous apprendre à ne pas exciter contre nous des haines superflues, quand rien ne presse. Ainsi, voici ce qu'il dit : « *Il faut seulement que celui qui le retient maintenant, le retienne encore jusqu'à ce qu'il soit ôté du monde* ». Cela veut dire : l'antichrist viendra quand la puissance Romaine aura disparu, et l'apôtre a raison. En effet, tant que cette puissance inspirera la terreur, nul ne viendra s'y heurter; mais une fois cette puissance détruite, ce sera l'anarchie, et l'antéchrist essaiera de prévaloir contre les hommes et contre Dieu. De même que, dans les âges passés, les empires ont été renversés, les Mèdes par les Babyloniens, les Babyloniens par les Perses, les Perses par les Macédoniens, les Macédoniens par les Romains; de même Rome sera renversée par l'antéchrist, et l'antéchrist par le Christ, et il n'y aura plus d'empêchement; c'est ce que Daniel nous enseigne avec une grande évidence.

« *Et alors* », dit l'apôtre, « *se découvrira l'impie* », et après? Tout aussitôt, la consolation; car l'apôtre ajoute: « *Que le Seigneur Jésus détruira par le souffle de sa bouche, et qu'il perdra par l'éclat de sa présence, cet impie qui doit venir accompagné de la puissance de Satan* ». Le feu s'attaquant de loin à de petits animalcules, même sans les approcher, de loin les saisit, les consume; de même le Christ, rien que l'ordre, la présence du Christ, exterminera l'antéchrist; il suffit que le Christ se montre, et tout cela périra; pour arrêter le cours de la perfidie, il lui suffira d'apparaître. Maintenant ce n'est pas tout l'apôtre fait voir ce que c'est que l'antéchrist « *Qui doit venir accompagné de la puissance de Satan avec toute sa force* », dit-il, « *avec des signes et des prodiges trompeurs* », c'est-à-dire qu'il fera voir sa force, sa puissance, mais rien de vrai, tout pour tromper. Ces prédictions de l'apôtre ont pour but de prévenir les erreurs de ceux qui existeront alors. « *Avec des prodiges trompeurs* », dit l'apôtre, c'est-à-dire, soit l'effet d'un pouvoir menteur, soit préparant le mensonge. « *Et avec toutes les illusions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent* ».

Mais pourquoi, me dira-t-on, Dieu a-t-il permis l'antichrist? Et quel est le dessein de Dieu? Et quelle est l'utilité de la venue de l'antéchrist, puisqu'il se propose de, nous perdre? Ne craignez rien, mon bien-aimé, écoutez la parole de Dieu même ; la force de l'antéchrist est dans ceux qui périssent, dans ceux qui, même s'il n'était pas venu, n'auraient pas accepté la foi. Quelle est donc l'utilité de son apparition? C'est qu'elle fermera la bouche à ceux qui doivent périr. Comment cela? Soit que l'antichrist fût venu, soit qu'il ne fût pas venu, ces hommes n'auraient pas cru au Christ. L'antichrist vient donc pour les confondre. Les incrédules auraient pu dire: C'est parce que le Christ se donnait pour Dieu, quoiqu'il ne l'ait dit nulle part ouvertement; c'est parce que ceux qui l'ont suivi ont prêché sa divinité, c'est pour cela que nous n'avons pas cru; parce que nous avons entendu dire qu'il n'y a qu'un Dieu d'où sortent toutes choses, voilà pourquoi nous n'avons pas cru. Eh bien, c'est ce prétexte que l'antichrist leur enlèvera; car, quand il viendra, ne commandant rien de salutaire, ne commandant rien que d'injuste et de contraire à toutes les lois, ils croiront en lui, rien que sur la foi de ces signes, de ces signes mensongers, et voilà ce qui leur fermera la bouche. Car, si vous ne croyiez pas au Christ; à bien plus forte raison deviez-vous ne pas croire à l'antichrist. Le Christ se disait envoyé par son Père, l'antichrist vous dit le contraire; de là ces paroles que le Christ prononçait autrefois : « *Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne m'avez pas reçu. Si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez* ». (**Jean, 5:43**.) Mais, diront-ils, nous avons vu des signes, des miracles. Mais le Christ en a fait de nombreux et de grands ; donc, à bien plus forte raison fallait-il croire en lui. Du reste, les prédictions n'ont pas manqué, annonçant cet impie; cet enfant de perdition, annonçant qu'il doit venir, accompagné de la puissance de Satan; pour le Christ, prédictions toutes contraires, c'est le Sauveur qui apporte des biens en foule. « *Comme ils n'ont pas reçu la charité de la vérité; pour être sauvés, bien leur enverra des illusions si efficaces qu'ils croiront au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés, qui n'ont point cru à la vérité, mais qui ont consenti à l'iniquité* ».

Jean était une lampe ardente et brillante; et vous avez voulu vous réjouir une heure à sa lumière. Mais Moi, J'ai un témoignage plus grand que celui de Jean; car les œuvres que le Père M'a données d'accomplir, les œuvres mêmes que Je fais, rendent de Moi le témoignage que c'est le Père qui M'a envoyé. Le Père, qui M'a envoyé, a rendu Lui-même témoignage de Moi. Vous n'avez jamais entendu Sa voix, ni contemplé Sa face. Et vous n'avez pas Sa parole demeurant en vous, parce que vous ne croyez pas à Celui qu'Il a envoyé. Vous scrutez les Ecritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle; ce sont elles aussi qui rendent témoignage de Moi. Et vous ne voulez pas venir à Moi pour avoir la vie. Je n'accepte pas la gloire qui vient des hommes. Mais Je vous connais, et Je sais que vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous. Je suis venu au nom de Mon Père, et vous ne Me recevez pas; si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez. Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez votre gloire les uns des autres, et qui ne cherchez point la gloire qui vient de Dieu seul? Ne pensez pas que ce soit Moi qui vous accuserai devant le Père; celui qui vous accuse, c'est Moïse, en qui vous espérez. Car, si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi en Moi, puisque c'est de Moi qu'il a écrit. Mais, si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à Mes paroles?
Jn 5 :35-47

Lexique du désert

Pierre MIQUEL, osb., Abbé de Ligugé, Lexique du désert, Étude de quelques mots-clés du vocabulaire monastique grec ancien, Spiritualité orientale n° 44, Abbaye de Bellefontaine, 1986, p. 143-154

Hèsychia [i/iv]

Tranquillité / Ησυχία

1. *L'hèsychia* dans la Bible : la sérénité du juste.

2. Conditions de *l'hèsychia* : la solitude, le silence, l'obscurité, faire le vide, s'asseoir, se recueillir, ne rien faire, ne pas bouger, respirer, ruminer, être attentif

3. Dangers de *l'hèsychia* : le sommeil, la tension nerveuse, la tentation, la tristesse, le souci, l'insouciance, l'insociabilité.

Bruits, lumières, agitation... Tous les sens de l'homme sont sollicités, agressés par la vie moderne. Qui ne peut suivre son rythme hallucinant est rejeté par elle impitoyablement.
L'homme a peur du silence, peur de l'obscurité, peur de l'arrêt... Pourquoi cette angoisse ancestrale devant ce qu'il ne peut maîtriser? Ne retrouve-t-il pas au fond de lui comme une crainte religieuse? «*La panique du silence n'a-t-elle pas quelque chose de surnaturel?*» S'il a peur, n'est-ce pas qu'en lui, plus profond que lui-même, résonne un appel au silence de l'être? Ne faut-il voir là que la «pulsion de mort» décrite par Freud? Ne serait-ce pas plutôt un appel à une vie profonde orientée vers les seuls biens qui ne passent pas, ceux qui engagent la totalité de l'être?
Pourquoi, lors de la décadence de l'Empire romain, des hommes épris d'absolu ont-ils trouvé, au désert, dans la vie solitaire, sinon l'apaisement, du moins la possibilité d'étancher leur soif? Ne peut-on demander à ces «*contestataires*» le moyen d'être de vrais vivants? Il serait artificiel de copier servilement leur manière de vivre, mais la connaissance de ce qui fut leur «*respiration d'être*» peut aider à trouver un chemin, celui de la Vie éternelle.



L'hèsychia. Quelle expérience de vie recouvre ce terme?
Hèsychia, quiétude, apaisement, peut-être ce mot se rattache — t-il à *hèsthai*, être assis. Dans les Vitae Patrum, ce verbe signifie sans plus «mener la vie *d'hésychasme*».
Mais *l'hèsychia* est plutôt une manière de vivre, un état de vie, qu'une attitude corporelle. Elle est même plus encore : elle est le résultat de la victoire remportée contre les puissances de trouble, d'agitation et de passion. Elle n'a pas pour but l'apatheia du stoïcisme, ou l'ataraxie de l'épicurisme. Elle est un moyen... pour arriver au but, qui est l'union à Dieu.
L'hèsychia est donc essentiellement recherche de la seule véritable quiétude, la paix de Dieu. Le côté négatif qu'elle implique ne peut s'expliquer que par la poursuite d'un seul but : l'Amour de Dieu.
Dans les *Apophtegmes*, *l'hésychia* nous est présentée comme le moyen d'obtenir le salut par l'unification intérieure :

Arsène priait ainsi : «*Seigneur, conduis-moi dans la voie qui mène au salut»... et il entendit une voix qui lui disait : «Arsène, fuis les hommes, garde le silence et reste tranquille. Ce sont là les racines de l'impeccabilité».*
Si tu es silencieux, tu seras en repos quel que soit l'endroit où tu habites.

Elle est donc préférable aux vertus, puisque «*avant toutes les vertus, Dieu a fait choix de l'hésychia*», et elle les présuppose. Les trois vertus fondamentales de l'hésychia sont : **la maîtrise de soi** (*encratéia*), **le silence** (*siôpè*), **les reproches qu'on s'adresse à soi-même** (*automempsia*).
État d'âme, attitude corporelle... L'influence est réciproque du corps sur l'esprit et de l'esprit sur le corps. Et l'on connaît l'importance de la position et de la disposition du corps pour l'apaisement de l'esprit.
Il n'est pas vain de chercher une approche de Dieu par ces moyens qui permettent de dépasser cette dichotomie corps-esprit, mineuse pour l'un et l'autre.
Approcher Dieu... N'est-ce pas le seul bien qui importe pour l'homme? Mais il ne peut le faire de lui-même, il peut seulement tenter de se rendre disponible; c'est la grâce unifiante de l'Unique qui lui conférera l'Unité.

1.L'HÈSYCHIA DANS LA BIBLE

[...] Selon Platon, les gens honorables sont toujours disposés à vivre la vie de quiétude (*hèsychon bion*).
Dans les Septante, hèsychia et ses dérivés conservent tous les sens qu'ils avaient dans la langue commune; surtout la paix extérieure, l'absence de guerres nationales ou civiles, en tant qu'elle libère les citoyens de l'angoisse et leur donne la sécurité.
Cette heureuse disposition s'appelle, comme chez les auteurs profanes, hèsychian agein ou echein, ou par rapport aux autres, parechein. Ce sentiment d'assurance ne tient cependant pas uniquement aux situations extérieures; il peut persister même devant la menace de guerre, moyennant la foi en Dieu : ainsi lorsque Rasin, roi de Syrie, monta contre Jérusalem pour l'attaquer, «*le cœur du roi et le cœur de son peuple furent agités comme les arbres de la forêt sont agités par le vent*». Mais Yahweh envoya Isaïe lui dire : «*Prends garde, tiens-toi tranquille (hèsychasai), ne crains point*» etc. (**Is. 7.4**).
Le meilleur gage de sérénité intérieure, c'est la crainte de Dieu, la soumission à sa volonté, la sagesse : «*Celui qui m'écoute repose avec sécurité, il vivra tranquille sans craindre le malheur (hèsychasei apo pantos kakou)*» (**Prov. 1,33**).
Notons cette construction : *hèsychasai apo tinos* : *l'hèsychia* est, de soi, un concept négatif, excluant de l'âme certains sentiments pénibles, et fondant cet apaisement idntérieur sur la certitude d'être à l'abri du mal.
On peut aussi, volontairement, se mettre à couvert d'un mal, refuser de faire ce que l'on considère comme un mal, en un mot s'abstenir de quelque chose, en particulier de la parole — d'où le sens fréquent de se taire — ou de mouvement — d'où le sens de rester. L'un et l'autre, fréquents, cadrent bien avec l'hésychasme.
Dans le Nouveau Testament, le mot est rare et spécial à **saint Luc** et à **saint Paul**, une fois dans **I Pi. 3,4**. Le sens est surtout «*se tenir coi*», c'est-à-dire se taire, observer le repos du sabbat, laisser les autres en paix. **Saint Paul** exhorte ses correspondants à «*mettre leur honneur à vivre en paix, chacun s'occupant de ses propres affaires*» (**I Thés. 4,11**), à «*mener une vie paisible et tranquille*» (**I Tim. 2,2**), à «*travailler avec tranquillité*» (**II Thés. 3,12**). Il veut que pendant l'instruction à l'église la femme garde le silence, se tienne tranquille (**I Tim. 2,11-12**). Pierre, de son côté, engage les femmes à se parer, non à l'extérieur, mais à l'intérieur, «*dans l'incorruptibilité d'une âme douce et calme*» (**I Pi. 3,4**).

2.CONDITIONS DE L'HÈSYCHIA

Pour les spirituels orientaux, *l'hèsychia* est le chemin par lequel, dans la vie monastique, on va à Dieu.

Aucun auteur n'a laissé un traité systématique donnant les «*conditions nécessaires et suffisantes*», pour y accéder. Il n'y a pas de «*recettes*». Il s'agit plutôt d'acquérir une disposition du cœur qui puisse le rendre apte à recevoir cette grâce de Dieu. L'environnement peut cependant aider, et l'on retrouve dans les écrits des Pères un ensemble de prescriptions constantes qui facilitent le cheminement de l'être à la recherche de Dieu. Il faut remarquer l'apparence négative de ces conditions, mais *l'hèsychia* n'est-elle pas une voie apophatique de quête de Dieu?
- La *solitude*, qui est aussi l'absence de témoin, en est le premier élément.
- Le *silence*, *l'absence* de bruit, ne *rien* dire, ne *rien* entendre.

– *L'obscurité*, *l'absence* de lumière, ne *rien* voir.
– L'*environnement adapté* (la cellule du moine est une pièce nue, réduite), *l'absence* d'espace.
– Le *vide*, *l'absence* d'encombrement.
– La *position assise*, le recueillement, *l'absence* de mouvement, ne pas bouger.
– *L'inaction*, ne *rien* faire, *l'absence* d'activité.
– La *respiration régulière*, rythmée, consciente, qui favorise la rumination; c'est *l'absence* d'essoufflement, de précipitation, *l'absence* de curiosité, de voracité intellectuelles.
– *L'attention*, *l'absence* de distractions.

La solitude

Habitare secum

Déjà, bien avant le christianisme, les moralistes païens avaient expérimenté et conseillé la pratique de la solitude. Sans doute l'homme est bien «*l'animal social*» défini par Aristote, mais si cette vie grégaire est nécessaire et bienfaisante, ne l'empêche-t-elle pas de se connaître? L'homme ne se laisse-t-il pas submerger par l'action, «*le politique*», et ne perd-il pas une dimension privilégiée de lui-même?
Cicéron, Sénèque, Tacite, Épictète ont célébré les bienfaits apaisants de la solitude. **Cicéron**, méditant sur les charmes de la vieillesse, solitude imposée, écrit : «*Pour l'âme libérée du service de la sensualité, de l'ambition, des rivalités, des inimités, de toutes les passions, comme il est précieux de pouvoir s'isoler et vivre, comme on dit, avec soi-même (secum esse secumque, ut dicitur, vivere).*»
Parlant ailleurs de Scipion l'Africain : «*Il ne travaillait jamais plus que quand il ne faisait rien, et il n'était jamais moins seul que quand il était seul*»
Sénèque exalte le commerce pacifiant et enrichissant que l'âme peut avoir avec elle-même. «*Cette instabilité (jactatio) décèle une âme malade. Par contre, le premier indice d'une pensée en équilibre, c'est, à mon sens, de savoir se fixer et séjourner avec soi (secum morari)*»
Ailleurs : «*Mecum loquor*», et encore : «*Il faut que je me retire en moi-même (seducere me debeo)*».
Plongé dans une vie mouvementée, **Tacite** aspire à la retraite et au charme des grands espaces solitaires : «*Je préfère la retraite paisible et secrète de Virgile*» aux tracas du barreau. «*Les forêts, les bocages et leur solitude... me donnent une si parfaite volupté*»
Selon **Épictète**, la solitude du sage est une imitation de la solitude de Dieu; aussi, vivre dans la solitude est une chose difficile qui ne s'improvise pas. Et la valeur d'un homme se mesure, d'après lui, à son aptitude à affronter la solitude. «*Comme les mauvais choristes de tragédie ne peuvent chanter de soli, mais chantent dans un chœur nombreux, il est de même certaines gens qui ne peuvent se promener seuls. Homme, si tu es quelqu'un, va te promener seul, converse avec toi-même, ne te cache pas dans un chœur*»

Mais ce sont les Pères qui ont donné à la solitude son orientation vers Dieu, la relativisant même, comme **Amma Synclétique** : «*Il est possible, en vivant dans la foule, d'être solitaire par sa pensée, et, en vivant seul, de vivre avec la foule par la pensée*»
Saint Grégoire de Nazianze indique l'origine de ce désir de solitude pour Dieu, quand il nous parle des nuits passées en prière par Jésus sur la montagne : «*Il était là avec lui-même.*»
Saint Grégoire de Nysse, faisant l'éloge de son frère Basile, définit la vie solitaire qu'il menait par l'expression : *éph'éautou idiazôn*. Il emploie la même expression pour désigner la vie érémitique menée par **Grégoire le Thaumaturge** à l'exemple de Moïse.
Ailleurs, il déclare au sujet de Moïse : «*Vivant dans la solitude avec lui-même, et, grâce à l'hèsychia, fixé immuablement dans la contemplation des choses invisibles.*»
Et **saint Basile** confie à un correspondant : «*Je suis assis, seul avec moi-même.*»

Fuir seul vers le Seul

Égoïsme spirituel, fuite de l'engagement, désertion de la tâche des hommes... ce sont les reproches adressés à ceux qui entendent l'appel du Désert et qui veulent y répondre.

Cependant, ce tête-à-tête indispensable, pressenti par les meilleurs païens :

Telle est la vie des dieux et des hommes divins et bienheureux : s'affranchir des choses d'ici-bas, s'y déplaire, fuir seul vers Lui Seul.

pratiqué par les solitaires du désert :

Si un homme ne dit pas dans son cœur : Moi et Dieu nous sommes seuls dans le monde, il n'obtiendra pas le repos.

Agis comme si sur terre il n'y avait que toi, et au ciel que Lui

[...] Les **Pères** ont souvent affirmé la nécessité de la solitude pour vivre avec Dieu :

Le sage n'est jamais seul. Il a en sa compagnie tous ceux qui sont actuellement ou qui furent autrefois des sages, et il peut porter son esprit en toute liberté sur tel ou tel objet. Il accomplit par la pensée ce qu'il ne peut faire réellement et s'il est privé de la société des hommes, il s'entretient avec Dieu. Il n'est jamais moins seul que lorsqu'il est seul.

Pour trouver Dieu, il faut être seul ; mais ce n'est là qu'une disposition préalable, car la solitude est aussitôt comblée : « *Il n'est pas seul, celui qui est uni à Dieu.* »

Il n'y a pas d'isolement, là où est Dieu (*Quid solitudo ubi Deus ?*).

Il est véritablement seul, celui avec qui Dieu n'est pas ; il est véritablement clos, celui qui n'est pas libre en Dieu ; celui avec qui Dieu est, n'est jamais moins seul que lorsqu'il est seul. [...]

Le silence

Le silence, qui est d'abord une ascèse négative : ne rien dire, ne rien entendre, peut paraître à l'homme moderne une mutilation. Mais n'est-il pas le chemin qui nous fait accéder à la mystique, un élément privilégié de la libération de l'être ?
Cassien, en bon éducateur, prescrit à ses moines d'être comme s'ils étaient sourds, muets, aveugles. n ne faisait que reprendre la grande tradition monastique, depuis **Antoine** : « *Qui est assis dans le désert et se tient calme (hèsychazôn) a mis fin à trois guerres : entendre, parler, voir* », **Théodore**, le disciple de **Pacôme** : « *Si l'homme connaissait tous les biens qui lui sont cachés, il ne prononcerait pas quotidiennement deux mots jusqu'au soir, mais il se ferait aveugle, il se ferait sourd, il se ferait muet pour Dieu* », ou **Evagre** : « *Au temps de la prière, efforce-toi de rendre ton intelligence sourde et muette, et tu pourras prier* ».
Isaac le Syrien indique : « *La condition de l'hèsychia : le silence loin de tout.* » ,
Une anecdote conservée dans les *Sentences des Pères* indique combien ce silence doit être absolu :

L'abbé Arsène parvint à un endroit, où étaient des roseaux que le vent agitait. Ce vieillard dit aux frères : « Qu'est-ce que ce mouvement et ce bruit ? » Ils dirent : « Ce sont les roseaux. » Le vieillard leur dit : « Vraiment, si quelqu'un est assis, en repos (en hèsychia), et s'il entend le chant d'un oiseau, son cœur n'a pas de repos. Combien plus vous, qui entendez le bruit des roseaux. »

Ludolf le Chartreux écrit : « *Ce n'est pas sans raison que les saints Pères choisissaient des lieux solitaires et exigeaient de ceux qui demeuraient dans les monastères d'être aveugles, sourds et muets, parce que c'est là le meilleur moyen de s'unir à Dieu.* »
Pierre le Vénérable n'hésite pas à appliquer à ses moines les versets du Psaume CXV, les assimilant aux idoles :

Ils ont une bouche et ne parlent point,
ils ont des yeux et ne voient point,
ils ont des oreilles et n'entendent rien,
ils ont des narines et ne sentent point,
ils ont des mains et ne touchent point,
ils ont des pieds et ne marchent point.

Mais le silence de l'hésychaste n'est pas seulement absence de bruits. Déjà l'abbé **Poemen** savait que l'on peut créer le silence et ne plus entendre les bruits extérieurs :
Abba Isaac était assis un jour auprès d'Abba Poemen ; on entendit la voix d'un coq. Il lui dit : « Est-il possible d'entendre cela ici, Abba ? » Celui-ci répondit : « Isaac, pourquoi me forces-tu à parler ? Toi et tes semblables, vous entendez ces bruits, mais l'homme vigilant ne s'en soucie pas. »

Le silence devient alors ce dont l'ascèse lui préparait les voies : une participation au repos silencieux de Dieu. C'est le sens qu'a le mot *hèsychia* chez **Ignace d' Antioche** :

Le Prince de ce monde a ignoré la virginité de Marie et son enfantement, de même que la mort du Seigneur : trois mystères retentissants qui furent accomplis dans le silence de Dieu.

Celui qui possède en vérité la parole de Jésus, peut entendre même son silence afin d'être parfait.

Le grand inquisiteur [I/III]

Fédor Dostoïevski

Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov* (1923), Traduction par Henri Mongault, NRF, 1935, p. 260-279.

« Un préambule est nécessaire au point de vue littéraire. L'action se passe au XVIème siècle. Tu sais qu'à cette époque il était d'usage de faire intervenir dans les poèmes les puissances célestes. Je ne parle pas de Dante. En France, les clercs de la basoche et les moines donnaient des représentations où l'on mettait en scène la Madone, les anges, les saints, le Christ et Dieu le Père. C'étaient des spectacles naïfs. Dans *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo, en l'honneur de la naissance du dauphin, sous Louis XI, à Paris, le peuple est convié à une représentation édifiante et gratuite : *le Bon jugement de la très sainte et gracieuse Vierge Marie.* Dans ce mystère, la Vierge paraît en personne et prononce son *bon jugement*. Chez nous, à Moscou, avant Pierre le Grand, on donnait de temps en temps des représentations de ce genre, empruntées surtout à l'Ancien Testament. En outre, il circulait une foule de récits et de poèmes où figuraient, suivant les besoins, les saints, les anges, l'armée céleste. Dans nos monastères, on traduisait, on copiait ces poèmes, on en composait même de nouveaux, et cela sous la domination tatare. Par exemple, il existe un petit poème monastique, sans doute traduit du grec : *la Vierge chez les damnés*, avec des tableaux d'une hardiesse dantesque. La Vierge visite l'enfer, guidée par saint Michel, archange. Elle voit les damnés et leurs tourments. Entre autres, il y a une catégorie très intéressante de pécheurs dans un lac de feu. Quelques-uns s'enfoncent dans ce lac et ne paraissent plus ; « ceux-là sont oubliés de Dieu même », expression d'une profondeur et d'une énergie remarquables. La Vierge éplorée tombe à genoux devant le trône de Dieu et demande grâce pour tous les pécheurs qu'elle a vus en enfer, sans distinction. Son dialogue avec Dieu est d'un intérêt extraordinaire. Elle supplie, elle insiste, et quand Dieu lui montre les pieds et les mains de son fils percés de clous et lui demande : « Comment pourrais-je pardonner à ses bourreaux ? » — elle ordonne à tous les saints, à tous les martyrs, à tous les anges de tomber à genoux avec elle et d'implorer la grâce des pécheurs, sans distinction. Enfin, elle obtient la cessation des tourments, chaque année, du vendredi saint à la Pentecôte, et les damnés, du fond de l'enfer, remercient Dieu et s'écrient : « Seigneur, ta sentence est juste ! » Eh bien, mon petit poème eût été dans ce goût, s'il avait paru à cette époque. Dieu apparaît ; il ne dit rien et ne fait que passer. Quinze siècles se sont écoulés, depuis qu'il a promis de revenir dans son royaume, depuis que son prophète a écrit : « Je reviendrai bientôt ; quant au jour et à l'heure, le Fils même ne les connaît pas, mais seulement mon Père qui est aux cieux », suivant ses propres paroles sur cette terre. Et l'humanité l'attend avec la même foi que jadis, une foi plus ardente encore, car quinze siècles ont passé depuis que le ciel a cessé de donner des gages à l'homme :

Crois ce que te dira ton cœur,
Les cieux ne donnent point de gages

« Il est vrai que de nombreux miracles se produisaient alors : des saints accomplissaient des guérisons merveilleuses, la Reine des cieux visitait certains justes, à en croire leur biographie. Mais le diable ne sommeille pas ; l'humanité commença à douter de l'authenticité de ces prodiges. À ce moment naquit en Allemagne une terrible hérésie qui niait les miracles. « Une grande étoile ardente comme un flambeau (l'Église évidemment !), tomba sur les sources des eaux qui devinrent amères. » La foi des fidèles ne fit que redoubler. Les larmes de l'humanité s'élèvent vers lui comme autrefois, on l'attend, on l'aime, on espère en lui comme jadis... Depuis tant de siècles, l'humanité prie avec ardeur : « Seigneur Dieu, daigne nous apparaître », depuis tant de siècles elle crie vers lui, qu'il a voulu, dans sa miséricorde infinie, descendre vers ses fidèles. Auparavant, il avait déjà visité

des justes, des martyrs, de saints anachorètes, comme le rapportent leurs biographes. Chez nous, Tioutchev, qui croyait profondément à la vérité de ses paroles, a proclamé que :

Accablé sous le faix de sa croix,
Le Roi des cieux, sous une humble apparence,
T'a parcourue, terre natale,
Tout entière en te bénissant

« Mais voilà qu'il a voulu se montrer pour un instant au moins au peuple souffrant et misérable, au peuple croupissant dans le péché, mais qui l'aime naïvement. L'action se passe en Espagne, à Séville, à l'époque la plus terrible de l'Inquisition, lorsque chaque jour s'allumaient des bûchers à la gloire de Dieu et que

Dans de superbes autodafés
On brûlait d'affreux hérétiques

« Oh ! ce n'est pas ainsi qu'il a promis de revenir, à la fin des temps, dans toute sa gloire céleste, subitement, « tel un éclair qui brille de l'Orient à l'Occident ». Non, il a voulu visiter ses enfants, au lieu où crépitaient précisément les bûchers des hérétiques. Dans sa miséricorde infinie, il revient parmi les hommes sous la forme qu'il avait durant les trois ans de sa vie publique. Le voici qui descend vers les rues brûlantes de la ville méridionale, où justement, la veille, en présence du roi, des courtisans, des chevaliers, des cardinaux et des plus charmantes dames de la cour, le grand inquisiteur a fait brûler une centaine d'hérétiques *ad majorem Dei gloriam*. Il est apparu doucement, sans se faire remarquer, et — chose étrange — tous le reconnaissent. Ce serait un des plus beaux passages de mon poème que d'en expliquer la raison. Attiré par une force irrésistible, le peuple se presse sur son passage et s'attache à ses pas. Silencieux, il passe au milieu de la foule avec un sourire d'infinie compassion. Son cœur est embrasé d'amour, ses yeux dégagent la Lumière, la Science, la Force, qui rayonnent et éveillent l'amour dans les cœurs, Il leur tend les bras, Il les bénit, une vertu salutaire émane de son contact et même de ses vêtements. Un vieillard, aveugle depuis son enfance, s'écrie dans la foule : « Seigneur, guéris-moi, et je te verrai. » Une écaille tombe de ses yeux et l'aveugle voit. Le peuple verse des larmes de joie et baise la terre sur ses pas. Les enfants jettent des fleurs sur son passage ; on chante, on crie : « *Hosanna* ! » C'est lui, ce doit être Lui, s'écrie-t-on, ce ne peut être que Lui ! Il s'arrête sur le parvis de la cathédrale de Séville au moment où l'on apporte un petit cercueil blanc où repose une enfant de sept ans, la fille unique d'un notable. La morte est couverte de fleurs. « Il ressuscitera ton enfant », crie-t-on dans la foule à la mère en larmes. L'ecclésiastique venu au-devant du cercueil regarde d'un air perplexe et fronce le sourcil. Soudain un cri retentit, la mère se jette à ses pieds : « Si c'est Toi, ressuscite mon enfant ! » et elle lui tend les bras. Le cortège s'arrête, on dépose le cercueil sur les dalles. Il le contemple avec pitié, sa bouche profère doucement une fois encore : « *Talitha koumi* et la jeune fille se leva. » La morte se soulève, s'assied et regarde autour d'elle, souriante, d'un air étonné. Elle tient le bouquet de roses blanches qu'on avait déposé dans son cercueil. Dans la foule, on est troublé, on crie, on pleure. À ce moment passe sur la place le cardinal grand inquisiteur. C'est un grand vieillard, presque nonagénaire, avec un visage desséché, des yeux caves, mais où luit encore une étincelle. Il n'a plus le pompeux costume dans lequel il se pavanait hier devant le peuple, tandis qu'on brûlait les ennemis de l'Église romaine ; il a repris son vieux froc grossier. Ses mornes auxiliaires et la garde du Saint-Office le suivent à une distance respectueuse. Il s'arrête devant la foule et observe de loin. Il a tout vu, le cercueil déposé devant Lui, la résurrection de la fillette, et son visage s'est assombri. Il fronce ses épais sourcils et ses yeux brillent d'un éclat sinistre. Il le désigne du doigt et ordonne aux gardes de le saisir. Si grande est sa puissance et le peuple est tellement habitué à se soumettre, à lui obéir en tremblant, que la foule s'écarte devant les sbires ; au milieu d'un silence de mort, ceux-ci l'empoignent et l'emmènent. Comme un seul homme ce peuple s'incline jusqu'à terre devant le vieil inquisiteur, qui le bénit sans mot dire et poursuit son chemin. On conduit le Prisonnier au sombre et vieux bâtiment du Saint-Office, on l'y enferme dans une étroite cellule voûtée. La journée s'achève, la nuit vient, une nuit de Séville, chaude et étouffante. L'air est embaumé des lauriers et des citronniers. Dans les ténèbres, la porte de fer du cachot s'ouvre soudain et le grand inquisiteur paraît, un flambeau à la main. Il est seul, la porte se referme derrière lui. Il s'arrête sur le seuil, considère longuement la Sainte Face. Enfin, il s'approche, pose le flambeau sur la table et lui dit : « C'est Toi, Toi ? » Ne recevant pas de réponse, il ajoute rapidement : « Ne dis rien, tais-toi. D'ailleurs, que pourrais-tu dire ? Je ne le sais que trop. Tu n'as pas le droit d'ajouter un mot à ce que tu as dit jadis. Pourquoi es-tu venu nous déranger ? Car tu nous déranges, tu le sais bien. Mais sais-tu ce qui arrivera demain ? J'ignore qui tu es et ne veux pas le savoir : est-ce Toi ou seulement Son apparence ? mais demain je te condamnerai et tu seras brûlé comme le pire des hérétiques, et ce même peuple qui aujourd'hui te baisait les pieds, se précipitera demain,



Paul, appelé à être Apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, et Sosthène notre frère, à l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe, à ceux qui ont été sanctifiés dans le Christ Jésus, appelés saints, et à tous ceux qui invoquent le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, en quelque lieu qu'ils soient et que nous soyons, nous-même. Que la grâce et la paix vous soient données par Dieu notre Père et par le Seigneur Jésus-Christ. Je rends grâces continuellement à mon Dieu pour vous, à cause de la grâce de Dieu, qui vous a été donnée dans le Christ Jésus; car en Lui vous êtes devenus riches en toutes choses, en toute parole et en toute science, le témoignage du Christ ayant été ainsi confirmé parmi vous, de sorte qu'il ne vous manque aucune grâce, à vous qui attendez la manifestation de notre Seigneur Jésus-Christ, lequel vous affermira encore jusqu'à la fin, pour que vous soyez irréprochables au jour de l'avènement de Jésus-Christ notre Seigneur.
I Cor 1 :1-8

Étant donc justifiés par la foi, ayons la paix avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui nous devons aussi d'avoir accès par la foi à cette grâce, dans laquelle nous demeurons fermes, et de nous glorifier dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu. Et non seulement cela, mais nous nous glorifions même dans les afflictions, sachant que l'affliction produit la patience; la patience la victoire dans l'épreuve, et cette victoire l'espérance. Or l'espérance ne trompe point, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint, qui nous a été donné.
Rom 5 :1-5

sur un signe de moi, pour alimenter ton bûcher. Le sais-tu ? Peut-être », ajoute le vieillard, pensif, les yeux toujours fixés sur son Prisonnier.

– Je ne comprends pas bien ce que cela veut dire, Ivan, objecta Aliocha, qui avait écouté en silence. Est-ce une fantaisie, une erreur du vieillard, un quiproquo étrange ?

– Admets cette dernière supposition, dit Ivan en riant, si le réalisme moderne t'a rendu à ce point réfractaire au surnaturel. Qu'il en soit comme tu voudras. C'est vrai, mon inquisiteur a quatre-vingt-dix ans, et son idée a pu, de longue date, lui déranger l'esprit. Enfin, c'est peut-être un simple délire, la rêverie d'un vieillard avant sa fin, l'imagination échauffée par le récent autodafé. Mais quiproquo ou fantaisie, que nous importe ? Ce qu'il faut seulement noter, c'est que l'inquisiteur révèle enfin sa pensée, dévoile ce qu'il a tu durant toute sa carrière.

– Et le Prisonnier ne dit rien ? Il se contente de le regarder ?

– En effet. Il ne peut que se taire. Le vieillard lui-même lui fait observer qu'il n'a pas le droit d'ajouter un mot à ses anciennes paroles. C'est peut-être le trait fondamental du catholicisme romain, à mon humble avis : « Tout a été transmis par toi au pape, tout dépend donc maintenant du pape ; ne viens pas nous déranger, avant le temps du moins. » Telle est leur doctrine, celle des jésuites, en tout cas. Je l'ai trouvée chez leurs théologiens. « As-tu le droit de nous révéler un seul des secrets du monde d'où tu viens ? » demande le vieillard, qui répond à sa place : « Non, tu n'en as pas le droit, car cette révélation s'ajouterait à celle d'autrefois, et ce serait retirer aux hommes la liberté que tu défendais tant sur la terre. Toutes tes révélations nouvelles porteraient atteinte à la liberté de la foi, car elles paraîtraient miraculeuses ; or, tu mettais au-dessus de tout, il y a quinze siècles, cette liberté de la foi. N'as-tu pas dit bien souvent : « Je veux vous rendre libres. » Eh bien ! Tu les a vus, les hommes « libres », ajoute le vieillard d'un air sarcastique. Oui, cela nous a coûté cher, poursuit-il en le regardant avec sévérité, mais nous avons enfin achevé cette œuvre en ton nom. Il nous a fallu quinze siècles de rude labeur pour instaurer la liberté ; mais c'est fait, et bien fait. Tu ne le crois pas ? Tu me regardes avec douceur, sans même me faire l'honneur de t'indigner ? Mais sache que jamais les hommes ne se sont crus aussi libres qu'à présent, et pourtant, leur liberté, ils l'ont humblement déposée à nos pieds. Cela est notre œuvre, à vrai dire ; est-ce la liberté que tu rêvais ? »

– De nouveau, je ne comprends pas, interrompit Aliocha ; il fait de l'ironie, il se moque ?

– Pas du tout ! Il se vante d'avoir, lui et les siens, supprimé la liberté, dans le dessein de rendre les hommes heureux. Car c'est maintenant pour la première fois (il parle, bien entendu, de l'Inquisition), qu'on peut songer au bonheur des hommes. Ils sont naturellement révoltés ; est-ce que des révoltés peuvent être heureux ? Tu étais averti, lui dit-il, les conseils ne t'ont pas manqué, mais tu n'en as pas tenu compte, tu as rejeté l'unique moyen de procurer le bonheur aux hommes ; heureusement qu'en partant tu nous a transmis l'œuvre, tu as promis, tu nous as solennellement accordé le droit de lier et de délier, tu ne saurais maintenant songer à nous retirer ce droit. Pourquoi donc es-tu venu nous déranger ? »

– Que signifie ceci : « les avertissements et les conseils ne t'ont pas manqué » ? demanda Aliocha.

– Mais c'est le point capital dans le discours du vieillard : « L'Esprit terrible et profond, l'Esprit de la destruction et du néant, reprend-il, t'a parlé dans le désert, et les Écritures rapportent qu'il t'a « tenté ». Est-ce vrai ? Et pouvait-on rien dire de plus pénétrant que ce qui te fut dit dans les trois questions ou, pour parler comme les Écritures, les « tentations » que tu as repoussées ? Si jamais il y eut sur terre un miracle authentique et retentissant, ce fut le jour de ces trois tentations. Le seul fait d'avoir formulé ces trois questions constitue un miracle. Supposons qu'elles aient disparu des Écritures, qu'il faille les reconstituer, les imaginer à nouveau pour les y replacer, et qu'on réunisse à cet effet tous les sages de la terre, hommes d'États, prélats, savants, philosophes, poètes, en leur disant : imaginez, rédigez trois questions, qui non seulement correspondent à l'importance de l'événement, mais encore expriment en trois phrases toute l'histoire de l'humanité future, crois-tu que cet aréopage de la sagesse humaine pourrait imaginer rien d'aussi fort et d'aussi profond que les trois questions que te proposa alors le puissant Esprit ? Ces trois questions prouvent à elles seules que l'on a affaire à l'Esprit éternel et absolu et non à un esprit humain transitoire. Car elles résument et prédisent en même temps toute l'histoire ultérieure de l'humanité ; ce sont les trois formes où se cristallisent toutes les contradictions insolubles de la nature humaine. On ne pouvait pas s'en rendre compte alors, car l'avenir était voilé, mais maintenant, après quinze siècles écoulés, nous voyons que tout avait été prévu dans ces trois questions et s'est réalisé au point qu'il est impossible d'y ajouter ou d'en retrancher un seul mot.

Sur le mérite des souffrances

Saint Jean Chrysostome

Première homélie sur la deuxième Épître aux Corinthiens

Œuvres complètes traduites pour la première fois en français sous la direction de M. Jeannin
Arras, 1886, tome x, p. 4-6

Rien qui convienne mieux à Dieu, qui soit plus dans sa nature que la miséricorde; et c'est pourquoi l'apôtre le nomme «Dieu des miséricordes». Mais considérez aussi l'humilité de saint Paul. C'était la prédication de l'Évangile qui l'exposait à tous ces dangers : il n'attribue pas néanmoins son salut à ses propres mérites, mais à la bonté du Seigneur. Il développe plus loin sa pensée. Pour le moment il ajoute : «*Qui nous console dans toutes nos tribulations*». Il ne dit pas : Qui nous préserve de l'affliction; mais : «*Qui nous console dans l'adversité*» [**Rm 5 :3**], paroles bien propres à montrer la puissance de Dieu, et à redoubler la patience dans les âmes affligées. C'est là ce que le prophète avait en vue lui-même, quand il disait : «*Au sein de l'affliction, vous avez dilaté mon cœur*» [**Ps 4 :2**]. Il ne dit pas : Vous n'avez point permis au malheur de fondre sur moi; ni, vous avez bien vite écarté loin de moi l'adversité; mais bien, vous avez dilaté mon âme plongée dans la douleur. N'est-ce pas ce qui arriva aux trois jeunes Hébreux? Dieu n'empêcha pas qu'on les jetât dans la fournaise; et quand on les y eut précipités, il n'éteignit point la flamme, mais il sut, même au milieu de ces brasiers, leur ménager le bien-être et la consolation.

Telle est toujours la conduite de la Providence; et c'est là ce que nous enseigne l'apôtre par ces paroles : «*Qui nous console dans toutes nos tribulations*». Il veut encore nous donner un autre enseignement. Ce n'est pas une fois ou deux seulement que Dieu nous console, mais toujours, mais continuellement. Il ne nous console pas aujourd'hui pour nous abandonner demain; non, jamais il ne cesse de nous consoler. «Qui nous console», dit l'apôtre, et non pas, qui nous a consolés; «dans toutes nos tribulations», et non pas seulement dans celle-ci ou dans celle-là. Oui, dans toutes nos tribulations, «afin qu'à notre tour nous puissions consoler ceux qui souffrent, et répandre dans leurs âmes ces consolations qui nous viennent du Seigneur». Voyez-vous comme il trouve moyen de s'excuser, en laissant supposer au lecteur qu'il s'est trouvé en proie aux plus cruelles afflictions? En même temps, quoi de plus modeste que ce langage? Cette miséricorde, l'apôtre et son disciple en ont éprouvé les effets non pas à raison de leurs mérites ou de leur dignité, mais pour le bien de ceux qu'ils doivent assister eux-mêmes. Dieu nous a consolés, dit-il, pour qu'à notre tour nous consolions les autres. Et comme le dévouement de l'apôtre éclate dans ces paroles! À peine est-il consolé, à peine commence-t-il à respirer, que, loin de demeurer oisif comme nous faisons, il s'empresse d'exhorter les fidèles, de les affermir, de les exciter. D'autres donnent de ce passage une autre explication. Le sens, d'après eux, serait celui-ci Notre consolation est aussi la consolation des autres. Il semble aussi que saint Paul veuille dans cet exorde censurer la conduite de ces faux apôtres, qui, pleins de jactance, restaient dans leurs maisons et y vivaient dans les délices; mais il le fait d'une manière obscure et détournée. Ce qu'il se proposait surtout, c'était d'écarter tout reproche de négligence au sujet du retard qu'il avait mis à tenir sa promesse. Si en effet Dieu nous console pour qu'à notre tour nous consolions les autres, ne nous blâmez pas d'avoir différé notre voyage à Corinthe. Nous avons passé tout

Pour la fin, parmi les cantiques, psaume de David. Lorsque je L'ai invoqué, le Dieu de ma justice m'a exaucé; Vous m'avez mis au large dans la tribulation. Ayez pitié de moi, et exaucez ma prière. Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? Pourquoi aimez-vous la vanité, et cherchez-vous le mensonge? Sachez donc que le Seigneur a merveilleusement glorifié Son Saint. Le Seigneur m'exaucera quand j'aurai crié vers Lui.
Ps 4 :1-4

Maintenant je me réjouis dans mes souffrances pour vous, et ce qui manque aux souffrances du Christ, je le complète dans ma chair pour Son corps, qui est l'Eglise, dont je suis devenu le ministre, selon la charge que Dieu m'a donnée relativement à vous, pour que j'annonce pleinement la parole de Dieu, le mystère qui a été caché aux siècles et aux générations, mais qui maintenant a été manifesté à Ses saints, auxquels Dieu a voulu faire connaître quelles sont les richesses de la gloire de ce mystère parmi les Gentils, à savoir, le Christ en vous, l'espérance de la gloire. C'est Lui que nous annonçons, reprenant tout homme, et instruisant tout homme en toute sagesse, afin que nous rendions tout homme parfait en Jésus-Christ. C'est aussi à quoi je travaille, en combattant avec Sa force, qui agit puissamment en moi.
Col 1 :24-29

Jésus lui dit: Il y a si longtemps que Je suis avec vous, et vous ne Me connaissez pas? Philippe, celui que Me voit, voit aussi le Père. Comment peux-tu dire: Montrez-nous le Père? Ne croyez-vous pas que Je suis

dans le Père, et que le Père est en Moi? Les paroles que Je vous dis, Je ne les dis pas de Moi-même; mais le Père, qui demeure en Moi, fait Lui-même Mes œuvres. Ne croyez-vous pas que Je suis dans le Père, et que le Père est en Moi? Croyez-le du moins à cause de ces œuvres. En vérité, en vérité, Je vous le dis, celui qui croit en Moi fera lui-même les œuvres que Je fais, et il en fera de plus grandes, parce que Je m'en vais auprès du Père. Et tout ce que vous demanderez au Père en Mon nom, Je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Si vous Me demandez quelque chose en Mon nom, je le ferai. Si vous M'aimez, gardez Mes commandements. Et Moi, Je prierai le Père, et Il vous donnera un autre Paraclet, afin qu'Il demeure éternellement avec vous: l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne Le voit pas, et qu'il ne Le connaît pas. Mais vous, vous Le connaîtrez, parce qu'Il demeurera avec vous, et qu'Il sera en vous. Je ne vous laisserai pas orphelins; Je viendrai à vous. Encore un peu de temps, et le monde ne Me verra plus. Mais vous, vous Me verrez, parce que Je vis, et que vous vivrez. En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en Mon Père, et vous en Moi, et Moi en vous. Celui qui a Mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui M'aime. Or celui qui M'aime sera aimé de Mon Père, et Je l'aimerai aussi, et Je Me manifesterai à lui.
Jn 14 :9-21

Or Jésus, voyant des foules nombreuses autour de Lui, ordonna de passer à l'autre bord du lac. Alors un scribe, s'approchant, Lui dit: Maître, je Vous

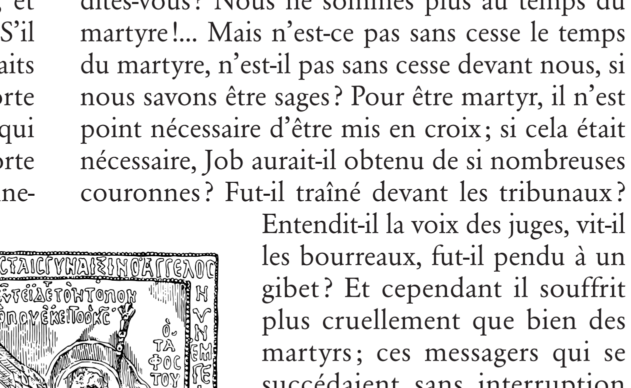
ce temps à résister aux attaques de nos ennemis, à écarter les dangers qui nous menaçaient.

«*Car de même que les souffrances de Jésus-Christ abondent en nous, de même aussi les consolations surabondent dans nos âmes par Jésus-Christ*». Pour ne pas consterner ses disciples par le récit de ses souffrances, il leur montre d'autre part l'abondance des consolations. Ainsi les rassure-t-il; et c'est encore dans ce dessein qu'il leur rappelle Jésus-Christ, et qu'il regarde ses souffrances comme étant celles du Sauveur; et ainsi avant même de prononcer le mot de consolation, il sait trouver un motif de consolation dans les souffrances elles-mêmes. Quoi de plus doux en effet, quoi de plus agréable que d'être associé à Jésus-Christ et de souffrir à cause de lui? Quelle consolation comparable à celle-là? Voici une autre parole bien capable aussi de soutenir ceux qui souffrent : «*Elles abondent, ces souffrances*», dit-il. Il ne dit pas : De même que les souffrances de Jésus-Christ fondent sur nous; mais, «*de même qu'elles abondent*», voulant ainsi montrer, que les apôtres endurent non-seulement les mêmes souffrances que le Sauveur, mais de plus nombreuses encore. Nous n'avons pas seulement à souffrir ce qu'il a souffert; mais nous souffrons beaucoup plus qu'il n'a souffert lui-même. Voyez en effet : le Christ a été tourmenté, persécuté, battu de verges, il est mort. Eh bien! nous souffrons davantage encore; et c'en serait assez pour nous consoler. On ne saurait taxer l'apôtre d'arrogance ou de témérité. Écoutez ce qu'il dit ailleurs : «*Maintenant je me réjouis de mes souffrances; et j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ*». [**Col 1:24**] Oui, l'apôtre peut tenir ce langage sans arrogance ni témérité. Les disciples n'ont-ils point fait des miracles plus grands que ceux du Sauveur lui-même? «*Celui qui croit en moi, fera des miracles plus étonnants que ceux-ci*». [**Jn 14:12**] Mais toute la gloire en revient à Jésus-Christ, qui agit dans ses serviteurs. Toute la gloire de leurs souffrances revient pareillement au Sauveur, qui les console, et qui leur donne la force de supporter avec courage les maux qui viennent fondre sur eux.

Aussi l'apôtre adoucit-il sur-le-champ ce qu'il vient de dire, et il ajoute : «*De même la consolation abonde par Jésus-Christ*». C'est à Jésus-Christ qu'il rapporte toutes choses, et il aime à publier la bonté du Sauveur. Il ne dit pas : La consolation égale les souffrances; mais bien : «*La consolation abonde*»; en sorte que le temps de la lutte est aussi le temps des nouveaux triomphes. Quoi de plus grand, quoi de plus glorieux que d'être battu de verges pour Jésus-Christ, que de s'entretenir avec Dieu, que d'être assez fort pour résister toujours, que de vaincre les persécuteurs, que de ne pouvoir être dompté par l'univers entier, que d'attendre des biens que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a pas entendus, que le cœur de l'homme ne peut comprendre? Est-il rien de comparable à ces souffrances endurées pour, la religion, à ces innombrables consolations qui nous viennent du Seigneur, à ce pardon qui nous délivre de péchés si multipliés et si graves; à cette justice et à cette sainteté dont le Saint-Esprit orne les cœurs, à cette assurance, à ce courage en face de l'ennemi, à cette gloire dont l'éclat brille au sein même du danger? Ne nous laissons donc point abattre, quand l'affliction vient nous éprouver. On ne peut vivre dans les délices, on ne peut s'endormir dans la mollesse, et demeurer uni au Sauveur. Pour s'approcher de Jésus, il faut secouer toute indolence, passer par l'épreuve des afflictions, entrer résolument dans la voie étroite. C'est le chemin qu'il a suivi lui-même. Ne disait-il pas : «*Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête?*» [**Mt 8 :20**]

Ne vous plaignez donc pas d'être affligés; songez que vous êtes dans la société de Jésus, que par l'affliction vous effacez vos crimes et vous vous acquérez de grands mérites. Ce qu'il faut craindre, ce qu'il faut redouter, c'est d'offenser le Seigneur. Cela excepté, ni l'affliction ni les attaques de l'ennemi ne sauraient attrister une âme vraiment sage. Que dis-je? Si vous jetez une étincelle dans l'Océan, n'est-elle pas éteinte aussitôt? Ainsi en est-il de la souffrance; fût-elle excessive, quand elle rencontre une conscience pure, elle se dissipe et s'évanouit sur-le-champ. C'est pourquoi saint Paul ne cessait de se réjouir, parce qu'il avait confiance en Dieu; et il n'avait pas même le sentiment de si cruelles épreuves. Il était homme et il souffrait, mais sans se laisser abattre. Abraham n'était-il pas joyeux aussi, malgré les douleurs auxquelles il était en proie? Exilé, condamné à de longs et pénibles voyages, il n'a pas où mettre le pied sur la terre étrangère. La famine sévit dans le pays de Chanaan et le force à passer en Égypte. Alors on lui enlève son épouse; il court risque d'être tué. Ajoutez à tous ces maux la stérilité de Sara, les guerres qu'il est obligé de soutenir, les dangers qui l'environnent, et cet ordre qui lui enjoint d'immoler son Fils unique, cet Isaac qu'il aime si tendrement et dont la mort doit lui causer d'indicibles, d'irrémédiables douleurs. Il obéit promptement, il est vrai; mais ne croyez pas qu'il ait supporté tant de maux, sans éprouver de souffrances. Quelque parfaite que fût sa justice, il était homme, et, comme tel, sensible à la douleur. Rien cependant ne put le décourager; mais il soutint la lutte avec générosité, et chacun de ces combats fut suivi d'une victoire.

De même aussi le bienheureux apôtre qui chaque jour voyait fondre sur lui les afflictions, semblait goûter les délices du paradis ; il était heureux, il tressaillait de joie. Au sein d'une telle joie, l'homme est inaccessible au découragement. Mais qu'il tombe aisément, s'il ne sait point la préférer à tout le reste ! C'est un soldat, mais armé, et que renverse du premier coup son adversaire. S'il avait d'autres armes, il repousserait tous les traits dirigés contre lui. Y a-t-il une arme plus forte que cette divine allégresse ? Non, l'homme qui la ressent ne peut se laisser vaincre ; il supporte courageusement toutes les attaques de ses ennemis. Y a-t-il un supplice plus horrible que le feu ? N'y a-t-il rien de plus cruel que de continuelles tortures ? On endurerait plus facilement la perte de ses biens, la mort de ses enfants. « *Peau pour peau* », dit l'Écriture, « *et tout ce que possède un homme, il le donnerait pour racheter sa vie* ». [**Jb 2 :4**] Non, il n'est rien de plus affreux que les tourments du corps ; et cependant ces supplices dont le nom seul fait horreur, deviennent, grâce à cette joie divine, faciles à supporter et vraiment dignes d'envie. Retirez du bûcher, ou du gril le martyr qui conserve encore un reste de vie, vous trouverez son âme toute remplie d'une ineffable allégresse.



À quoi bon ces réflexions ? direz-vous, nous ne sommes plus au temps du martyre. Que dites-vous ? Nous ne sommes plus au temps du martyre !... Mais n'est-ce pas sans cesse le temps du martyre, n'est-il pas sans cesse devant nous, si nous savons être sages ? Pour être martyr, il n'est point nécessaire d'être mis en croix ; si cela était nécessaire, Job aurait-il obtenu de si nombreuses couronnes ? Fut-il traîné devant les tribunaux ? Entendit-il la voix des juges, vit-il les bourreaux, fut-il pendu à un gibet ? Et cependant il souffrit plus cruellement que bien des martyrs ; ces messagers qui se succédaient sans interruption lui faisaient de plus profondes blessures que les instruments de supplice les plus horribles. — C'étaient autant de traits qui s'enfonçaient dans son âme ; et ces vers qui le rongeaient de toutes parts le faisaient souffrir plus que n'eussent fait les bourreaux eux-mêmes.

suivrai partout où Vous irez. Jésus lui dit: Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer Sa tête. Un autre de Ses disciples Lui dit: Seigneur, permettez-moi d'aller d'abord ensevelir mon père. Mais Jésus lui dit: Suis-Moi, et laisse les morts ensevelir leurs morts. Puis Il monta dans une barque, et Ses disciples Le suivirent.
Mt 8 :18-23

Le Seigneur dit encore à Satan : As-tu considéré Mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur la terre, qui est un homme simple et droit, qui craint Dieu et fuit le mal, et qui maintient encore son innocence? Cependant tu m'as porté à agir contre lui pour l'affliger sans motif. Satan lui répondit : L'homme donnera peau pour peau, et tout ce qu'il a pour sauver sa vie; mais étendez Votre main, et frappez ses os et sa chair, et Vous verrez s'il ne Vous maudira pas en face.
Jb 2 :3-5

La liturgie

Maintenant, en ce qui concerne les offices, chacun d'entre nous sait que la liturgie est l'office fondamental. Tout doit se concentrer sur elle. En particulier, au moment de la' prière appelée Des Chérubins et de l'hymne Nous te chantons, quand se produit la transsubstantation des Saintes Espèces. Mais est-ce bien ce qui se passe chez nous ? Essayons de nous rappeler : lequel d'entre nous, pendant la Sainte Liturgie, a tout remis à plus tard, même la pensée d'offrir un cierge ou de commander un service d'actions de grâces, et s'est complètement tourné vers Dieu ? Tenez, nous regardons avec méfiance ceux qui parlent de Dieu, nous prétendons que cela tourne au bavardage futile. Mais comment agissons-nous nous-mêmes ? Faire état de notre ignorance souvent ne nous justifie pas. Tout est nécessaire : connaître l'Évangile et les offices, et ne pas oublier non plus de parler de Dieu. Qui sait à quel moment la grâce touchera notre cœur et quand nous nous transformerons soudain ?... Je parlerai sans faute un jour des offices religieux.

Dimitri Doudko, *L'espérance qui est en nous*, Éditions du Seuil, Paris, 1976



Un frère interrogea [l'abbé Isaïe] : « *Que doit faire l'hésychaste ?* » et il répondit : « *L'hésychaste a besoin de trois choses : craindre Dieu sans cesse, prier avec constance et ne jamais relâcher son cœur du souvenir de Dieu* »

Les chemins de Dieu au désert.
La collection systématique des apophtegmes des pères
Éditions de Solesmes, 1992